This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

b
7-10

OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME QUARANTE-QUATRIEME.

AUX DEUX-PONTS,

Chez SANSON et COMPAGNIE.

1792.

848
V94
1791
v. 44
Buhr

GL
Estate of Prof. K.T. Rowe
fren
2-15-89

PHILOSOPHIE

GENERALE:

METAPHYSIQUE,

MORALE

ET THEOLOGIE.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

Nous avons raſſemblé dans une ſeule partie les ouvrages de M. de *Voltaire* qui ont pour objet la métaphyſique, la morale et la religion.

Le premier, intitulé *Traité de métaphyſique*, n'a jamais été imprimé ; il avait été compoſé pour Mme la marquiſe du *Châtelet* à qui M. de *Voltaire* l'offrit avec cet envoi :

L'auteur de la métaphyſique
Que l'on apporte à vos genoux,
Mérita d'être cuit dans la place publique,
Mais il ne brûla que pour vous.

Cet ouvrage eſt d'autant plus précieux, que n'ayant point été deſtiné à l'impreſſion, l'auteur a pu dire ſa penſée toute entière. Il renferme ſes véritables opinions, et non pas ſeulement celles de ſes opinions qu'il croyait pouvoir développer ſans ſe compromettre.

On y voit qu'il était fortement perſuadé de l'exiſtence d'un être ſuprême, et même de l'immortalité de l'ame ; mais ſans ſe diſſimuler les difficultés qui s'élèvent contre ces deux opinions, et qu'aucun philoſophe n'a encore complètement réſolues.

La métaphyſique eſt la ſeule partie de la philoſophie qui ait été cultivée en Europe dans

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

NOUS avons raſſemblé dans une ſeule partie ouvrages de M. de *Voltaire* qui ont pour ob- la métaphyſique, la morale et la religion.

Le premier, intitulé *Traité de métaphyſique*, jamais été imprimé ; il avait été compoſé ur Mme la marquiſe du *Châtelet* à qui M. de *oltaire* l'offrit avec cet envoi :

L'auteur de la métaphyſique
Que l'on apporte à vos genoux,
Mérita d'être cuit dans la place publique,
Mais il ne brûla que pour vous.

Cet ouvrage eſt d'autant plus précieux, que ayant point été deſtiné à l'impreſſion, l'auteur ou dire ſa penſée toute entière. Il renferme ſes ritables opinions, et non pas ſeulement celles ſes opinions qu'il croyait pouvoir développer ns ſe compromettre.

On y voit qu'il était fortement perſuadé de xiſtence d'un être ſuprême, et même de l'im- ortalité de l'ame ; mais ſans ſe diſſimuler les fficultés qui s'élèvent contre ces deux opi- ons, et qu'aucun philoſophe n'a encore com- ètement réſolues.

La métaphyſique eſt la ſeule partie de la iloſophie qui ait été cultivée en Europe dans

les siècles d'ignorance, parce que sa liaison avec les études théologiques ne permit pas de la négliger ; et l'on doit aux scolastiques la justice d'avouer que nous avons appris d'eux à employer dans la philosophie des définitions précises, à suivre une marche régulière, à classer nos idées, et même à en faire l'analyse, quoique leur méthode pour cette analyse ait été défectueuse. Le sage *Locke* nous enseigna la véritable méthode ; mais à peine son ouvrage fut-il connu, que frappés des vérités utiles qu'il renferme, convaincus par lui des bornes étroites où la nature nous a resserrés, dégoûtés enfin pour jamais de tous les vains systèmes dont il leur avait montré le vide ou l'extravagance, la plupart des philosophes crurent que *Locke* avait dit tout ce qu'on pouvait savoir ; qu'il n'y avait rien de plus à trouver en métaphysique, et qu'il fallait se borner à l'entendre et à l'éclaircir.

Cette opinion devenue presque générale nous paraît peu fondée. La métaphysique n'est que l'application du raisonnement aux faits que l'observation nous fait découvrir en réfléchissant sur nos sensations, nos idées, nos sentimens ; et personne ne peut supposer que tous ces faits aient été observés, analysés, comparés entr'eux. Il serait même peu philo-

ſophique de regarder comme invariables les bornes que *Locke* a données à l'eſprit humain. Il eſt de la métaphyſique comme des autres nces, dont elle ne diffère que par ſon objet, et non par ſa certitude ou par ſa méthode. On peut dire de chacune : voilà ce à quoi, dans l'état actuel des lumières, l'eſprit humain peut eſpérer de parvenir ; s'il creuſe plus avant, il court riſque de ſe perdre. Mais il ſerait téméraire de fixer la limite de ce qui ſera poſſible un jour.

La manière dont nos paſſions naiſſent, ſe développent, ſe changent en véritables habitudes, ſont exaltées par l'enthouſiaſme, abandonnent leur objet pour s'attacher à ce qui ne peut être conſidéré que comme un moyen ; les effets de cette erreur qui n'eſt point ſeulement rſonnelle, mais qui embraſſe quelquefois des ſiècles et des nations entières :

La nature de l'évidence, de la probabilité, et les moyens d'en évaluer les différens degrés dans les différens genres de nos connaiſſances :

La véritable origine de nos idées morales ; le degré de préciſion dont elles ſont ſuſceptibles ; les vérités générales et indépendantes de l'opinion qui en réſultent ; la méthode de tirer de ces vérités des conſéquences qui embraſſent te l'étendue de la législation et de l'adminiſtration politique, ſans preſque rien laiſſer

d'arbitraire à décider par des vues d'utilité particulière ou d'intérêt local et paſſager :

Les phénomènes de la mémoire et de la liaiſon des idées, ſur leſquels il nous reſte encore tant de choſes à découvrir :

La différence qui ſépare par des nuan infiniment petites, l'état de veille, celui de ſommeil, le ſommeil plus profond des rêves, la méditation même de l'état de veille ordinaire où l'ame eſt ouverte aux impreſſions des objets extérieurs ; les phénomènes que préſentent ces différens états qu'il faut comparer avec ceux d'évanouiſſement, d'apoplexie, de mort apparente :

La manière de concilier la ſimplicité de l'ame, qui paraît prouvée par le ſentiment du *moi*, avec cette foule de phénomènes qui ſemblent annoncer qu'elle eſt en quelque ſorte une eſpèce de réſultat de l'organiſation, et ſur-tout avec ces expériences ſur les animaux, qui montrent qu'un être coupé en deux, en trois, forme autant d'êtres vivans ſéparés, à chacun deſquels appartient, dès cet inſtant, un *moi* diſtinct du *moi* général, qui ſemblait appartenir à la réunion de toutes ces parties :

Les queſtions relatives à la liberté, à la nature de nos opérations, queſtions qu'une analyſe plus exacte de nos idées peut réſoudre en nous apprenant, non à tout expliquer,

mais à bien nous entendre et à distinguer ce qu'il nous reste à chercher ou ce qu'il faut se résoudre à ignorer :

L'examen de la question si importante de la perfectibilité indéfinie de l'esprit humain, envisagée non-seulement comme la suite de la perfection des méthodes, de l'étendue toujours croissante de la masse des vérités connues, mais comme une perfectibilité vraiment physique :

Les questions enfin qu'on peut se proposer sur la permanence des ames, sur la fin qu'on croit apercevoir dans l'univers, l'examen de l'espèce de probabilité qu'on peut acquérir sur ces questions dont la solution directe nous échappe, et des moyens de parvenir à ce degré de probabilité, ou d'en approcher :

Tous ces objets et bien d'autres encore offrent aux métaphysiciens de grandes recherches à faire ; recherches qui seraient utiles, puisqu'elles conduiraient toutes à mieux connaître l'esprit ou le cœur humain, et les moyens de mieux diriger l'éducation, d'en étendre l'influence et les effets, de perfectionner et d'améliorer l'espèce humaine. Nous sommes donc bien éloignés de l'opinion si commune qui fait regarder la métaphysique comme une science inutile, vaine, presque dangereuse pour les progrès de l'esprit humain.

Aux écrits de M. de *Voltaire* ſur la métaphyſique, ſuccèdent les nombreux ouvrages dans leſquels il combat la religion chrétienne. Nous ne nous ſommes permis aucune réflexion ſur ce dernier objet.

Nous nous bornerons à obſerver que s'il y a quelque vérité bien prouvée en morale, c'eſt qu'aucune erreur générale et durable ne peut être utile à l'eſpèce humaine, et que ſi une erreur particulière ou paſſagère peut l'être à quelques individus, ce n'eſt point l'ordre naturel des choſes, mais les anciennes erreurs des hommes qu'il en faut accuſer.

Cette vérité, et l'opinion qui fait regarder l'eſpèce humaine comme ſuſceptible d'être perfectionnée, ſont la baſe néceſſaire de toute philoſophie. Si en effet les hommes ſont deſtinées à des alternatives éternelles de lumières et de ténèbres, de paix et de brigandage, de bon ſens et de folie; dès-lors l'homme de bien eſt réduit à s'abandonner à cet ordre néceſſaire, et ſes devoirs ſe borneront à reſter dans le point où il ſe trouve placé, en y faſant le moins de mal qu'il lui eſt poſſible. Si l'erreur eſt néceſſaire aux hommes, s'il faut les tromper pour qu'ils ne dégénèrent point en bêtes féroces, alors l'homme éclairé, qui a un eſprit juſte et un cœur droit, ſe mêlera-t-il à la troupe des impoſteurs? Non, ſans doute; il gémira

d'être réduit à ne vivre que pour lui-même. Une vie tranquille, inactive, deviendra donc le partage de tous ceux à qui la nature aura donné des talens et des vertus, et elle-même aura rendu inutiles les plus beaux de ſes dons.

Mais ſi l'erreur ne peut être d'une utilité générale, tout homme a le droit, tout homme eſt même ſtrictement obligé de combattre ce qu'il regarde comme des erreurs. Ceux qui croient qu'un auteur ſe trompe en s'élevant contre les opinions générales, doivent le réfuter, mais en reſpectant ſes intentions et ſa perſonne; toute démarche pour empêcher certains ouvrages d'être lus et de ſe répandre, devient et un crime contre les droits de la raiſon humaine, et un aveu ſecret du peu de confiance qu'on a dans les preuves des opinions qu'on profeſſe.

On trouvera dans les différens écrits théologiques de M. de *Voltaire* beaucoup de répétitions, et quelques contradictions apparentes.

Ces contradictions n'ont d'autre cauſe que la liberté plus ou moins grande avec laquelle il a cru devoir ſe permettre d'établir ſes opinions. Toutes les fois qu'un écrivain ne peut dire ſous ſon nom tout ce qu'il croit être la vérité, ſans s'expoſer à une perſécution injuſte, les ouvrages qu'il publie doivent être lus et jugés comme des ouvrages dramatiques. Ce n'eſt

point l'auteur qui parle, mais le perſonnage ſous lequel il a voulu ſe cacher. L'obligation de dire la vérité aux hommes, de ne jamais les tromper, eſt toujours la même; mais chaque forme d'ouvrage eſt ſuſceptible d'une vérité différente. On peut être de bonne ou mauvaiſe foi dans un roman comme dans une hiſtoire, dans une tragédie comme dans un livre de morale; mais ce n'eſt point de la même manière.

Quant aux répétitions, tous ces ouvrages ont été publiés à part et ſucceſſivement; ils ſe répandaient difficilement et avec lenteur dans la capitale, dans les provinces, dans pluſieurs Etats de l'Europe, où les opinions nouvelles étaient ſaiſies aux portes des villes comme des marchandiſes prohibées, et où des hommes chargés de ce qu'ils appelaient *la police des livres*, s'étaient arrogé le droit de penſer pour le reſte de leurs concitoyens. Souvent ceux entre les mains de qui tombait par haſard un de ces ouvrages, n'avaient pu connaître les autres il n'était donc point inutile d'y répéter les mêmes choſes.

Quand il s'agit de combattre des opinions reçues, la vérité qu'on y oppoſe, ſi elles ſont fauſſes, ne diſſipe point l'erreur à l'inſtant où cette vérité ſe montre; il faut la préſen

ſouvent, et ſous des faces différentes, ſi l'on veut l'établir ou la répandre. Un ſeul ouvrage ſuffit à la réputation d'un auteur, mais il en faut pluſieurs pour conſommer la révolution qu'on veut opérer dans les eſprits. Or ce ne peut jamais être la vanité d'auteur, de philoſophe, qui engage à combattre les croyances religieuſes ; elles ſont par leur nature ou divines ou abſurdes ; il eſt impoſſible par conſéquent à un homme ſenſé de mettre quelque amour-propre à ne les pas croire.

Le dernier des écrits contenus dans cette collection eſt inutilé, *Hiſtoire véritable de l'établiſſement du chriſtianiſme* : il n'a jamais été publié ; une partie ſeulement était imprimée à la mort de l'auteur ; le reſte s'eſt trouvé dans ſes papiers écrits de ſa main. L'on peut regarder cette hiſtoire comme ſon dernier ouvrage, et les maximes qui le terminent comme ſes derniers ſentimens et ſes derniers vœux pour le bonheur de l'humanité.

TRAITÉ
DE
METAPHYSIQUE.

INTRODUCTION.

Doutes ſur l'homme.

PEU de gens s'aviſent d'avoir une notion bien entendue de ce que c'eſt que l'homme. Les payſans d'une partie de l'Europe n'ont guère d'autre idée de notre eſpèce que celle d'un animal à deux pieds, ayant une peau biſe, articulant quelques paroles, cultivant la terre, payant, ſans ſavoir pourquoi, certains tributs à un autre animal qu'ils appellent *roi*, vendant leurs denrées le plus cher qu'ils peuvent, et s'aſſemblant certains jours de l'année pour chanter des prières dans une langue qu'ils n'entendent point.

Un roi regarde aſſez toute l'eſpèce humaine comme des êtres faits pour obéir à lui et à ſes ſemblables. Une jeune pariſienne, qui entre dans le monde, n'y voit que ce qui peut ſervir à ſa vanité; et l'idée confuſe qu'elle a du bonheur, et le fracas de tout ce qui l'entoure, empêchent ſon ame d'entendre la voix de tout le reſte de la nature. Un jeune turc, dans le ſilence du ſérail, regarde les hommes comme des êtres ſupérieurs, obligés par une certaine loi à coucher tous les vendredis avec leurs eſclaves; et ſon imagination

ne va pas beaucoup au-delà. Un prêtre diſtingue l'univers entier en eccléſiaſtiques et en laïques; et il regarde ſans difficulté la portion eccléſiaſtique comme la plus noble, et faite pour conduire l'autre etc. etc.

Si on croyait que les philoſophes euſſent des idées plus complètes de la nature humaine, on ſe tromperait beaucoup: car ſi vous en exceptez *Hobbes*, *Locke*, *Deſcartes*, *Bayle* et un très-petit nombre d'eſprits ſages, tous les autres ſe font une opinion particulière ſur l'homme, auſſi reſſerrée que celle du vulgaire, et ſeulement plus confuſe. Demandez au P. *Mallebranche* ce que c'eſt que l'homme; il vous répondra que c'eſt une ſubſtance faite à l'image de DIEU, fort gâtée depuis le péché originel, cependant plus unie à DIEU qu'à ſon corps, voyant tout en DIEU penſant, ſentant tout en DIEU.

Paſcal regarde le monde entier comme un aſſemblage de méchans et de malheureux, créés pour être damnés, parmi leſquels cependant DIEU a choiſi de toute éternité quelques ames, c'eſt-à-dire une ſur cinq ou ſix millions pour être ſauvée.

L'un dit: l'homme eſt une ame unie à un corps; et quand le corps eſt mort, l'ame vit toute ſeule pour jamais.

L'autre aſſure que l'homme eſt un corps qui penſe néceſſairement; et ni l'un ni l'autre ne prouvent ce qu'ils avancent. Je voudrais dans la recherche de l'homme me conduire comme je fais dans l'étude de l'aſtronomie: ma penſée ſe tranſporte quelquefois hors du globe de la

terre, de deſſus laquelle tous les mouvemens céleſtes paraîtraient irréguliers et confus. Et après avoir obſervé le mouvement des planètes comme ſi j'étais dans le ſoleil, je compare les mouvemens apparens que je vois ſur la terre avec les mouvemens véritables que je verrais ſi j'étais dans le ſoleil. De même je vais tâcher, en étudiant l'homme, de me mettre d'abord hors de ſa ſphère et hors d'intérêt, et de me défaire de tous les préjugés d'éducation, de patrie, et ſur-tout des préjugés de philoſophe.

Je ſuppoſe, par exemple, que, né avec la faculté de penſer et de ſentir que j'ai préſentement, et n'ayant point la forme humaine, je deſcends du globe de Mars ou de Jupiter. Je peux porter une vue rapide ſur tous les ſiècles, tous les pays, et par conſéquent ſur toutes les ſottiſes de ce petit globe.

Cette ſuppoſition eſt auſſi aiſée à faire pour le moins, que celle que je fais quand je m'imagine être dans le ſoleil pour conſidérer de là les ſeize planètes qui roulent régulièrement dans l'eſpace autour de cet aſtre.

CHAPITRE PREMIER

Des différentes eſpèces d'hommes.

DESCENDU ſur ce petit amas de boue et n'ayant pas plus de notion de l'homme que l'homme n'en a des habitans de Mars ou de Jupiter, je débarque vers les côtes de l'Océan, dans le pays de la Cafrerie, et d'abord je me mets à chercher un *homme*. Je vois des ſinges, des éléphans, des

nègres qui ſemblent tous avoir quelque lueur d'une raiſon imparfaite. Les uns et les autres ont un langage qui je n'entends point, et toutes leurs actions paraiſſent ſe rapporter également à une certaine fin. Si je jugeais des choſes par le premier effet qu'elles font ſur moi, j'aurais du penchant à croire d'abord que de tous ces êtres, c'eſt l'éléphant qui eſt l'animal raiſonnable; mais pour ne rien décider trop légérement, je prends des petits de ces différentes bêtes; j'examine un enfant nègre de ſix mois, un petit éléphant, un petit ſinge, un petit lion, un petit chien; je vois, à ne pouvoir douter, que ces jeunes animaux ont incomparablement plus de force et d'adreſſe, qu'ils ont plus d'idées, plus de paſſions, plus de mémoire que le petit nègre, qu'ils expriment bien plus ſenſiblement tous leurs déſirs; mais au bout de quelque temps le petit nègre a tout autant d'idées qu'eux tous. Je m'aperçois même que ces animaux nègres ont entre eux un langage bien mieux articulé encore, et bien plus variable que celui des autres bêtes. J'ai eu le temps d'apprendre ce langage; et enfin à force de conſidérer le petit degré de ſupériorité qu'ils ont à la longue ſur les ſinges et ſur les éléphans, j'ai haſardé de juger, qu'en effet c'eſt-là *l'homme;* et je me ſuis fait à moi-même cette définition:

L'homme eſt un animal noir qui a de la laine ſur la tête, marchant ſur deux pattes, preſque auſſi adroit qu'un ſinge, moins fort que les autres animaux de ſa taille, ayant un peu plus d'idées qu'eux, et plus de facilité pour les exprimer;

ſujet d'ailleurs à toutes les mêmes néceſſités, naiſſant, vivant et mourant tout comme eux.

Après avoir paſſé quelque temps parmi cette eſpèce, je paſſe dans les régions maritimes des Indes orientales. Je ſuis ſurpris de ce que je vois: les éléphans, les lions, les ſinges, les perroquets n'y ſont pas tout-à-fait les mêmes que dans la Cafrerie, mais l'homme y paraît abſolument différent; ils ſont d'un beau jaune, n'ont point de laine, leur tête eſt couverte de grands crins noirs. Ils paraiſſent avoir ſur toutes les choſes des idées contraires à celles des nègres. Je ſuis donc forcé de changer ma définition et de ranger la nature humaine ſous deux eſpèces, la jaune avec des crins, et la noire avec de la laine.

Mais à Batavia, Goa et Suratte, qui ſont les rendez vous de toutes les nations, je vois une grande multitude d'européens qui ſont blancs et qui n'ont ni crins ni laine, mais des cheveux blonds fort déliés avec de la barbe au menton. On m'y montre auſſi beaucoup d'américains qui n'ont point de barbe; voilà ma définition et mes eſpèces d'hommes bien augmentées.

Je rencontre à Goa une eſpèce encore plus ſingulière que toutes celles ci; c'eſt un homme vêtu d'une longue ſoutane noire et qui ſe dit fait pour inſtruire les autres. Tous ces différens hommes, me dit-il, que vous voyez ſont tous nés d'un même père; et de-là il me conte une longue hiſtoire. Mais ce que me dit cet animal, me paraît fort ſuſpect. Je m'informe ſi un nègre et une négreſſe à la laine noire et au nez épaté ſont quelquefois des enfans

blancs, portant cheveux blonds, et ayant un nez aquilin et des yeux bleus ; ſi des nations ſans barbe ſont ſorties des peuples barbus, et ſi les blancs et les blanches n'ont jamais produit des peuples jaunes. On me répond que non, que les nègres tranſplantés, par exemple, en Allemagne ne font que des nègres, à moins que les Allemands ne ſe chargent de changer l'eſpèce, et ainſi du reſte. On m'ajoute que jamais homme un peu inſtruit n'a avancé que les eſpèces non-mélangées dégénéraſſent, et qu'il n'y a guère que l'abbé *Dubos* qui ait dit cette ſottiſe dans un livre intitulé: *Réflexions ſur la peinture et ſur la poéſie etc.*

Il me ſemble alors que je ſuis aſſez bien fondé à croire qu'il en eſt des hommes comme des arbres ; que les poiriers, les ſapins, les chênes et les abricotiers ne viennent point d'un même arbre, et que les blancs barbus, les nègres portant laine, les jaunes portant crins, et les hommes ſans barbe ne viennent pas du même homme. (1)

CHAPITRE II.

S'il y a un Dieu.

NOUS avons à examiner ce que c'eſt que la faculté de penſer dans ces eſpèces d'hommes différentes ; comment lui viennent ſes idées, s'il a une

(1) Toutes ces différentes races d'hommes produiſent enſemble des individus capables de perpétuer, ce qu'on ne peut pas dire des arbres d'eſpèce différente ; mais y a-t-il eu un temps où il n'exiſtait qu'un ou deux individus de chaque eſpèce ? c'eſt ce que nous ignorons complètement.

ame distincte du corps, si cette ame est éternelle, si elle est libre, si elle a des vertus et des vices etc.: mais la plupart de ces idées ont une dépendance de l'existence ou de la non-existence d'un Dieu. Il faut, je crois, commencer par sonder l'abyme de ce grand principe. Dépouillons-nous ici plus que jamais de toute passion et de tout préjugé, et voyons de bonne foi ce que notre raison peut nous apprendre sur cette question: *Y a-t-il un Dieu: n'y en a-t-il pas?*

Je remarque d'abord qu'il y a des peuples qui n'ont aucune connaissance d'un Dieu créateur; ces peuples à la vérité sont barbares, et en très-petit nombre: mais enfin ce sont des hommes; et si la connaissance d'un Dieu était nécessaire à la nature humaine, les sauvages hottentots auraient une idée aussi sublime que nous d'un être suprême. Bien plus, il n'y a aucun enfant chez les peuples policés qui ait dans sa tête la moindre idée d'un Dieu. On la leur imprime avec peine; ils prononcent le mot de *Dieu* souvent toute leur vie sans y attacher aucune notion fixe; vous voyez d'ailleurs que les idées de Dieu diffèrent autant chez les hommes que leurs religions et leurs lois, sur quoi je ne puis m'empêcher de faire cette réflexion: est-il possible que la connaissance d'un Dieu notre créateur, notre conservateur, notre tout, soit moins nécessaire à l'homme qu'un nez et cinq doigts; tous les hommes naissent avec un nez et cinq doigts, et aucun ne nait avec la connaissance de Dieu: que cela soit déplorable ou non, telle est certainement la condition humaine.

Voyons si nous acquérons avec le temps la con-
ſſance d'un Dieu, de même que nous parvenons
x notions mathématiques et à quelques idées
:taphyſiques. Que pouvons-nous mieux faire,
ns une recherche ſi importante, que de peſer
qu'on peut dire pour et contre, de nous décider
ır ce qui nous paraîtra plus conforme à notre
ſon ?

nmaire des raiſons en faveur de l'exiſtence de Dieu.

Il y a deux manières de parvenir à la notion
ın être qui préſide à l'univers. La plus naturelle
la plus parfaite pour les capacités communes, eſt
conſidérer non-ſeulement l'ordre qui eſt dans
nivers, mais la fin à laquelle chaque choſe paraît
rapporter. On a compoſé ſur cette ſeule idée
aucoup de gros livres, et tous ces gros livres en-
nble ne contiennent rien de plus que cet
gument-ci : Quand je vois une montre dont l'é-
ille marque les heures, je conclus qu'un être in-
ligent a arrangé les reſſorts de cette machine,
n que l'éguille marquât les heures. Ainſi, quand
vois les reſſorts du corps humain, je conclus
'un être intelligent a arrangé ces organes pour
e reçus et nourris neuf mois dans la matrice ;
e les yeux ſont donnés pour voir, les mains pour
endre etc. Mais de ce ſeul argument je ne peux
nclure autre choſe, ſinon qu'il eſt probable
'un être intelligent et ſupérieur a préparé et
çonné la matière avec habileté ; mais je ne peux
nclure de cela ſeul, que cet être ait fait la.

matière avec rien, et qu'il soit infini en tous sens. J'ai beau chercher dans mon esprit la connexion de ces idées : *Il est probable que je suis l'ouvrage d'un être plus puissant que moi, donc cet être existe de toute éternité, donc il a créé tout, donc il est infini etc.* Je ne vois pas la chaîne qui mène droit à cette conclusion ; je vois seulement qu'il y a quelque chose de plus puissant que moi, et rien de plus.

Le second argument est plus métaphysique, moins fait pour être saisi par les esprits grossiers, et conduit à des connaissances bien plus vastes : en voici le précis.

J'existe, donc quelque chose existe. Si quelque chose existe, quelque chose a donc existé de toute éternité ; car ce qui est, ou est par lui-même, ou a reçu son être d'un autre. S'il est par lui-même, il est nécessairement, il a toujours été nécessairement, et c'est DIEU ; s'il a reçu son être d'un autre, et ce second d'un troisième, celui dont ce dernier a reçu son *être*, doit nécessairement être DIEU. Car vous ne pouvez concevoir qu'un être donne l'être à un autre, s'il n'a le pouvoir de créer ; de plus si vous dites qu'une chose reçoit, je ne dis pas la forme, mais son existence d'une autre chose, et celle-là d'une troisième, cette troisième d'une autre encore, et ainsi en remontant jusqu'à l'infini, vous dites une absurdité. Car tous ces êtres alors n'auront aucune cause de leur existence. Pris tous ensemble, ils n'ont aucune cause externe de leur existence ; pris chacun en particulier, ils n'en ont aucune interne : c'est-à-dire, pris tous ensemble,

ils ne doivent leur existence à rien ; pris chacun en particulier, aucun n'existe par soi-même ; donc aucun ne peut exister nécessairement.

Je suis donc réduit à avouer qu'il y a un être qui existe nécessairement par lui-même de toute éternité, et qui est l'origine de tous les autres êtres. De-là il suit essentiellement que cet être est infini en durée, en immensité, en puissance ; car qui peut le borner ? Mais me direz-vous, le monde matériel est précisément cet être que nous cherchons. Examinons de bonne foi si la chose est probable.

Si ce monde matériel est existant par lui-même d'une nécessité absolue, c'est une contraction dans les termes que de supposer que la moindre partie de cet univers puisse être autrement qu'elle est, car si elle est en ce moment d'une nécessité absolue, ce mot seul exclut toute autre manière d'être : or, certainement cette table sur laquelle j'écris, cette plume dont je me sers n'ont pas toujours été ce qu'elles sont ; ces pensées que je trace sur le papier n'existaient pas même il y a un moment, donc elles n'existent pas nécessairement. Or si chaque partie n'existe pas d'une nécessité absolue, il est donc impossible que le tout existe par lui-même. Je produis du mouvement, donc le mouvement n'existait pas auparavant ; donc le mouvement n'est pas essentiel à la matière ; donc la matière le reçoit d'ailleurs, donc il y a un Dieu qui le lui donne. De même l'intelligence n'est pas essentielle à la matière ; car un rocher ou du froment ne

penſent point. De qui donc les parties de la matière qui penſent et qui ſentent auront-elles reçu la ſenſation et la penſée ? ce ne peut être d'elles-mêmes, puiſqu'elles ſentent malgré elles ; ce ne peut être de la matière en général, puiſque la penſée et la ſenſation ne ſont point de l'eſſence de la matière ; elles ont donc reçu ces dons de la main d'un être ſuprême, intelligent, infini, et la cauſe originaire de tous les êtres.

Voilà en peu de mots les preuves de l'exiſtence d'un Dieu, et le précis de pluſieurs volumes ; précis que chaque lecteur peut étendre à ſon gré.

Voici avec autant de briéveté les objections qu'on peut faire à ce ſyſtème.

Difficultés ſur l'exiſtence de DIEU.

1°. SI DIEU n'eſt pas ce monde matériel, il l'a créé, (ou bien, ſi vous voulez, il a donné à quelque autre être le pouvoir de le créer, ce qui revient au même) mais en feſant ce monde, ou il l'a tiré du néant, ou il l'a tiré de ſon propre être divin. Il ne peut l'avoir tiré du néant qui n'eſt rien ; il ne peut l'avoir tiré de ſoi, puiſque ce monde en ce cas ſerait eſſentiellement partie de l'eſſence divine donc je ne puis avoir d'idées de la création, donc je ne dois point admettre la création.

2° DIEU aurait fait ce monde ou néceſſairement ou librement ; s'il l'a fait par néceſſité il a dû toujours l'avoir fait ; car cette néceſſité eſt éternelle ; donc en ce cas le monde ſerait éternel et créé, ce qui implique contradiction. Si DIE

'a fait librement par pur choix, ſans aucune raiſon antécédente, c'eſt encore une contradiction; car c'eſt ſe contredire que de ſuppoſer l'être infiniment ſage feſant tout ſans aucune raiſon qui le détermine, et l'être infiniment puiſſant ayant paſſé une éternité ſans faire le indre uſage de ſa puiſſance.

3°. S'il paraît à la plupart des hommes qu'un être intelligent a imprimé le ſceau de la ſageſſe ſur toute la nature, et que chaque choſe ſemble être faite pour une certaine fin, il eſt encore plus vrai aux yeux des philoſophes que tout ſe fait dans la nature par les lois éternelles, indépendantes et immuables des mathématiques; a conſtruction et la durée du corps humain ont une ſuite de l'équilibre des liqueurs et de a force des léviers. Plus on fait de découvertes lans la ſtructure de l'univers, plus on le trouve rangé, depuis les étoiles juſqu'au ciron, ſelon lois mathématiques. Il eſt donc permis de croire que ces lois ayant opéré par leur nature, l en réſulte des effets néceſſaires que l'on prend pour les déterminations arbitraires d'un pouvoir ntelligent. Par exemple, un champ produit de 'herbe, parce que telle eſt la nature de ſon errain arroſé par la pluie, et non pas parce u'il y a des chevaux qui ont beſoin de foin t d'avoine: ainſi du reſte.

4°. Si l'arrangement des parties de ce monde t tout ce qui ſe paſſe parmi les êtres qui ont la ie ſentante et penſante, prouvait un créateur et n maître, il prouverait encore mieux un être

barbare : car si l'on admet des causes final sera obligé de dire que DIEU infiniment sage et infiniment bon a donné la vie à toutes les créatures pour être dévorées les unes par les autres. En effet, si l'on considère tous les animaux, verra que chaque espèce a un instinct irrésistible qui le force à détruire une autre espèce. A l'é des misères de l'homme, il y a de quoi faire reproches à la Divinité pendant toute notre vie. On a beau nous dire que la sagesse et la bonté de DIEU ne sont point faites comme la nôtre ; argument sera d'aucune force sur l'esprit de bien des gens, qui répondront qu'ils ne peuvent juger de la justice que par l'idée même supposé que DIEU leur en a donnée, que l'on ne peut mesurer qu'avec la mesure que l'on a, et qu'il est aussi impossible que nous ne croyons pas très barbare un être qui se conduirait comme homme barbare, qu'il est impossible que n ne pensions pas qu'un être quelconque a six pieds, quand nous l'avons mesuré avec une toise, et qu'il nous paraît avoir cette grandeur.

Si on nous réplique, ajouteront-ils, que notre mesure est fautive, on nous dira une chose qui semble impliquer contradiction ; car c'est DIEU lui même qui nous aura donné cette fausse idée : donc DIEU ne nous aura faits que pour nous tromper. Or, c'est dire qu'un être qui ne peut avoir que des perfections, jette ses créatures dans l'erreur, qui est à proprement parler la seule imperfection : c'est visiblement se contredire ; enfin les matérialistes finiront par dire : Nous avons

moins

noins d'abſurdités à dévorer dans le ſyſtème de athéiſme que dans celui du déiſme; car d'un côté l faut à la vérité que nous concevions éternel et nfini ce monde que nous voyons; mais de l'autre l faut que nous imaginions un autre être infini et ternel, et que nous y ajoutions la création lont nous ne pouvons avoir d'idée. Il nous eſt lonc plus facile, concluront-ils, de ne pas roire un DIEU que de le croire.

Réponſe à ces objections.

LES argumens contre la création ſe réduiſent montrer qu'il nous eſt impoſſible de la conce-voir, c'eſt-à-dire d'en concevoir la manière, ais non pas qu'elle ſoit impoſſible en ſoi; car our que la création fût impoſſible, il faudrait l'abord prouver qu'il eſt impoſſible qu'il y ait n Dieu; mais bien loin de prouver cette im-poſſibilité, on eſt obligé de reconnaître qu'il eſt impoſſible qu'il n'exiſte pas. Cet argument u'il faut qu'il y ait hors de nous un être infini, ternel, immenſe, tout-puiſſant, libre, intelli-ent, et les ténèbres qui accompagnent cette umière, ne ſervent qu'à montrer que cette umière exiſte; car de cela même qu'un être nfini nous eſt démontré, il nous eſt démontré uſſi qu'il doit être impoſſible à un être fini de e comprendre.

Il me ſemble qu'on ne peut faire que des ſophiſmes et dire des abſurdités quand on veut s'efforcer de nier la néceſſité d'un être exiſtant par lui-même, ou lorſqu'on veut ſoutenir que

la matière eſt cet être. Mais lorſqu'il s'agit d'
tablir et de diſcuter les attributs de cet être d
l'exiſtence eſt démontrée, c'eſt tout autre cho

Les maîtres dans l'art de raiſonner, les *Locke* les *Clarkes* nous diſent : *Cet être eſt un êt intelligent, car celui qui a tout produit do avoir toutes les perfections qu'il a miſes da ce qu'il a produit, ſans quoi l'effet ſerait pl parfait que la cauſe ;* ou bien d'une autre m nière : *Il y aurait dans l'effet une perfection q n'aurait été produite par rien, ce qui eſt viſibl ment abſurde :* Clarke 39, Locke. *Donc pui qu'il y a des êtres intelligens, et que la matièr n'a pu ſe donner la faculté de penſer, il fau que l'être exiſtant par lui-même, que* DIEU *ſ un être intelligent.* Mais ne pourrait-on rétorquer cet argument et dire : *il faut que* DIE *ſoit matière*, puiſqu'il y a des êtres matériels car ſans cela la matière n'aura été produite rien, et une cauſe aura produit un effet dont l principe n'était pas en elle. On a cru éluder ce argument en gliſſant le mot de perfection ; M *Clarke* ſemble l'avoir prévenu, mais il n'a oſé le mettre dans tout ſon jour ; il ſe fait ſeu ment cette objection : *On dira que* DIEU *a bie communiqué la diviſibilité et la figure à la ma tière, quoiqu'il ne ſoit ni figuré ni diviſible :* il fait à cette objection une réponſe très-ſolid et très-aiſée, c'eſt que la diviſibilité, la figur ſont des qualités négatives et des limitations ; e que quoiqu'une cauſe ne puiſſe communiquer à ſon effet aucune perfection qu'elle n'a pas, l'effe peut cependant avoir, et doit néceſſairemen

avoir des limitations, des imperfections que la cauſe n'a pas. Mais qu'eût répondu M. *Clarke* à celui qui lui aurait dit : *La matière n'eſt point un être négatif, une limitation, une imperfection, c'eſt un être réel, poſitif, qui a ſes attributs tout comme l'eſprit ; or, comment* DIEU *aura-t-il pu produire un être matériel, s'il n'eſt pas matériel.* Il faut donc ou que vous avouiez que la cauſe peut communiquer quelque choſe de poſitif qu'elle n'a pas, ou que la matière n'a point de cauſe de ſon exiſtence ; ou enfin que vous ſouteniez que la matière eſt une pure négation et une limitation ; ou bien ſi ces trois partis ſont abſurdes, il faut que vous avouiez que l'exiſtence des êtres intelligens ne prouve pas plus que l'être exiſtant par lui-même eſt un être intelligent, que l'exiſtence des êtres matériels ne prouve que l'être par lui-même eſt matière ; car la choſe eſt abſolument ſemblable : on dira la même choſe du mouvement. A l'égard du mot de *perfection*, on en abuſe ici viſiblement ; car qui oſera dire que la matière eſt une imperfection et la penſée une perfection ? Je ne crois pas que perſonne oſe décider ainſi de l'eſſence des choſes. Et puis, que veut dire *perfection ?* eſt-ce perfection par rapport à DIEU, ou par rapport à nous ?

Je ſais que l'on peut dire que cette opinion amenerait au ſpinoſiſme ; à cela je pourrais répondre que je n'y puis que faire, et que mon raiſonnement, s'il eſt bon, ne peut devenir mauvais par les conſéquences qu'on en peut tirer. Mais de plus, rien ne ſerait plus faux que cette conſéquence ;

car cela prouverait seulement que notre intel
gence ne ressemble pas plus à l'intelligen
DIEU, que notre manière d'être étendu ne res
ble à la manière dont DIEU remplit l'espace. DI
n'est point dans le cas des causes que nous con
sons ; il a pu créer l'esprit et la matière, sans ê
ni matière ni esprit ; ni l'un ni l'autre ne déri
de lui, mais sont créés par lui. Je ne connais
Quomodo, il est vrai : j'aime mieux m'arrêter
de m'égarer ; son existence m'est démontrée ; i
pour ses attributs et son essence, il m'est, je crois
montré que je ne suis pas fait pour les comp

Dire que DIEU n'a pu faire ce monde né
sairement ni librement, n'est qu'un sophisme q
tombe de lui-même dès qu'on a prouvé qu'il y a
DIEU, et que le monde n'est pas DIEU ; et
objection se réduit seulement à ceci : Je ne pe
comprendre que DIEU ait créé l'univers plut
dans un temps que dans un autre ; donc il ne
pu créer. C'est comme si l'on disait : Je ne
comprendre pourquoi un tel homme
cheval n'a pas existé mille ans auparavant, d
leur existence est impossible. De plus, la volon
libre de DIEU est une raison suffisante du te
dans lequel il a voulu créer le monde. Si DI
existe, il est libre ; et il ne le serait pas s'il ét
toujours déterminé par une raison suffisante, et
sa volonté ne lui en servait pas. D'ailleurs
raison suffisante serait-elle dans lui ou hors de lu
Si elle est hors de lui, il ne se détermine d
pas librement ; si elle est en lui, qu'est-ce aut
chose que sa volonté ?

Les lois mathématiques sont immuables, il

vrai ; mais il n'était pas néceſſaire que telles lois fuſſent préférées à d'autres. Il n'était pas néceſſaire que la terre fût placée où elle eſt ; aucune loi mathématique ne peut agir par elle-même, aucune n'agit ſans mouvement ; le mouvement n'exiſte point par lui-même, donc il faut recourir à un premier moteur. J'avoue que les planètes, placées à telle diſtance du ſoleil, doivent parcourir leurs orbites ſelon les lois qu'elles obſervent, que même leur diſtance peut être réglée par la quantité de matière qu'elles renferment. Mais pourra-t-on dire qu'il était néceſſaire qu'il y eût une telle quantité de matière dans chaque planète, qu'il y eût un certain nombre d'étoiles, que ce nombre ne peut être augmenté ni diminué, que ſur la terre il eſt d'une néceſſité abſolue et inhérente dans la nature des choſes qu'il eût un certain nombre d'êtres ? non, ſans doute, puiſque ce nombre change tous les jours : donc toute la nature, depuis l'étoile la plus éloignée juſqu'à un brin d'herbe, doit être ſoumiſe à un premier moteur.

Quant à ce qu'on objecte qu'un pré n'eſt pas eſſentiellement fait pour des chevaux etc. on ne peut conclure de-là qu'il n'y ait point de cauſe finale, mais ſeulement que nous ne connaiſſons pas toutes les cauſes finales. Il faut ici ſur-tout raiſonner de bonne foi et ne point chercher à ſe tromper ſoi-même : quand on voit une choſe qui a toujours le même effet, qui n'a uniquement que cet effet, qui eſt compoſée d'une infinité d'organes, dans leſquels il y a une infinité de mouvemens qui tous concourent à la même production ; il me ſemble qu'on ne peut, ſans une

ſecrète répugnance, nier une cauſ
germe de tous les végétaux, de tous
eſt dans ce cas : ne faut-il pas être u
pour dire que tout cela ne ſe rappo
fin ?

Je conviens qu'il n'y a point de dé
proprement dite qui prouve que l'eſt
pour digérer, comme il n'y a point d
tion qu'il fait jour; mais les matérialiſ
loin de pouvoir démontrer auſſi que l'e
pas fait pour digérer ; qu'on juge ſeu
équité, comme on juge des cho
cours ordinaire, quelle eſt l'opinion
bable.

A l'égard des reproches d'injuſtice
qu'on fait à DIEU, je réponds d'ab
poſé qu'il y ait un mal moral, (ce
une chimère) ce mal moral eſt tout a
à expliquer dans le ſyſtème de la m
celui d'un Dieu. Je réponds enſuit
vons d'autres idées de la juſtice
nous nous ſommes formées de to
à la ſociété, et conformes aux l
nous, pour le bien commun ; or c
qu'une idée de relation d'homm
ne peut avoir aucune analogie a
tout auſſi abſurde de dire de D
que DIEU eſt juſte ou injuſte, c
eſt bleu ou quarré.

Il eſt donc inſenſé de reproc
mouches ſoient mangées par
que les hommes ne vivent que

qu'ils abuſent de leur liberté pour ſe détruire les uns les autres, qu'ils aient des maladies, des paſſions cruelles etc. : car nous n'avons certainement aucune idée que les hommes et les mouches duſſent être éternels. Pour bien aſſurer qu'une choſe eſt mal, il faut voir en même temps qu'on pourrait mieux faire. Nous ne pouvons certainement juger qu'une machine eſt imparfaite que par l'idée de la perfection qui lui manque : nous ne pouvons, par exemple, juger que les trois côtés d'un triangle ſont inégaux, ſi nous n'avons l'idée d'un triangle équilatéral : nous ne pouvons dire qu'une montre eſt mauvaiſe ſi nous n'avons une idée diſtincte d'un certain nombre d'eſpaces égaux, que l'éguille de cette montre doit également parcourir. Mais qui aura une idée ſelon laquelle ce monde-ci déroge à la ſageſſe divine ?

Dans l'opinion qu'il y a un Dieu, il ſe trouve des difficultés ; mais dans l'opinion contraire il y a des abſurdités : et c'eſt ce qu'il faut examiner avec application, en feſant un petit précis de ce qu'un matérialiſte eſt obligé de croire.

Conſéquences néceſſaires de l'opinion des matérialiſtes.

Il faut qu'ils diſent que le monde exiſte néceſſairement et par lui-même, de ſorte qu'il y aurait de la contradiction dans les termes, à dire qu'une partie de la matière pourrait n'exiſter pas, ou pourrait exiſter autrement qu'elle eſt : il faut qu'ils diſent que le monde matériel a en ſoi eſſentiellement la penſée et le ſentiment ; car il ne peut les acquérir, puiſqu'en ce cas ils lui viendraient de

rien ; il ne peut les avoir d'ailleurs puiſqu'il eſt ſuppoſé être tout ce qui eſt. Il faut donc que cette penſée et ce ſentiment lui ſoient inhérens, comme l'étendue, la diviſibilité, la capacité du mouvement ſont inhérentes à la matière; et il faut avec cela confeſſer qu'il n'y a qu'un petit nombre de parties qui aient ce ſentiment et cette penſée eſſentielle au total du monde; que ces ſentimens et ces penſées, quoiqu'inhérens dans la matière, périſſent cependant à chaque inſtant; ou bien il faudra avancer qu'il y a une ame du monde qui ſe répand dans les corps organiſés; et alors il faudra que cette ame ſoit autre choſe que le monde. Ainſi de quelque côté qu'on ſe tourne, on ne trouve que des chimères qui ſe détruiſent.

Les matérialiſtes doivent encore ſoutenir que le mouvement eſt eſſentiel à la matière. Ils ſont par-là réduits à dire que le mouvement n'a jamais pu ni ne pourra jamais augmenter ni diminuer: ils ſeront forcés d'avancer que cent mille hommes qui marchent à la fois, et cent coups de canon que l'on tire, ne produiſent aucun mouvement nouveau dans la nature. Il faudra encore qu'il aſſurent qu'il n'y a aucune liberté, et par-là qu'il détruiſent tous les liens de la ſociété, et qu'il croient une fatalité tout auſſi difficile à comprendre que la liberté, mais qu'eux-mêmes démentent dans la pratique. Qu'un lecteur équitable, ayant mûrement peſé le pour et le contre de l'exiſtence d'un Dieu créateur, voie à préſent de quel côté eſt la vraiſemblance.

Après nous être ainſi traînés de doute en do

et de conclusion en conclusion, jusqu'à pouvoir regarder cette proposition *y a-t-il un Dieu* comme la chose la plus vraisemblable que les hommes puissent penser, et après avoir vu que la proposition contraire est une des plus absurdes, il semble naturel de rechercher quelle relation il y a entre DIEU et nous, de voir si DIEU a établi des lois pour les êtres pensans, comme il y a des lois méchaniques pour les êtres matériels; d'examiner s'il y a une morale, et ce qu'elle peut être; s'il y a une religion établie par DIEU même. Ces questions sont sans doute d'une importance à qui tout cède, et les recherches dans lesquelles nous amusons notre vie sont bien frivoles en comparaison: mais ces questions feront plus à leur place quand nous considérerons l'homme comme un animal sociable.

Examinons d'abord comment lui viennent ses idées, et comme il pense, avant de voir quel usage il fait, ou doit faire de ses pensées.

CHAPITRE III.

Que toutes les idées viennent par les sens.

QUICONQUE se rendra un compte fidelle de tout ce qui s'est passé dans son entendement avouera sans peine que ses sens lui ont fourni toutes ses idées. Mais des philosophes, qui ont abusé de leur raison, ont prétendu que nous avions des idées innées; et ils ne l'ont assuré que sur le même fondement qu'ils ont dit, que DIEU avait pris des cubes de matière, et les avait froissés l'un contre

l'autre pour former ce monde visible. Ils ont forgé des systèmes avec lesquels ils se flattaient de pouvoir hasarder quelque explication apparente des phénomènes de la nature. Cette manière de philosopher est encore plus dangereuse que le jargon méprisable de l'école. Car ce jargon étant absolument vide de sens, il ne faut qu'un peu d'attention à un esprit droit pour en apercevoir tout d'un coup le ridicule, et pour chercher ailleurs la vérité: mais une hypothèse ingénieuse et hardie, qui a d'abord quelque lueur de vraisemblance, intéresse l'orgueil humain à la croire. L'esprit s'applaudit de ces principes subtils, et se sert de toute sa sagacité pour les défendre. Il est clair qu'il ne faut jamais faire d'hypothèse; il ne faut point dire: Commençons par inventer des principes avec lesquels nous tâcherons de tout expliquer. Mais il faut dire: Fesons exactement l'analyse des choses, et ensuite nous tâcherons de voir avec beaucoup de défiance si elles se rapportent avec quelques principes. Ceux qui ont fait le roman des idées innées, se sont flattés qu'ils rendraient raison des idées de l'infini, de l'immensité de DIEU, et de certaines notions métaphysiques qu'ils supposaient être communes à tous les hommes. Mais si avant de s'engager dans ce système, ils avaient bien voulu faire réflexion que beaucoup d'hommes n'ont de leur vie la moindre teinture de ces notions, qu'aucun enfant ne les a que quand on les lui donne; et que lorsqu'enfin on les a acquises, on n'a que des perceptions très-imparfaites, des idées purement négatives, ils auraient eu honte eux-mê-

mes de leur opinion. S'il y a quelque chose de démontré hors des mathématiques, c'est qu'il n'y a point d'idées innées dans l'homme; s'il y en avait, tous les hommes en naissant auraient l'idée d'un Dieu, et auraient tous la même idée; ils auraient tous les mêmes notions métaphysiques: ajoutez à cela l'absurdité ridicule où l'on se jette quand on soutient que DIEU nous donne dans le ventre de la mère des notions qu'il faut entièrement nous enseigner dans notre jeunesse.

Il est donc indubitable que nos premières idées sont nos sensations. Petit à petit nous recevons des idées composées de ce qui frappe nos organes, notre mémoire retient ces perceptions; nous les rangeons ensuite sous des idées générales, et de cette seule faculté que nous avons de composer et d'arranger ainsi nos idées, résultent toutes les vastes connaissances de l'homme.

Ceux qui objectent que les notions de l'infini en durée, en étendue, en nombre, ne peuvent venir de nos sens, n'ont qu'à rentrer un instant en eux mêmes: premièrement, ils verront qu'ils n'ont aucune idée complète et même seulement positive de l'infini; mais que ce n'est qu'en ajoutant les choses matérielles les unes aux autres, qu'ils sont parvenus à connaître qu'ils ne verront jamais la fin de leur compte; et cette impuissance, ils l'ont appelée *infini*; ce qui est bien plûtot un aveu de l'ignorance humaine qu'une idée au-dessus de nos sens. Que si l'on objecte qu'il y a un infini réel en géométrie, je réponds que non: on prouve seulement

que la matière fera toujours divisible; on pro
que tous les cercles possibles passeront entre d
lignes; on prouve qu'une infinité de surfac
rien de commun avec une infinité de cubes :
cela ne donne pas plus l'idée de l'infini, que ce
proposition *il y a un Dieu* ne nous donne une i
de ce que c'est que DIEU.

Mais ce n'est pas assez de nous être c
vaincus que nos idées nous viennent toutes
les sens; notre curiosité nous porte jusqu'à v
loir connaître comment elles nous vienne
C'est ici que tous les philosophes ont fait
beaux romans; il était aisé de se les épargner
considérant avec bonne foi les bornes de la
ture humaine. Quand nous ne pouvons nous
der du compas des mathématiques, ni du
beau de l'expérience et de la physique, il est c
tain que nous ne pouvons faire un seul pas. J
qu'à ce que nous ayons les yeux assez fins p
distinguer les parties constituantes de l'or d'a
les parties constituantes d'un grain de mou
de, il est bien sûr que nous ne pourrons rais
ner sur leurs essences: et jusqu'à ce que l'ho
me soit d'une autre nature, et qu'il ait
organes pour apercevoir sa propre substance
l'essence de ses idées, comme il a des orga
pour sentir, il est indubitable qu'il lui sera imp
sible de les connaître. Demander comment n
pensons et comment nous sentons, comment
mouvemens obéissent à notre volonté, c'est
mander le secret du Créateur; nos sens ne n
fournissent pas plus de voies pour arriver à ce
connaissance, qu'ils ne nous fournissent des ai

quand nous désirons avoir la faculté de voler ; et c'est ce qui prouve bien, à mon avis, que toutes nos idées nous viennent par les sens ; puisque lorsque les sens nous manquent, les idées nous manquent ; aussi, nous est-il impossible de savoir comment nous pensons, par la même raison qu'il nous est impossible d'avoir l'idée d'un sixième sens ; c'est parce qu'il nous manque des organes qui enseignent ces idées. Voilà pourquoi ceux qui ont eu la hardiesse d'imaginer un système sur la nature de l'ame et de nos conceptions, ont été obligés de supposer l'opinion absurde des idées innées, se flattant que parmi les prétendues idées métaphysiques descendues du ciel dans notre esprit, il s'en trouverait quelques-unes qui découvriraient ce secret impénétrable.

De tous les raisonneurs hardis qui se sont perdus dans la profondeur de ces recherches, le P. *Mallebranche* est celui qui a paru s'égarer de la façon la plus sublime.

Voici à quoi se réduit son système qui a fait tant de bruit :

Nos perceptions qui nous viennent à l'occasion des objets ne peuvent être causées par ces objets mêmes, qui certainement n'ont pas en eux la puissance de donner un sentiment ; elles ne viennent pas de nous-mêmes, car nous sommes à cet égard aussi impuissans que ces objets ; il faut donc que ce soit DIEU qui nous les donne. *Or* DIEU *est le lieu des esprits, et les esprits subsistent en lui* ; donc c'est en lui que nous avons nos idées et que nous voyons toutes choses.

Or, je demande à tout homme qui n'a point

d'enthouſiaſme dans la tête, quelle notion c ce dernier raiſonnement nous donne.

Je demande ce que veut dire, DIEU *eſt le des eſprits?* et quand même ces mots, *ſent voir tout en* DIEU formeraient en nous une diſtincte, je demande ce que nous y gagneri et en quoi nous ſerions plus ſavans qu'auparav

Certainement pour réduire le ſyſtème du *Mallebranche* à quelque choſe d'intelligible eſt obligé de recourir au ſpinoſiſme, d'im que le total de l'univers eſt DIEU, que ce i agit dans tous les êtres, ſent dans les bêtes, p dans les hommes, végète dans les arbres, penſée et caillou, a toutes les parties de même détruites à tout moment, et enfin to les abſurdités qui découlent néceſſairemen ce principe.

Les égaremens de tous ceux qui ont voulu profondir ce qui eſt impénétrable pour nous, vent nous apprendre à ne vouloir pas franchi limites de notre nature. La vraie philoſophi de ſavoir s'arrêter où il faut, et de ne jamais cher qu'avec un guide ſûr.

Il reſte aſſez de terrain à parcourir ſans voy dans les eſpaces imaginaires. Contentons- donc de ſavoir par l'expérience appuyée du rai nement, ſeule ſource de nos connaiſſances, nos ſens ſont les portes par leſquelles toute idées entrent dans notre entendement; et ref venons-nous bien qu'il nous eſt abſolument poſſible de connaître le ſecret de cette mécani parce que nous n'avons point d'inſtrumens portionnés à ſes reſſorts.

CHAPITRE IV.

Qu'il y a en effet des objets extérieurs.

On n'aurait point songé à traiter cette question si les philosophes n'avaient cherché à douter des choses les plus claires, comme ils se sont flattés de connaître les plus douteuses.

Nos sens nous font avoir des idées, disent-ils; mais peut-être que notre entendement reçoit ces perceptions sans qu'il y ait aucun objet au dehors. Nous savons que pendant le sommeil nous voyons et nous sentons des choses qui n'existent pas, peut-être notre vie est-elle un songe continuel, et la mort sera le moment de notre réveil, ou la fin d'un songe auquel nul réveil ne succédera.

Nos sens nous trompent dans la veille même, la moindre altération dans nos organes nous fait voir quelquefois des objets et entendre des sons dont la cause n'est que dans le dérangement de notre corps : il est donc très-possible qu'il nous arrive toujours ce qui nous arrive quelquefois.

Ils ajoutent que quand nous voyons un objet, nous apercevons une couleur, une figure, nous entendons des sons, et il nous a plu de nommer tout cela *les modes de cet objet :* mais la substance de cet objet quelle est-elle ? C'est-là en effet que l'objet échappe à notre imagination ; ce que nous nommons si hardiment *la substance* n'est en effet que l'assemblage de ces modes. Dépouillez cet arbre de cette couleur, de cette configuration qui vous donnait l'idée d'un arbre, que lui restera-t-il ?

Or, ce que j'ai appelé *modes*, ce n'eſt autre choſe que mes perceptions ; je puis bien dire, *j'ai idée de la couleur verte, et d'un corps tellement configuré* ; mais je n'ai aucune preuve que ce corps et cette couleur exiſtent : voilà ce que dit *Sextus Empiricus*, et à quoi il ne peut trouver de réponſe.

Accordons pour un moment à ces meſſieurs encore plus qu'ils ne demandent ; ils prétendent qu'on ne peut leur prouver qu'il y a des corps ; paſſons-leur qu'ils prouvent eux-mêmes qu'il n'y a point de corps. Que s'enſuivra-t-il de-là ? nous conduirons-nous autrement dans notre vie ? aurons-nous des idées différentes ſur rien ? Il faudra ſeulement changer un mot dans ſes diſcours. Lorſque, par exemple, on aura donné quelque bataille, il faudra dire que dix mille hommes ont paru être tués, qu'un tel officier ſemble avoir la jambe caſſée, et qu'un chirurgien paraîtra la lui couper. De même quand nous aurons faim, nous demanderons l'apparence d'un morceau de pain pour faire ſemblant de digérer.

Mais voici ce que l'on pourrait leur répondre plus ſérieuſement :

1°. Vous ne pouvez pas en rigueur comparer la vie à l'état des ſonges, parce que vous ne ſongez jamais en dormant qu'aux choſes dont vous avez eu l'idée étant éveillés ; vous êtes ſûrs que vos ſonges ne ſont autre choſe qu'une faible réminiſcence. Au contraire, pendant la veille, lorſque nous avons une ſenſation, nous ne pouvons jamais conclure que ce ſoit par réminiſcence. Si, par exemple, une pierre en tombant nous caſſe

l'épaule,

'épaule, il paraît aſſez difficile que cela ſe faſſe ar un effort de mémoire.

2°. Il eſt très-vrai que nos ſens ſont ſouvent rompés; mais qu'entend-on par-là? Nous n'avons u'un ſens, à proprement parler, qui eſt celui du oucher; la vue, le ſon, l'odorat ne ſont que le act des corps intermédiaires qui partent d'un orps éloigné. Je n'ai idée des étoiles que par 'attouchement; et comme cet attouchement de a lumière qui vient frapper mon œil de mille nillions de lieues n'eſt point palpable, comme 'attouchement de mes mains, et qu'il dépend lu milieu que ces corps ont traverſé, cet attouche-

ent eſt ce qu'on nomme improprement *trompeur*, l ne me fait point voir les objets à leur véritable lace; il ne me donne point d'idée de leur groſſeur; ucun même de ces attouchemens qui ne ſont oint palpables ne me donne l'idée poſitive des orps. La première fois que je ſens une odeur ans voir l'objet dont elle vient, mon eſprit ne rouve aucune relation entre un corps et cette deur; mais l'attouchement, proprement dit, l'approche de mon corps à un autre, indépendamment de mes autres ſens, me donne l'idée de la matière; car lorſque je touche un rocher, je ſens bien que je ne puis me mettre à ſa place, et que par conſéquent il y a là quelque choſe d'étendu et d'impénétrable. Ainſi ſuppoſé (car que ne ſuppoſe-t-on pas) qu'un homme eût tous les ſens, hors celui du toucher proprement dit, cet homme pourrait fort bien douter de l'exiſtence des objets extérieurs, et peut-être même ſerait-il long-temps ſans

en avoir d'idée ; mais celui qui ſerait ſo aveugle, et qui aurait le toucher, ne p douter de l'exiſtence des choſes qui lui f éprouver de la dureté ; et cela parce qu' point de l'eſſence de la matière qu'un co coloré ou ſonore, mais qu'il ſoit éter impénétrable. Mais que répondront les ſce outrés à ces deux queſtions-ci :

1°. S'il n'y a point d'objets extérieurs, et imagination fait tout, pourquoi ſuis-je brûlé chant du feu, et ne ſuis-je point brûlé quanc un rêve, je crois toucher du feu ?

2°. Quand j'écris mes idées ſur ce pa qu'un autre homme vient me lire ce que comment puis-je entendre les propres parol j'ai écrites et penſées, ſi cet autre hom me les lit pas effectivement ? comment p même les retrouver ſi elles n'y ſont pas ? quelque effort que je faſſe pour douter, plus convaincu de l'exiſtence des corps ne le ſuis de pluſieurs vérités géomét Ceci paraîtra étonnant, mais je n'y pu faire ; j'ai beau manquer de démonſtratio métriques pour prouver que j'ai un père mère, et j'ai beau m'avoir démontré, c'eſt n'avoir pu répondre à l'argument qui me qu'une infinité de lignes courbes peuvent entre un cercle et ſa tangente, je ſens bi ſi un être tout-puiſſant me venait dire deux propoſitions, *il y a des corps*, *infinité de courbes paſſent entre le cercle tangente*, il y a une propoſition qui eſt devinez laquelle ? Je devinerais que c

dernière, car sachant bien que j'ai ignoré longtemps cette proposition, que j'ai eu besoin d'une attention suivie pour en entendre la démonstration, que j'ai cru y trouver des difficultés, qu'enfin les vérités géométriques n'ont de réalité que dans mon esprit, je pourrais soupçonner que mon esprit s'est trompé.

Quoi qu'il en soit, comme mon principal but est ici d'examiner l'homme sociable, et que je ne puis être sociable s'il n'y a une société, et par conséquent des objets hors de nous, les pyrrhoniens me permettront de commencer par croire fermement qu'il y a des corps, sans quoi il faudrait que je refusasse l'existence à ces messieurs. (*)

CHAPITRE V.

Si l'homme a une ame, et ce que ce peut être.

NOUS sommes certains que nous sommes être, que nous sentons et que nous pensons; sommes persuadés de l'existence d'un DIEU uel nous sommes l'ouvrage, par des raisons contre lesquelles notre esprit ne peut se révolter. Nous nous sommes prouvé à nous-mêmes que ce DIEU a créé ce qui existe. Nous nous sommes convaincus qu'il nous est impossible, et qu'il doit nous être impossible de savoir comment il nous a donné l'être. Mais pouvons-nous savoir ce qui pense en nous? quelle est cette faculté que DIEU nous a

(*) Voyez l'article *Existence*, dans *l'Encyclopédie*: c'est le seul ouvrage où cette question de l'existence des corps ait été jusqu'ici bien traitée, et elle y est complètement résolue.

donnée? eſt-ce la matière qui ſent et qui penſ
eſt-ce une ſubſtance immatérielle? en un m
qu'eſt-ce qu'une ame? C'eſt ici où il eſt néceſſa
plus que jamais de me mettre dans l'état d'un ê
penſant, deſcendu d'un autre globe, n'ay
aucun des préjugés de celui-ci, et poſſédant
même capacité que moi, n'étant point ce qu'
appelle homme, et jugeant de l'homme d'u
manière déſintéreſſée.

Si j'étais un être ſupérieur à qui le Créat
eût révélé ſes ſecrets, je dirais bientôt en voy
l'homme ce que c'eſt que cet animal; je définir
ſon ame et toutes ſes facultés en connaiſſance
cauſe avec autant de hardieſſe que l'ont déf
tant de philoſophes qui n'en ſavaient rien; m
avouant mon ignorance et eſſayant ma fai
raiſon, je ne puis faire autre choſe que de
ſervir de la voie de l'analyſe, qui eſt le bâton
la nature a donné aux aveugles: j'examine
partie à partie, et je vois enſuite ſi je puis jug
total. Je me ſuppoſe donc arrivé en Afriq
entouré de nègres, de hottentots et d'
animaux. Je remarque d'abord que les orga
la vie ſont les mêmes chez eux tous, les opé
de leurs corps partent tous des mêmes pri
de vie; ils ont tous à mes yeux mêmes
mêmes paſſions, mêmes beſoins; ils les ex
tous chacun dans leurs langues. La lan
j'entends la première eſt celle des animau
ne peut être autrement; les ſons par le
s'expriment, ne ſemblent point arbitraire
des caractères vivans de leurs paſſions;

portent l'empreinte de ce qu'ils expriment : le cri d'un chien qui demande à manger, joint à toutes ſes attitudes, a une relation ſenſible à ſon objet ; je le diſtingue incontinent des cris et des mouvemens par leſquels il flatte un autre animal, de ceux avec leſquels il chaſſe, et de ceux par leſquels il ſe plaint ; je diſcerne encore ſi ſa plainte exprime l'anxiété de la ſolitude, ou la douleur d'une bleſſure, ou les impatiences de l'amour. Ainſi avec un peu d'attention j'entends le langage de tous les animaux ; ils n'ont aucun ſentiment qu'ils n'expriment ; peut-être n'en eſt-il pas de même de leurs idées : mais comme il paraît que la nature ne leur a donné que peu d'idées, il me ſemble auſſi qu'il était naturel qu'ils euſſent un langage borné, proportionné à leurs perceptions.

Que rencontré-je de différent dans les animaux nègres ? que puis-je y voir, ſinon quelques idées et quelques combinaiſons de plus dans leur tête, exprimées par un langage différemment articulé ? Plus j'examine tous ces êtres, plus je dois ſoupçonner que ce ſont des eſpèces différentes d'un même genre ; cette admirable faculté de retenir des idées leur eſt commune à tous ; ils ont tous des ſonges et des images faibles pendant le ſommeil des idées qu'ils ont reçues en veillant ; leur faculté ſentante et penſante croît avec leurs organes, s'affaiblit avec eux, périt avec eux ; que l'on verſe le ſang d'un ſinge et d'un nègre, il y aura bientôt dans l'un et dans l'autre un degré d'épuiſement qui les mettra hors d'état de me reconnaître ; bientôt après leurs ſens extérieurs n'agiſſent plus, et enfin ils meurent.

Je demande alors ce qui leur donnait la vie, la sensation, la pensée; ce n'était pas leur propre ouvrage, ce n'était pas celui de la matière, comme je me le suis déjà prouvé: c'est donc DIEU qui avait donné à tous ces corps la puissance de sentir et d'avoir des idées dans des degrés différens, proportionnés à leurs organes: voilà assurément ce que je soupçonnerai d'abord.

Enfin je vois des hommes qui me paraissent supérieurs à ces nègres, comme ces nègres le sont aux singes, et comme les singes le sont aux huîtres et aux autres animaux de cette espèce.

Des philosophes me disent: Ne vous y trompez pas, l'homme est entièrement différent des autres animaux; il a une ame spirituelle et immortelle: car (remarquez bien ceci) si la pensée est un composé de la matière, elle doit être nécessairement cela même dont elle est composée, elle doit être divisible, capable de mouvement etc.; or la pensée ne peut point se diviser, donc elle n'est point un composé de la matière; elle n'a point de parties, elle est simple, elle est immortelle, elle est l'ouvrage et l'image d'un DIEU. J'écoute ces maîtres, et je leurs réponds toujours avec défiance de moi-même, mais non avec confiance en eux: Si l'homme a une ame telle que vous l'assurez, je dois croire que ce chien et cette taupe en ont une toute pareille. Ils me jurent tous que non. Je leur demande quelle différence il y a donc entre ce chien et eux. Les uns me répondent, ce chien est une forme substantielle; les autres me disent, n'en croyez rien, les formes substantielles,

ſont des chimères; mais ce chien eſt une machine comme un tourne-broche, et rien de plus. Je demande encore aux inventeurs des formes ſubſtantielles ce qu'ils entendent par ce mot, et comme ils ne me répondent que du galimatias, je me retourne vers les inventeurs des tourne-broches, et je leur dis: Si ces bêtes ſont de pures machines, vous n'êtes certainement auprès d'elles que ce qu'une montre à répétition eſt en comparaiſon du tourne-broche dont vous parlez; ou ſi vous avez l'honneur de poſſéder une ame ſpirituelle, les animaux en ont une auſſi, car ils ſont tout ce que vous êtes, ils ont les mêmes organes avec leſquels vous avez des ſenſations; et ſi ces organes ne leur ſervent pas pour la même fin, DIEU en leur donnant ces organes aura fait un ouvrage inutile; et DIEU, ſelon vous-mêmes, ne fait rien en vain. Choiſiſſez donc, ou d'attribuer une ame ſpirituelle à une puce, à un ver, à un ciron, ou d'être automate comme eux. Tout ce que ces meſſieurs peuvent me répondre, c'eſt qu'ils conjecturent que les reſſorts des animaux, qui paraiſſent les organes de leurs ſentimens, ſont néceſſaires à leur vie, et ne ſont chez eux que les reſſorts de la vie; mais cette réponſe n'eſt qu'une ſuppoſition déraiſonnable.

Il eſt certain que pour vivre on n'a beſoin ni de nez, ni d'oreilles, ni d'yeux. Il y a des animaux qui n'ont point de ces ſens et qui vivent; donc ces organes de ſentiment ne ſont donnés que pour le ſentiment; donc les animaux ſentent comme nous; donc ce ne peut être que par un

excès de vanité ridicule que les hommes s'attri buent une ame d'une eſpèce différente de celle qu anime les brutes. Il eſt donc clair juſqu'à préſen que ni les philoſophes, ni moi ne ſavons ce qu c'eſt que cette ame: il m'eſt ſeulement prouv que c'eſt quelque choſe de commun entre l'an mal appelé *homme* et celui qu'on nomme *bêt* Voyons ſi cette faculté commune à tous ces an maux eſt matière ou non.

Il eſt impoſſible, me dit-on, que la matièr penſe. Je ne vois pas cette impoſſibilité. Si la pe ſée était un compoſé de la matière, comme ils l le diſent, j'avouerais que la penſée devrait êtr étendue et diviſible; mais ſi la penſée eſt un attr but de DIEU, donné à la matière, je ne vois pa qu'il ſoit néceſſaire que cet attribut ſoit étend et diviſible; car je vois que DIEU a communiqu d'autres propriétés à la matière, leſquelles n'or ni étendue, ni diviſibilité; le mouvement, l gravitation, par exemple, qui agit ſans corp intermédiaires, et qui agit en raiſon directe la maſſe, et non des ſurfaces, et en raiſon di blée inverſe des diſtances, eſt une qualité n démontrée, et dont la cauſe eſt auſſi cachée celle de la penſée.

En un mot, je ne puis juger que d'après ce je vois et ſelon ce qui me paraît le plus probab je vois que dans toute la nature les mêmes e ſuppoſent une même cauſe. Ainſi je juge que même cauſe agit dans les bêtes et dans les hc mes à proportion de leurs organes; et je cr que ce principe commun aux hommes et

bêtes,

bêtes eſt un attribut donné par DIEU à la matière. Car ſi ce qu'on appelle *ame* était un être à part, de quelque nature que fût cet être, je devrais croire que la penſée eſt ſon eſſence, ou bien je n'aurais aucune idée de cette ſubſtance. Auſſi tous ceux qui ont admis une ame immatérielle, ont été obligés de dire que cette ame penſe toujours; mais j'en appelle à la conſcience de tous les hommes : penſent-ils ſans ceſſe ? penſent-ils quand ils dorment d'un ſommeil plein et profond ? les bêtes ont-elles à tous momens des idées ? quelqu'un qui eſt évanoui a-t-il beaucoup d'idées dans cet état, qui eſt réellement une mort paſſagère ? Si l'ame ne penſe pas toujours, il eſt donc abſurde de reconnaître en l'homme une ſubſtance dont l'eſſence eſt de penſer. Que pourrions-nous en conclure, ſinon que DIEU a organiſé les corps pour penſer comme pour manger et pour digérer ? En m'informant de l'hiſtoire du genre-humain, j'apprends que les hommes ont eu long-temps la même opinion que moi ſur cet article. Je lis le plus ancien livre qui ſoit au monde, conſervé par un peuple qui ſe prétend le plus ancien peuple; ce livre me dit même que DIEU ſemble penſer comme moi; il m'apprend que DIEU a autrefois donné aux Juifs les lois les plus détaillées que jamais nation ait reçues; il daigne leur preſcrire juſqu'à la manière dont ils doivent aller à la garderobe, et il ne leur dit pas un mot de leur ame; il ne leur parle que des peines et des récompenſes temporelles : cela prouve au moins que l'auteur de ce livre ne vivait pas dans une nation

qui crût la ſpiritualité et l'immortalité de l'a

On me dit bien que deux mille ans après, D
eſt venu apprendre aux hommes que leur ame
immortelle; mais moi qui ſuis d'une autre ſph
je ne puis m'empêcher d'être étonné de c
diſparate que l'on met ſur le compte de DIEU
ſemble étrange à ma raiſon que DIEU ait
croire aux hommes le pour et le contre; ma
c'eſt un point de révélation où ma raiſon ne
goute, je me tais et j'adore en ſilence. Ce n
pas à moi d'examiner ce qui a été révélé; je
marque ſeulement que ces livres révélés ne di
point que l'ame ſoit ſpirituelle; ils nous di
ſeulement qu'elle eſt immortelle. Je n'ai auc
peine à le croire; car il paraît auſſi poſſib
DIEU de l'avoir formée (de quelque nature qu'
ſoit) pour la conſerver que pour la détruire;
DIEU qui peut comme il lui plaît conſerver
anéantir le mouvement d'un corps, peut aſſi
ment faire durer à jamais la faculté de pe
dans une partie de ce corps; s'il nous a dit
effet que cette partie eſt immortelle, il faut
être perſuadé.

Mais de quoi cette ame eſt-elle faite? c'eſt
que l'être ſuprême n'a pas jugé à propos d'appr
dre aux hommes. N'ayant donc pour me condu
dans ces recherches que mes propres lumiè
l'envie de connaître quelque choſe, et la ſincé
de mon cœur, je cherche avec ſincérité ce
ma raiſon me peut découvrir par elle-mêm
j'eſſaie ſes forces, non pour la croire capable
porter tous ces poids immenſes, mais po

fortifier par cet exercice, et pour m'apprendre jusqu'où va son pouvoir. Ainsi, toujours prêt à céder dès que la révélation me présentera ses barrières, je continue mes réflexions et mes conjectures uniquement comme philosophe, jusqu'à ce que ma raison ne puisse plus avancer.

CHAPITRE VI.

Si ce qu'on appelle ame est immortelle.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si en effet DIEU a révélé l'immortalité de l'ame. Je me suppose toujours un philosophe d'un autre monde que celui-ci, et qui ne juge que par ma raison. Cette raison m'a appris que toutes les idées des hommes et des animaux leur viennent par les sens; et j'avoue que je ne peux m'empêcher de rire lorsqu'on me dit que les hommes auront encore des idées quand ils n'auront plus de sens. Lorsqu'un homme a perdu son nez, ce nez perdu n'est non plus une partie de lui-même que l'étoile polaire. Qu'il perde toutes ses parties et qu'il ne soit plus un homme, n'est-il pas un peu étrange alors de dire qu'il lui reste le résultat de tout ce qui a péri; j'aimerais autant dire qu'il boit et mange après sa mort, que de dire qu'il lui reste des idées après sa mort; l'un n'est pas plus inconséquent que l'autre; et certainement il a fallu bien des siècles avant qu'on ait osé faire une si étonnante supposition. Je sais bien, encore une fois, que DIEU ayant attaché à une partie du cerveau la faculté d'avoir des idées, il peut conserver cette petite partie du cerveau avec

ſa faculté ; car de conſerver cette faculté ſans l partie, cela eſt auſſi impoſſible que de conſerve le rire d'un homme ou le chant d'un oiſeau apr la mort de l'oiſeau et de l'homme. DIEU peut a avoir donné aux hommes et aux animaux une ſimple, immatérielle, et la conſerver indépend ment de leur corps. Cela lui eſt auſſi poſſible de créer un million de mondes de plus qu'il n'e a créé de donner aux hommes deux nez et qua mains, des ailes et des griffes ; mais pour cro qu'il a fait en effet toutes ces choſes poſſibles, l me ſemble qu'il faut les voir.

Ne voyant donc point que l'entendement, ſenſation de l'homme ſoit une choſe immortelle, qui me prouvera qu'elle l'eſt ? Quoi, moi qui ſais point quelle eſt la nature de cette choſe, j'a firmerai qu'elle eſt éternelle ! moi qui ſais q l'homme n'était pas hier, j'affirmerai qu'il y a d cet homme une partie éternelle par ſa nature ! e tandis que je refuſerai l'immortalité à ce qui anim ce chien, ce perroquet, cette grive, je l'accorderai à l'homme par la raiſon que l'homme le déſire !

Il ſerait bien doux en effet de ſurvivre à même, de conſerver éternellement la plus e lente partie de ſon être dans la deſtruction l'autre, de vivre à jamais avec ſes amis etc. Ce chimère (à l'enviſager en ce ſeul ſens) ſerait con ſolante dans des miſères réelles. Voilà peut-être pourquoi on inventa autrefois le ſyſtème de la métempſycoſe ; mais ce ſyſtème a-t-il plus de vrai ſemblance que les *Mille et une nuits* ? et n'eſt-il pas un fruit de l'imagination vive et abſurde de la

plupart des philoſophes orientaux? Mais je ſuppoſe, malgré toutes les vraiſemblances, que DIEU conſerve après la mort de l'homme ce qu'on appelle ſon *ame*, et qu'il abandonne l'ame de la brute au train de la deſtruction ordinaire de toutes choſes: je demande ce que l'homme y gagnera; je demande ce que l'eſprit de *Jacques* a de commun avec *Jacques* quand il eſt mort.

Ce qui conſtitue la perſonne de *Jacques*, ce qui fait que *Jacques* eſt ſoi-même, et le même qu'il était hier à ſes propres yeux, c'eſt qu'il ſe reſſouvient des idées qu'il avait hier, et que dans ſon entendement il unit ſon exiſtence d'hier à celle d'aujourd'hui; car s'il avait entièrement perdu la mémoire, ſon exiſtence paſſée lui ſerait auſſi étrangère que celle d'un autre homme; il ne ſerait pas plus le *Jacques* d'hier, la même perſonne, qu'il ſerait *Socrate* ou *Céſar*. Or je ſuppoſe que *Jacques* dans ſa dernière maladie a perdu abſolument la mémoire, et meurt par conſéquent ſans être ce même *Jacques* qui a vécu: DIEU rendra-t-il à ſon ame cette mémoire qu'il a perdue? créera-t-il de nouveau ces idées qui n'exiſtent plus? en ce cas ne ſera-ce pas un homme tout nouveau, auſſi différent du premier qu'un Indien l'eſt d'un Européen?

Mais on peut dire auſſi que *Jacques* ayant entièrement perdu la mémoire avant de mourir, ſon ame pourra la recouvrer de même qu'on la recouvre après l'évanouiſſement ou après un tranſport au cerveau; car un homme qui a entièrement perdu la mémoire dans une grande maladie, ne

ceſſe pas d'être le même homme lorſqu'il a re
vré la mémoire : donc l'ame de *Jacques*, s'il
une, et qu'elle ſoit immortelle par la volont
Créateur, comme on le ſuppoſe, pourra recou
la mémoire après ſa mort, tout comme elle l
couvre après l'évanouiſſement pendant la
donc *Jacques* ſera le même homme.

Ces difficultés valent bien la peine d'être
poſées, et celui qui trouvera une manière ſû
réſoudre l'équation de cette inconnue, ſe
penſe un habile homme.

Je n'avance pas davantage dans ces ténè
je m'arrête où la lumière de mon flambeau
manque : c'eſt aſſez pour moi que je voie juſq
je peux aller. Je n'aſſure point que j'aie de
monſtrations contre la ſpiritualité et l'immort
de l'ame ; mais toutes les vraiſemblances
contr'elles ; et il eſt également injuſte et déra
nable de vouloir une démonſtration dans
recherche qui n'eſt ſuſceptible que de conjectu

Seulement il faut prévenir l'eſprit de ceux
croiraient la mortalité de l'ame contraire au
de la ſociété, et les faire ſouvenir que les anc
Juifs, dont ils admirent les lois, croyaient l'
matérielle et mortelle, ſans compter de grai
ſectes de philoſophes qui valaient bien les Juif
qui étaient de fort honnêtes gens.

CHAPITRE VII.

Si l'homme eſt libre.

PEUT-ETRE n'y a-t-il pas de queſtion plus ſimple que celle de la liberté; mais il n'y en a point que les hommes aient plus embrouillée. Les difficultés dont les philoſophes ont hériſſé cette matière, et la témérité qu'on a toujours eue de vouloir arracher de DIEU ſon ſecret et de concilier ſa preſcience avec le libre arbitre, ſont cauſe que l'idée de la liberté s'eſt obſcurcie à force de prétendre l'éclaircir. On s'eſt ſi bien accoutumé à ne plus prononcer ce mot *liberté*, ſans ſe reſſouvenir de toutes les difficultés qui marchent à ſa ſuite, qu'on ne s'entend preſque plus à préſent quand on demande ſi l'homme eſt libre.

Ce n'eſt plus ici le lieu de feindre un être doué de raiſon, lequel n'eſt point homme, et qui examine avec indifférence ce que c'eſt que l'homme; c'eſt ici au contraire qu'il faut que chaque homme rentre dans ſoi-même, et qu'il ſe rende témoignage de ſon propre ſentiment.

Dépouillons d'abord la queſtion de toutes les chimères dont on a coutume de l'embarraſſer, et définiſſons ce que nous entendons par ce mot *liberté*. La liberté eſt uniquement le pouvoir d'agir. Si une pierre ſe mouvait par ſon choix, elle ſerait libre; les animaux et les hommes ont ce pouvoir; donc ils ſont libres. Je puis à toute force conteſter cette faculté aux animaux; je puis me figurer, ſi je veux abuſer de ma raiſon, que les bêtes, qui

me reſſemblent en tout le reſte, diffèrent de moi en ce ſeul point. Je puis les concevoir comme des machines qui n'ont ni ſenſations, ni déſirs, ni volonté, quoiqu'elles en aient toutes les apparences. Je forgerai des ſyſtèmes, c'eſt-à-dire des erreurs, pour expliquer leur nature; mais enfin, quand il s'agira de m'interroger moi-même, il faudra bien que j'avoue que j'ai une volonté, que j'ai en moi le pouvoir d'agir, de remuer mon corps, d'appliquer ma penſée à telle ou telle conſidération etc. Si quelqu'un vient me dire: Vous croyez avoir cette volonté, mais vous ne l'avez pas; vous avez un ſentiment qui vous trompe comme vous croyez voir le ſoleil large de deux pieds, quoqu'il ſoit en groſſeur, par rapport à la terre, à peu près comme un million à l'unité.

Je répondrai à ce quelqu'un: Le cas eſt différent: DIEU ne m'a point trompé en me faiſant voir ce qui eſt éloigné de moi d'une groſſeur proportionnée à ſa diſtance; telles ſont les lois mathématiques de l'optique, que je ne puis et dois apercevoir les objets qu'en raiſon directe de leur groſſeur et de leur éloignement; et telle eſt la nature de mes organes que ſi ma vue pouvait apercevoir la grandeur réelle d'une étoile, je ne pourrais voir aucun objet ſur la terre. Il en eſt de même du ſens de l'ouïe et de celui de l'odorat. Je n'ai les ſenſations plus ou moins fortes, toutes choſes égales, que ſelon que les corps ſonores et odoriférans ſont plus ou moins loin de moi. Il n'y a en cela aucune erreur: mais ſi je n'avais point de volonté, croyant en avoir une, DIEU m'aurait

réé exprès pour me tromper ; de même que s'il ne feſait croire qu'il y a des corps hors de moi, quoiqu'il n'y en eût pas ; et il ne réſulterait rien de cette tromperie, ſinon une abſurdité dans la manière d'agir d'un être ſuprême infiniment ſage.

Et qu'on ne diſe pas qu'il eſt indigne d'un philoſophe de recourir ici à DIEU. Car premièrement ce Dieu étant prouvé, il eſt démontré que c'eſt lui qui eſt la cauſe de ma liberté en cas que je ſois libre ; et qu'il eſt l'auteur abſurde de mon erreur, s'il m'ayant fait un être purement patient, ſans volonté, il me fait accroire que je ſuis agent et que je ſuis libre.

Secondement s'il n'y avait point de Dieu, qui eſt-ce qui m'aurait jeté dans l'erreur ? qui m'aurait donné ce ſentiment de liberté en me mettant dans l'eſclavage ? ſerait-ce une matière qui d'elle-même ne peut avoir l'intelligence ? Je ne puis être inſtruit ni trompé par la matière, ni recevoir d'elle la faculté de vouloir, je ne puis avoir reçu de DIEU le ſentiment de ma volonté ſans en avoir une ; donc j'ai réellement une volonté, donc je ſuis un agent.

Vouloir et agir c'eſt préciſément la même choſe qu'être libre. DIEU lui-même ne peut être libre que dans ce ſens. Il a voulu et il a agi ſelon ſa volonté. Si on ſuppoſait ſa volonté déterminée néceſſairement, ſi on diſait : Il a été néceſſité à vouloir ce qu'il a fait ; on tomberait dans une auſſi grande abſurdité que ſi on diſait : Il y a un Dieu, et il n'y a point de Dieu. Car ſi DIEU était néceſſité, il ne ſerait plus agent, il ſerait patient, et il ne ſerait plus Dieu.

Il ne faut jamais perdre de vue ces vérité
damentales enchaînées les unes aux autres
a quelque chose qui existe, donc quelque êt
de toute éternité, donc cet être existe pa
même d'une nécessité absolue, donc il est i
donc tous les autres êtres viennent de lu
qu'on sache comment, donc il a pu leur co
niquer la liberté comme il leur a communiq
mouvement et la vie, donc il nous a donné
liberté que nous sentons en nous, comme il
a donné la vie que nous sentons en nous.

La liberté dans DIEU est le pouvoir de p
toujours tout ce qu'il veut, et d'opérer toi
tout ce qu'il veut.

La liberté donnée de DIEU à l'homme
pouvoir faible, limité et passager de s'appl
à quelques pensées, et d'opérer certains m
mens. La liberté des enfans qui ne réfléch
point encore, et des espèces d'animaux q
réfléchissent jamais, consiste à vouloir et à
rer des mouvemens seulement. Sur quel fo
ment a-t-on pu imaginer qu'il n'y a poi
liberté ? Voici les causes de cette erreur :
d'abord remarqué que nous avons souven
passions violentes qui nous entraînent m
nous. Un homme voudrait ne pas aimer
maîtresse infidelle, et ses désirs plus forts
la raison le ramènent vers elle; on s'empo
des actions violentes dans des mouvemen
colère qu'on ne peut maîtriser; on souhait
mener une vie tranquille, et l'ambition
rejette dans le tumulte des affaires.

Tant de chaînes visibles dont nous son

accablés preſque toute notre vie, ont fait croire que nous ſommes liés de même dans tout le reſte; et on a dit : L'homme eſt tantôt emporté avec une rapidité et des ſecouſſes violentes dont il ſent l'agitation ; tantôt il eſt mené par un mouvement paiſible dont il n'eſt pas plus le maître ; c'eſt un eſclave qui ne ſent pas toujours le poids et la flétriſſure de ſes fers, mais il eſt toujours eſclave.

Ce raiſonnement, qui n'eſt que la logique de la faibleſſe humaine, eſt tout ſemblable à celui-ci: Les hommes ſont malades quelquefois, donc ils n'ont jamais de ſanté.

Or qui ne voit l'impertinence de cette concluſion? qui ne voit au contraire que de ſentir ſa maladie eſt une preuve indubitable qu'on a eu de la ſanté, et que ſentir ſon eſclavage et ſon impuiſſance, prouve invinciblement qu'on a eu de la puiſſance et de la liberté ?

Lorſque vous aviez cette paſſion furieuſe, votre volonté n'était plus obéie par vos ſens : alors vous n'étiez pas plus libre que lorſqu'une paralyſie vous empêche de mouvoir ce bras que vous voulez remuer. Si un homme était toute ſa vie dominé par des paſſions violentes, ou par des images qui occupaſſent ſans ceſſe ſon cerveau, il lui manquerait cette partie de l'humanité qui conſiſte à pouvoir penſer quelquefois ce qu'on veut ; et c'eſt le cas où ſont pluſieurs fous qu'on renferme et même bien d'autres qu'on n'enferme pas.

Il eſt bien certain qu'il y a des hommes plus libres les uns que les autres, par la même raiſon que nous ne ſommes pas tous également éclairés,

également robuſtes etc. La liberté eſt la ſanté de l'ame ; peu de gens ont cette ſanté entière et inaltérable. Notre liberté eſt faible et bornée, comme toutes nos autres facultés. Nous la fortifions en nous accoutumant à faire des réflexions, et cet exercice de l'ame la rend un peu plus vigoureuſe. Mais quelques efforts que nous faſſions, nous ne pourrons jamais parvenir à rendre notre raiſon ſouveraine de tous nos déſirs ; il y aura toujours dans notre ame comme dans notre corps des mouvemens involontaires. Nous ne ſommes ni libres, ni ſages, ni forts, ni ſains, ni ſpirituels que dans un très-petit degré. Si nous étions toujours libres, nous ſerions ce que DIEU eſt. Contentons-nous d'un partage convenable au rang que nous tenons dans la nature. Mais ne nous figurons pas que nous manquons des choſes mêmes dont nous ſentons la jouiſſance, et parce que nous n'avons pas ces attributs d'un Dieu, ne renonçons pas aux facultés d'un homme.

Au milieu d'un bal ou d'une converſation vive, ou dans les douleurs d'une maladie qui appeſantira ma tête, j'aurai beau vouloir chercher combien fait la trente-cinquième partie de quatre-vingt-quinze, tiers et demi, multipliés par vingt-cinq-dix-neuvièmes et trois quarts ; je n'aurai pas la liberté de faire une combinaiſon pareille. Mais un peu de recueillement me rendra cette puiſſance que j'avais perdue dans le tumulte. Les ennemis les plus déterminés de la liberté ſont donc forcés d'avouer que nous avons une volonté qui eſt obéie quelquefois par nos ſens ; "Mais cette volonté,

„diſent-ils, eſt néceſſairement déterminée com„me une balance toujours emportée par le plus „grand poids ; l'homme ne veut que ce qu'il juge „le meilleur ; ſon entendement n'eſt pas le maî„tre de ne pas juger bon ce qui lui paraît bon. „L'entendement agit néceſſairement : la volonté „eſt déterminée par l'entendement ; donc la vo„lonté eſt déterminée par une volonté abſolue ; „donc l'homme n'eſt pas libre."

Cet argument qui eſt très-éblouiſſant, mais qui dans le fond n'eſt qu'un ſophiſme, a ſéduit beaucoup de monde, parce que les hommes ne font preſque jamais qu'entrevoir ce qu'ils examinent.

Voici en quoi conſiſte le défaut de ce raiſonnement. L'homme ne peut certainement vouloir que les choſes dont l'idée lui eſt préſente. Il ne pourrait avoir envie d'aller à l'opéra, s'il n'avait l'idée de l'opéra ; et il ne ſouhaiterait point d'y aller et ne ſe déterminerait point à y aller, ſi ſon entendement ne lui repréſentait point ce ſpectacle comme une choſe agréable. Or c'eſt en cela même que conſiſte ſa liberté ; c'eſt dans le pouvoir de ſe déterminer ſoi-même à faire ce qui lui paraît bon : vouloir ce qui ne lui ferait pas plaiſir, eſt une contradiction formelle et une impoſſibilité. L'homme ſe détermine à ce qui lui ſemble le meilleur, et cela eſt inconteſtable ; mais le point de la queſtion eſt de ſavoir s'il a en ſoi cette force mouvante, ce pouvoir primitif de ſe déterminer ou non. Ceux qui diſent : *L'aſſentiment de l'eſprit eſt néceſſaire et détermine néceſſairement la volonté*, ſuppoſent que l'eſprit agit phyſiquement ſur la volonté.

Ils disent une absurdité visible ; car ils suppos qu'une pensée est un petit être réel qui agit réelle ment sur un autre être nommé la volonté ; et ils n font pas réflexion que ces mots *la volonté*, *l tendement* etc. ne sont que des idées abstrai inventées pour mettre de la clarté et de l'o dans nos discours, et qui ne signifient autre ch sinon l'homme *pensant* et l'homme *voulant*. L *tendement* et la *volonté* n'existent donc pas lement comme des êtres différens, et il est pertinent de dire que l'un agit sur l'autre.

S'ils ne supposent pas que l'esprit agisse quement sur la volonté, il faut qu'ils disent, que l'homme est libre, ou que DIEU agit po l'homme, détermine l'homme, et est étern ment occupé à tromper l'homme ; auquel avouent au moins que DIEU est libre. Si DI est libre, la liberté est donc possible, l'hon peut donc l'avoir. Ils n'ont donc aucune rai pour dire que l'homme ne l'est pas.

Ils ont beau dire, l'homme est déterminé le plaisir ; c'est confesser, sans qu'ils y pen la liberté ; puisque faire ce qui fait plaisir e être libre.

DIEU, encore une fois, ne peut être libre de cette façon. Il ne peut opérer que selon plaisir. Tous les sophismes contre la liberté l'homme attaquent également la liberté de DIEU

Le dernier refuge des ennemis de la liberté cet argument-ci :

"DIEU sait certainement qu'une chose arri „vera ; il n'est donc pas au pouvoir de l'homm „de ne la pas faire."

Premièrement remarquez que cet argument taquerait encore cette liberté qu'on eſt obligé de econnaître dans DIEU. On peut dire: DIEU ait ce qui arrivera; il n'eſt pas en ſon pouvoir de ne pas faire ce qui arrivera. Que prouve donc ce aiſonnement tant rebattu? rien autre choſe ſinon ue nous ne ſavons et ne pouvons ſavoir ce que c'eſt ue la preſcience de DIEU, et que tous ſes attri- uts ſont pour nous des abymes impénétrables.

Nous ſavons démonſtrativement que ſi DIEU xiſte, DIEU eſt libre; nous ſavons en même emps qu'il ſait tout, mais cette preſcience et cette mniſcience ſont auſſi incompréhenſibles pour ous que ſon immenſité, ſa durée infinie déjà aſſée, ſa durée infinie à venir, la création, la onſervation de l'univers, et tant d'autres choſes ue nous ne pouvons ni nier, ni connaître.

Cette diſpute ſur la preſcience de DIEU n'a auſé tant de querelles que parce qu'on eſt igno- ant et préſomptueux. Que coûtait-il de dire: Je ne ſais point ce que ſont les attributs de DIEU, et e ne ſuis point fait pour embraſſer ſon eſſence? nais c'eſt ce qu'un bachelier ou licencié ſe garde- a bien d'avouer; c'eſt ce qui les a rendus les plus bſurdes des hommes, et fait d'une ſcience ſacrée n miſérable charlataniſme.

CHAPITRE VIII.

De l'homme considéré comme un être sociable.

Le grand dessein de l'auteur de la nature semble être de conserver chaque individu un certain temps et de perpétuer son espèce. Tout animal est toujours entraîné par un instinct invincible à tout ce qui peut tendre à sa conservation, et il y a des moments où il est emporté par un instinct presque aussi fort à l'accouplement et à la propagation, sans que nous puissions jamais dire comment tout cela se fait.

Les animaux les plus sauvages et les plus solitaires sortent de leurs tanières quand l'amour les appelle, et se sentent liés pour quelques mois par des chaînes invisibles à des femelles et à des petits qui en naissent; après quoi ils oublient cette famille passagère et retournent à la férocité de solitude jusqu'à ce que l'aiguillon de l'amour les force de nouveau à en sortir. D'autres espèces sont formées par la nature pour vivre toujours ensemble, les unes dans une société réellement policée, comme les abeilles, les fourmis, les castors et quelques espèces d'oiseaux; les autres solidement rassemblées par un instinct plus aveugle, qui les unit sans objet et sans dessein apparent, comme les troupeaux sur la terre et les harengs dans la mer.

L'homme n'est pas certainement poussé par un instinct à former une société policée telle que les fourmis et les abeilles; mais à considérer ses besoins, ses passions et sa raison, on voit bien qu'il n'a pas dû rester long-temps dans un état entièrement sauvage.

Il ſuffit pour que l'univers ſoit ce qu'il eſt aujourd'hui, qu'un homme ait été amoureux d'une femme. Le ſoin mutuel qu'ils auront eu l'un de l'autre, et leur amour naturel pour leurs enfans, aura bientôt éveillé leur induſtrie et donné naiſſance au commencement groſſier des arts. Deux familles auront eu beſoin l'une de l'autre ſitôt qu'elles auront été formées, et de ces beſoins auront nées de nouvelles commodités.

L'homme n'eſt pas comme les autres animaux qui n'ont que l'inſtinct de l'amour-propre et celui de l'accouplement; non-ſeulement il a cet amour-propre néceſſaire pour ſa conſervation, mais il a auſſi pour ſon eſpèce une bienveillance naturelle qui ne ſe remarque point dans les bêtes.

Qu'une chienne voie en paſſant un chien de la même mère déchiré en mille pièces et tout ſanglant, elle en prendra un morceau ſans concevoir la moindre pitié, et continuera ſon chemin; et cependant cette même chienne défendra ſon petit et mourra en combattant plutôt que de ſouffrir qu'on le lui enlève.

Au contraire, que l'homme le plus ſauvage voie un joli enfant prêt d'être dévoré par quelque animal, il ſentira malgré lui une inquiétude, une anxiété que la pitié fait naître, et un déſir d'aller à ſon ſecours. Il eſt vrai que ce ſentiment de pitié et de bienveillance eſt ſouvent étouffé par la fureur de l'amour-propre: auſſi la nature ſage ne devait pas nous donner plus d'amour pour les autres que pour nous-mêmes; c'eſt déjà beaucoup

que nous ayons cette bienveillance qui nous di
pose à l'union avec les hommes.

Mais cette bienveillance serait encore un faibl
secours pour nous faire vivre en société : el
n'aurait jamais pu servir à fonder de grands em
pires et des villes florissantes, si nous n'avions pa
eu de grandes passions.

Ces passions dont l'abus fait à la vérité tant d
mal, sont en effet la principale cause de l'ordr
que nous voyons aujourd'hui sur la terre. L'o
gueil est sur-tout le principal instrument avec l
quel on a bâti ce bel édifice de la société. A pein
les besoins eurent rassemblé quelques hommes qu
les plus adroits d'entr'eux s'aperçurent que tou
ces hommes étaient nés avec un orgueil indom
table aussi-bien qu'avec un penchant invincib
pour le bien-être.

Il ne fut pas difficile de leur persuader que s
feraient pour le bien commun de la société qu
que chose qui leur coûtait un peu de leur bi
être, leur orgueil en serait amplement dédomm

On distingua donc de bonne heure les hom
en deux classes ; la première des hommes di
qui sacrifient leur amour-propre au bien pu
la seconde des misérables qui n'aiment qu
mêmes : tout le monde voulut et veut être e
de la première classe, quoique tout le mond
dans le fond du cœur de la seconde, et les ho
les plus lâches et les plus abandonnés à leu
pres désirs crièrent plus haut que les autre
fallait tout immoler au bien public. L'em
commander qui est une des branches de l'

et qui ſe remarque auſſi viſiblement dans un pédant de collége et dans un bailli de village, que dans un pape et dans un empereur, excita encore puiſſamment l'induſtrie humaine pour amener les hommes à obéir à d'autres hommes, il fallut leur faire connaître clairement qu'on en ſavait plus qu'eux, et qu'on leur ſerait utile.

Il fallut ſur-tout ſe ſervir de leur avarice pour acheter leur obéiſſance. On ne pouvait leur donner beaucoup ſans avoir beaucoup, et cette fureur d'acquérir les biens de la terre ajoutait tous les jours de nouveaux progrès à tous les arts.

Cette machine n'eût pas encore été loin ſans le ſecours de l'envie, paſſion très-naturelle que les hommes déguiſent toujours ſous le nom d'émulation. Cette envie réveilla la pareſſe et aiguiſa le génie de quiconque vit ſon voiſin heureux et puiſſant. Ainſi de proche en proche les paſſions ſeules réunirent les hommes et tirèrent du ſein de la terre tous les arts et tous les plaiſirs. C'eſt avec ce reſſort que DIEU appelé par *Platon*, l'éternel géomètre, et que j'appelle ici l'éternel machiniſte, a animé et embelli la nature : les paſſions ſont les roues qui font aller toutes ces machines.

Les raiſonneurs de nos jours qui veulent établir la chimère que l'homme était né ſans paſſions, et qu'il n'en a eu que pour avoir déſobéi à DIEU, auraient auſſi bien fait de dire que l'homme était d'abord une belle ſtatue que DIEU avait formée, et que cette ſtatue fut depuis animée par le diable.

L'amour-propre et toutes ſes branches ſont auſſi néceſſaires à l'homme que le ſang qui coule dans

ſes veines; et ceux qui veulent lui ôter ſe
ſions parce qu'elles ſont dangereuſes, reſſen
à celui qui voudrait ôter à un homme to
ſang, parce qu'il peut tomber en apoplexie

Que dirions-nous de celui qui préten
les vents ſont une invention du diable, parce
ſubmergent quelques vaiſſeaux, et qui ne
rait pas que c'eſt un bienfait de DIEU par
le commerce réunit tous les endroits de
que des mers immenſes diviſent? Il eſt d
clair que c'eſt à nos paſſions et à nos beſoi
nous devons cet ordre et ces inventions
dont nous avons enrichi l'univers; et il e
vraiſemblable que DIEU ne nous a donné
ſoins, ces paſſions qu'afin que notre induſ
tournât à notre avantage. Que ſi beaucoup
mes en ont abuſé, ce n'eſt pas à nous à nou
dre d'un bienfait dont on a fait un mauvais
DIEU a daigné mettre ſur la terre mille no
res délicieuſes pour l'homme: la gourman
ceux qui ont tourné cette nourriture en
mortel pour eux, ne peut ſervir de re
contre la Providence.

CHAPITRE IX.

De la vertu et du vice.

POUR qu'une ſociété ſubſiſtât il fallait d
comme il faut des règles à chaque jeu. La
de ces lois ſemblent arbitraires; elles dé
des intérêts, des paſſions et des opinions d
qui les ont inventées, et de la nature du cli
les hommes ſe ſont aſſemblés en ſociété.

un pays chaud où le vin rendrait furieux, on a jugé à propos de faire un crime d'en boire; en d'autres climats plus froids il y a de l'honneur à s'enivrer. Ici un homme doit se contenter d'une femme; là il lui est permis d'en avoir autant qu'il peut en nourrir. Dans un autre pays les pères et les mères supplient les étrangers de vouloir bien coucher avec leurs filles; par-tout ailleurs une fille qui s'est livrée à un homme est déshonorée. A Sparte on encourageait l'adultère, à Athènes il était puni de mort. Chez les Romains les pères eurent droit de vie et de mort sur leurs enfans. En Normandie un père ne peut pas ôter seulement une obole de son bien au fils le plus désobéissant. Le nom de roi est sacré chez beaucoup de nations, et en abomination dans d'autres.

Mais tous ces peuples qui se conduisent si différemment, se réunissent tous en ce point qu'ils appellent *vertueux* ce qui est conforme aux lois qu'ils ont établies, et *criminel* ce qui leur est contraire. Ainsi un homme qui s'opposera en Hollande au pouvoir arbitraire, sera un homme très-vertueux, et celui qui voudra établir en France un gouvernement républicain sera condamné au dernier supplice. Le même juif qui à Metz serait envoyé aux galères s'il avait deux femmes, en aura quatre à Constantinople et en sera plus estimé des musulmans.

La plupart des lois se contrarient si visiblement qu'il importe assez peu par quelles lois un Etat se gouverne; mais ce qui importe beaucoup c'est que les lois une fois établies soient exécutées. Ainsi il n'est d'aucune conséquence qu'il y ait

telles ou telles règles pour les jeux de dés et c cartes ; mais on ne pourra jouer un seul mome si l'on ne suit pas à la rigueur ces règles arbitrair dont on sera convenu. (2)

La vertu et le vice, le bien et le mal moral est don en tout pays ce qui est utile ou nuisible à la société et dans tous les lieux et dans tous les temps cel

(2) Nous croyons au contraire qu'il ne doit y av presque rien d'arbitraire dans les lois. 1°. La raison pour nous faire connaître les droits des hommes, droi qui dérivent tous de cette maxime simple, qu'entre deu êtres sensibles égaux par la nature, il est contre l'ord que l'un fasse son bonheur aux dépens de l'autre. 2°. L raison montre également qu'il est utile en général au bie des sociétés que les droits de chacun soient respectés, que c'est en assurant ces droits d'une manière inviolab qu'on peut parvenir soit à procurer à l'espèce humaine to le bonheur dont elle est susceptible, soit à la partager enti les individus avec la plus grande égalité possible. Qu'o examine ensuite les différentes lois, on verra que les un tendent à maintenir ces droits, que les autres y donne atteinte ; que les unes sont conformes à l'intérêt généra que les autres y sont contraires. Elles sont donc ou justes ou injustes par elles-mêmes. Il ne suffit donc pas que société soit réglée par des lois, il faut que ces lois soie justes. Il ne suffit pas que les individus se conforment au lois établies, il faut que ces lois elles-mêmes se conform à ce qu'exige le maintien du droit de chacun.

Dire qu'il est arbitraire de faire cette loi ou une contraire, ou de n'en pas faire du tout, c'est seulem avouer qu'on ignore si cette loi est conforme ou contra à la justice. Un médecin peut dire : Il est indifférent donner à ce malade de l'émétique ou de l'ipécacuanh mais cela signifie, il faut lui donner un vomitif, et j'igno lequel des deux remèdes convient le mieux à son état. Da la législation, comme dans la médecine, comme dans le travaux des arts physiques, il n'y a de l'arbitraire qu parce que nous ignorons les conséquences de deux moy qui dès-lors nous paraissent indifférens. L'arbitraire ne de notre ignorance et non de la nature des choses.

qui sacrifie le plus au public est celui qu'on appellera le plus vertueux. Il paraît donc que les bonnes actions ne sont autre chose que les actions dont nous retirons de l'avantage, et les crimes, les actions qui nous sont contraires. La vertu est l'habitude de faire de ces choses qui plaisent aux hommes, et le vice l'habitude de faire des choses qui leur déplaisent.

Quoique ce qu'on appelle vertu dans un climat soit précisément ce qu'on appelle vice dans un autre; et que la plupart des règles du bien et du mal diffèrent comme les langages et les habillemens, cependant il me paraît certain qu'il y a des lois naturelles dont les hommes sont obligés de convenir par tout l'univers malgré qu'ils en aient. DIEU n'a pas dit à la vérité aux hommes, voici des loix que je vous donne de ma bouche par lesquelles je veux que vous vous gouverniez, mais il a fait dans l'homme ce qu'il a fait dans beaucoup d'autres animaux. Il a donné aux abeilles un instinct puissant par lequel elles travaillent et se nourrissent ensemble, et il a donné à l'homme certains sentimens dont il ne peut jamais se défaire, et qui sont les liens éternels et les premières lois de la société dans laquelle il a prévu que les hommes vivraient. La bienveillance pour notre espèce est née, par exemple, avec nous et agit toujours en nous, à moins qu'elle ne soit combattue par l'amour propre qui doit toujours l'emporter sur elle. Ainsi un homme est toujours porté à assister un autre homme quand il ne lui en coûte rien. Le sauvage le plus barbare revenant du carnage, et dégouttant du sang des ennemis qu'il a mangés,

s'attendrira à la vue des ſouffrances de ſo camarade et lui donnera tous les ſecours qu dépendront de lui.

L'adultère et l'amour des garçons ſeront mis chez beaucoup de nations: mais vous n trouverez aucune dans laquelle il ſoit pern manquer à ſa parole; parce que la ſociété bien ſubſiſter entre des adultères et des gar qui s'aiment, mais non pas entre des ge feraient gloire de ſe tromper les uns les aut

Le larcin était en honneur à Sparte parce tous les biens étaient communs; mais vous avez établi le *tien* et le *mien*, il vo alors impoſſible de ne pas regarder le vol co contraire à la ſociété, et par conſéquent c injuſte.

Il eſt ſi vrai que le bien de la ſociété eſt la ſe meſure du bien et du mal moral, que nous ſ mes forcés de changer, ſelon le beſoin, to les idées que nous nous ſommes formées du j et de l'injuſte.

Nous avons de l'horreur pour un père couche avec ſa fille, et nous flétriſſons au nom d'inceſtueux le frère qui abuſe de ſa ſ; mais dans une colonie naiſſante où il ne reſt qu'un père avec un fils et deux filles, nous re derons comme une très-bonne action le ſoin prendra cette famille de ne pas laiſſer périr l'eſpè

Un frère qui tue ſon frère eſt un monſtre; un frère qui n'aurait eu d'autres moyens de ſauver ſa patrie que de ſacrifier ſon frère, ſerait un homme divin.

Nous

Nous aimons tous la vérité et nous en fesons une vertu, parce qu'il est de notre intérêt de n'être pas trompés. Nous avons attaché d'autant plus d'infamie au mensonge que de toutes les mauvaises actions, c'est la plus facile à cacher et celle qui coûte le moins à commettre ; mais dans combien d'occasions le mensonge ne devient-il pas une vertu héroïque ? Quand il s'agit, par exemple, de sauver un ami, celui qui en ce cas dirait la vérité serait couvert d'opprobre : et nous ne mettons guère de différence entre un homme qui calomnierait un innocent, et un frère qui pouvant conserver la vie à son frère par un mensonge, aimerait mieux l'abandonner en disant vrai. La mémoire de M. de *Thou*, qui eut le cou coupé pour n'avoir pas révélé la conspiration de *Cinq-Mars*, est en bénédiction chez les Français ; s'il n'avait point menti elle aurait été en horreur.

Mais, me dira-t-on, ce ne sera donc que par rapport à nous qu'il y aura du crime et de la vertu, du bien et du mal moral ; il n'y aura donc point de bien en soi et indépendant de l'homme ? Je demanderai à ceux qui font cette question s'il y a du froid et du chaud, du doux et de l'amer, de la bonne et de la mauvaise odeur, autrement que par rapport à nous ? N'est-il pas vrai qu'un homme qui prétendrait que la chaleur existe toute seule, serait un raisonneur très-ridicule ? Pourquoi donc celui qui prétend que le bien moral existe indépendamment de nous, raisonnerait-il mieux ? Notre bien et notre mal physique n'ont d'existence que par rapport à nous ; pourquoi

notre bien et notre mal moral ſeraient-ils autre cas ?

Les vues du Créateur, qui voulait que l'h vécut en ſociété, ne ſont-elles pas ſuffiſan remplies ? S'il y avait quelque loi tombée du qui eût enſeigné aux humains la volonté de bien clairement, alors le bien moral ne autre choſe que la conformité à cette loi. Q DIEU aura dit aux hommes : " Je veux q „ ait tant de royaumes ſur la terre, et „ république. Je veux que les cadets aient „ bien des pères, et qu'on puniſſe de mort qui „ que mangera des dindons ou du cochon ; " ces lois deviendront certainement la règle im ble du bien et du mal. Mais comme DIEU pas daigné, que je ſache, ſe méler ainſi de conduite, il faut nous en tenir aux préſens nous a faits. Ces préſens ſont la raiſon, l'am propre, la bienveillance pour notre eſpèce beſoins, les paſſions, tous moyens par leſ nous avons établi la ſociété.

Bien des gens ſont prêts ici à me dire : trouve mon bien-être à déranger votre ſoci à tuer, à voler, à calomnier, je ne ſerais retenu par rien, et je pourrai m'abandonner ſcrupule à toutes mes paſſions ? Je n'ai choſe à dire à ces gens-là, ſinon que pr blement ils ſeront pendus, ainſi que je tuer les loups qui voudront enlever mes tons ; c'eſt préciſément pour eux que les ſont faites, comme les tuiles ont été inve contre la grêle et contre la pluie.

A l'égard des princes qui ont la force en main t qui en abuſent pour déſoler le monde, qui nvoient à la mort une partie des hommes et réduiːnt l'autre à la miſère, c'eſt la faute des homːs s'ils ſouffrent ces ravages abominables, que ɔuvent même ils honorent du nom de vertu; ils ɔnt à s'en prendre qu'à eux-mêmes, aux mauːs lois qu'ils ont faites, ou au peu de courage ui les empêche de faire exécuter de bonnes lois.

Tous ces princes qui ont fait tant de mal aux mes, ſont les premiers à crier que DIEU a ıné des règles du bien et du mal. Il n'y a ın de ces fléaux de la terre qui ne faſſe des s ſolennels de religion; et je ne vois pas on gagne beaucoup à avoir de pareilles règles. 'eſt un malheur attaché à l'humanité que malgré ɔute l'envie que nous avons de nous conſerver, nous détruiſons mutuellement avec fureur ıvec folie. Preſque tous les animaux ſe manent les uns les autres, et dans l'eſpèce humaine nâles s'exterminent par la guerre. Il ſemble ore que DIEU ait prévu cette calamité en feſant re parmi nous plus de mâles que de femelles: effet les peuples qui ſemblent avoir ſongé de près aux intérêts de l'humanité, et qui tienıt des régiſtres exacts des naiſſances et des rts, ſe ſont aperçus que, l'un portant l'autre, ı naît tous les ans un douzième de mâles plus ue de femelles.

De tout ceci il ſera aiſé de voir qu'il eſt très-vraiːmblable que tous ces meurtres et ces brigandaːes ſont funeſtes à la ſociété ſans intéreſſer en rien

la Divinité. DIEU a mis les hommes et les animaux ſur la terre, c'eſt à eux de s'y conduire de leur mieux. Malheur aux mouches qui tombent dans les filets de l'araignée; malheur au taureau qui ſera attaqué par un lion, et aux moutons qui ſeront rencontrés par les loups. Mais ſi un mouton allait dire à un loup : Tu manques au bien moral, et DIEU te punira; le loup lui répondrait : Je fais mon bien phyſique, et il y a apparence que DIEU ne ſe ſoucie pas trop que je te mange ou non. Tout ce que le mouton avait de mieux à faire, c'était de ne pas s'écarter du berger et du chien qui pouvait le défendre.

Plût au ciel qu'en effet un être ſuprême nous eût donné des lois, et nous eût propoſé des peines et des récompenſes! qu'il nous eût dit : Ceci eſt vice en ſoi, ceci eſt vertu en ſoi. Mais nous ſommes ſi loin d'avoir des règles du bien et du mal, que de tous ceux qui ont oſé donner des lois aux hommes de la part de DIEU, il n'y en a pas un qui ait donné la dix-millième partie des règles dont nous avons beſoin dans la conduite de la vie.

Si quelqu'un infère de tout ceci qu'il n'y a qu'à s'abandonner ſans reſerve à toutes les fureurs de ſes déſirs effrénés, et que n'ayant en ſoi ni vertu ni vice, il peut tout faire impunément, il faut d'abord que cet homme voie s'il a une armée de cent mille ſoldats bien affectionnés à ſon ſervice; encore riſquera-t-il beaucoup en ſe déclarant ainſi l'ennemi du genre-humain. Mais ſi cet homme n'eſt qu'un ſimple particulier, pour peu qu'il ait de raiſon il verra qu'il a choiſi un très-mauvais parti, et qu'il ſera puni infailliblement, ſoit

châtimens ſi ſagement inventés par les hommes
tre les ennemis de la ſociété, ſoit par la ſeule
nte du châtiment, laquelle eſt un ſupplice
z cruel par elle-même. Il verra que la vie de
x qui bravent les lois eſt d'ordinaire la plus
rable. Il eſt moralement impoſſible qu'un
hant homme ne ſoit pas reconnu ; et dès qu'il
ſeulement ſoupçonné, il doit s'apercevoir
l eſt l'objet du mépris et de l'horreur. Or, DIEU
s a ſagement doués d'un orgueil qui ne peut
is ſouffrir que les autres hommes nous haïſ-
et nous mépriſent ! être mépriſé de ceux avec
l'on vit eſt une choſe que perſonne n'a jamais
t ne pourra jamais ſupporter. C'eſt peut-être
lus grand frein que la nature ait mis aux injuſ-
des hommes ; c'eſt par cette crainte mutuelle
DIEU a jugé à propos de les lier. Ainſi tout
me raiſonnable conclura qu'il eſt viſiblement
n intérêt d'être honnête homme. La connaiſ-
e qu'il aura du cœur humain et la perſuaſion
ſera qu'il n'y a en ſoi ni vertu ni vice, ne
pêchera jamais d'être bon citoyen et de rem-
tous les devoirs de la vie. Auſſi remarque-t-on
les philoſophes (qu'on baptiſe du nom d'incré-
s et de libertins) ont été dans tous les temps
lus honnêtes gens du monde. Sans faire ici
iſte de tous les grands-hommes de l'antiquité,
ait que *la Mothe le Vayer* précepteur du
de *Louis XIII*, *Bayle*, *Locke*, *Spinoſa*,
d *Shaftesbury*, *Collins*, etc. étaient des
mes d'une vertu rigide ; et ce n'eſt pas ſeule-
la crainte du mépris des hommes qui a fait

leurs vertus, c'était le goût de la vertu même
eſprit droit eſt un honnête homme par la même
ſon que celui qui n'a point le goût dépravé p
d'excellent vin de Nuitz à du vin de Brie,
perdrix du Mans à de la chair de cheval. Une
éducation perpétue ces ſentimens chez to
hommes, et de-là eſt venu ce ſentiment u
ſel qu'on appelle *honneur*, dont les plus co
pus ne peuvent ſe défaire, et qui eſt le pi
la ſociété. Ceux qui auraient beſoin du ſe
de la religion pour être honnêtes gens ſe
bien à plaindre, et il faudrait que ce fuſſe
monſtres de la ſociété, s'ils ne trouvaient p
eux-mêmes les ſentimens néceſſaires à
ſociété, et s'ils étaient obligés d'emprunter
leurs ce qui doit ſe trouver dans notre natu

LE PHILOSOPHE IGNORANT.

PREMIERE QUESTION.

Qui es tu? d'où viens-tu? que fais-tu? que deviendras-tu? c'eſt une queſtion qu'on doit faire à tous les êtres de l'univers, mais à laquelle nul ne nous répond. Je demande aux plantes quelle vertu les fait croître, et comment le même terrain produit des fruits ſi divers? Ces êtres inſenſibles et muets, quoiqu'enrichis d'une faculté divine, me laiſſent à mon ignorance et à mes vaines conjectures.

J'interroge cette foule d'animaux différens, qui tous ont le mouvement et le communiquent, qui jouiſſent des mêmes ſenſations que moi, qui ont une meſure d'idées et de mémoire avec toutes les paſſions. Ils ſavent encore moins que moi ce qu'ils ſont, pourquoi ils ſont, et ce qu'ils deviennent.

Je ſoupçonne, j'ai même lieu de croire que les planètes, les ſoleils innombrables qui rempliſſent l'eſpace, ſont peuplés d'êtres ſenſibles et penſans; mais une barrière éternelle nous ſépare, et aucun de ces habitans des autres globes ne s'eſt communiqué à nous.

M. le prieur, dans le *Spectacle de la nature*, a dit à M. le chevalier, que les aſtres étaient faits pour la terre, et la terre, ainſi que les animaux, pour l'homme. Mais comme le petit globe de la terre roule avec les autres planètes autour du

ſoleil; comme les mouvemens réguliers et proportionnels des aſtres peuvent éternellement ſubſiſter ſans qu'il y ait des hommes; comme il y a ſur notre petite planète infiniment plus d'animaux que de mes ſemblables; j'ai penſé que M. le prieur avait un peu trop d'amour-propre en ſe flattant que tout avait été fait pour lui. J'ai vu que l'homme pendant ſa vie eſt dévoré par tous les animaux, s'il eſt ſans défenſe; et que tous le dévorent encore après ſa mort. Ainſi j'ai eu de la peine à concevoir que M. le prieur et M. le chevalier fuſſent les rois de la nature. Eſclave de tout ce qui m'environne, au lieu d'être roi, reſſerré dans un point, et entouré de l'immenſité, je commence par me chercher moi-même.

II.

Notre faibleſſe.

Je ſuis un faible animal; je n'ai en naiſſant ni force ni connaiſſance, ni inſtinct; je ne peux même me traîner à la mamelle de ma mère, comme font tous les quadrupèdes; je n'acquiers quelques idées que comme j'acquiers un peu de force quand mes organes commencent à ſe développer. Cette force augmente en moi juſqu'au temps où ne pouvant plus s'accroître, elle diminue chaque jour. Mon pouvoir de concevoir des idées s'augmente même juſqu'à ſon terme, et enſuite s'évanouit inſenſiblement par degrés.

Quelle eſt cette mécanique qui accroît moment en moment les forces de mes membres

juſqu'à la borne preſcrite ? Je l'ignore ; et ceux qui ont paſſé leur vie à chercher cette cauſe n'en ſavent pas plus que moi.

Quel eſt cet autre pouvoir qui fait entrer des images dans mon cerveau, qui les conſerve dans ma mémoire ? Ceux qui ſont payés pour le ſavoir l'ont inutilement cherché ; nous ſommes tous dans la même ignorance des premiers principes où nous étions dans notre berceau.

III.

Comment puis-je penſer.

Les livres faits depuis deux mille ans m'ont-ils appris quelque choſe ? Il nous vient quelquefois des envies de ſavoir comment nous penſons, quoiqu'il nous prenne rarement l'envie de ſavoir comment nous digérons, comment nous marchons. J'ai interrogé ma raiſon ; je lui ai demandé ce qu'elle eſt : cette queſtion l'a toujours confondue.

J'ai eſſayé de découvrir par elle ſi les mêmes reſſorts qui me font digérer, qui me font marcher, ſont ceux par leſquels j'ai des idées. Je n'ai jamais pu concevoir comment et pourquoi ces idées s'enfuyaient quand la faim feſait languir mon corps, et comment elles renaiſſaient quand j'avais mangé.

J'ai vu une ſi grande différence entre des penſées et la nourriture, ſans laquelle je ne penſerais point, que j'ai cru qu'il y avait en moi une ſubſtance qui raiſonnait, et une autre ſubſtance qui digérait. Cependant, en cherchant toujours à me prouver que nous ſommes deux, j'ai ſenti

grossièrement que je suis un seul; et cette tradiction m'a toujours fait une extrême pei

J'ai demandé à quelques-uns de mes sembla qui cultivent la terre notre mère commune beaucoup d'industrie, s'ils sentaient qu'ils ét deux, s'ils avaient découvert par leur philoso qu'ils possédaient en eux une substance immort et cependant formée de rien, existante sans éter agissant sur leurs nerfs sans y toucher, envoyé pressément dans le ventre de leur mère six sem après leur conception; ils ont cru que je vo rire, et ont continué à labourer leurs champ me répondre.

IV.

M'est-il nécessaire de savoir.

VOYANT donc qu'un nombre prodigieux d'h mes n'avait pas seulement la moindre idée de ficultés qui m'inquiètent, et ne se doutait p ce qu'on dit dans les écoles, de l'être en gén de la matière, de l'esprit etc., voyant m qu'ils se moquaient souvent de ce que je vo le savoir, j'ai soupçonné qu'il n'était poin tout nécessaire que nous le sussions. J'ai j que la nature a donné à chaque être la po qui lui convient; et j'ai cru que les choses quelles nous ne pouvions atteindre ne sont notre partage. Mais malgré ce désespoir, laisse pas de désirer d'être instruit, et ma curi trompée est toujours insatiable.

V.

Ariſtote, Deſcartes et Gaſſendi.

Aristote commence par dire que l'incrédulité eſt la ſource de la ſageſſe ; *Deſcartes* a délayé cette penſée, et tous deux m'ont appris à ne rien croire de ce qu'ils me diſent. Ce *Deſcartes* ſur-tout, après avoir fait ſemblant de douter, parle d'un ton ſi affirmatif de ce qu'il n'entend point ; il eſt ſi ſûr de ſon fait quand il ſe trompe groſſièrement en phyſique ; il a bâti un monde ſi imaginaire ; ſes tourbillons et ſes trois élémens ſont d'un ſi prodigieux ridicule, que je dois me défier de tout ce qu'il me dit ſur l'ame, après qu'il m'a tant trompé ſur les corps. Qu'on faſſe ſon éloge, à la bonne heure, pourvu qu'on ne faſſe pas celui de ſes romans philoſophiques, méprisés aujourd'hui pour jamais dans toute l'Europe.

Il croit, ou il feint de croire que nous naiſſons avec des penſées métaphyſiques. J'aimerais autant dire qu'*Homère* naquit avec l'Iliade dans la tête. Il eſt bien vrai qu'*Homère* en naiſſant avait un cerveau tellement conſtruit, qu'ayant enſuite acquis des idées poétiques, tantôt belles, tantôt incohérentes, tantôt exagérées, il en compoſa enfin l'Iliade. Nous apportons en naiſſant le germe de tout ce qui ſe développe en nous ; mais nous n'avons pas réellement plus d'idées innées que *Raphaël* et *Michel-Ange* n'apportèrent en naiſſant de pinceaux et de couleurs.

Deſcartes, pour tâcher d'accorder les parties éparſes de ſes chimères, ſuppoſa que l'homme

penſe toujours ; j'aimerais autant imaginer que les oiſeaux ne ceſſent jamais de voler ni les chiens de courir, parce que ceux-ci ont la faculté de courir et ceux-là de voler.

Pour peu que l'on conſulte ſon expérience et celle du genre-humain, on eſt bien convaincu contraire. Il n'y a perſonne d'aſſez fou pour croire fermement qu'il ait penſé toute ſa vie, le jour et la nuit ſans interruption, depuis qu'il était fœtus juſqu'à ſa dernière maladie. La reſſource de ceux qui ont voulu défendre ce roman a été de dire qu'on penſait toujours, mais qu'on ne s'en apercevait pas. Il vaudrait autant dire qu'on boit, qu'on mange et qu'on court à cheval ſans le ſavoir. Si vous ne vous apercevez pas que vous avez des idées, comment pouvez-vous affirmer que vous en avez ? *Gaſſendi* ſe moqua comme il le devait de ce ſyſtème extravagant. Savez-vous ce qui en arriva ? on prit *Gaſſendi* et *Deſcartes* pour des athées, parce qu'ils raiſonnaient.

VI.

Les bêtes.

De ce que les hommes étaient ſuppoſés avoir continuellement des idées, des perceptions, des conceptions, il ſuivait naturellement que les bêtes en avaient toujours auſſi ; car il eſt inconteſtable qu'un chien de chaſſe a l'idée de ſon maître auquel il obéit, et du gibier qu'il lui rapporte. Il eſt évident qu'il a de la mémoire et qu'il combine quelques idées. Ainſi donc, ſi la penſée de l'homme était auſſi l'eſſence de ſon ame, la penſée du

chien était aussi l'essence de la sienne, et si l'homme avait toujours des idées, il fallait bien que les animaux en eussent toujours. Pour trancher cette difficulté, le fabricateur des tourbillons et de la matière cannelée osa dire que les bêtes étaient de pures machines, qui cherchaient à manger sans avoir appétit, qui avaient toujours les organes du sentiment pour n'éprouver jamais la moindre sensation, qui criaient sans douleur, qui témoignaient leur plaisir sans joie, qui possédaient un cerveau pour n'y pas recevoir l'idée la plus légère, et qui étaient ainsi une contradiction perpétuelle de la nature.

Ce système était aussi ridicule que l'autre ; mais au lieu d'en faire voir l'extravagance on le traita d'impie ; on prétendit que ce système répugnait à l'écriture sainte, qui dit dans la Genèse, *que* DIEU *a fait un pacte avec les animaux, et qu'il leur redemandera le sang des hommes qu'ils auront mordus et mangés* ; ce qui suppose manifestement dans les bêtes l'intelligence, la connaissance du bien et du mal.

VII.

L'expérience.

Ne mêlons jamais l'écriture sainte dans nos disputes philosophiques; ce sont des choses trop hétérogènes, et qui n'ont aucun rapport. Il ne s'agit ici que d'examiner ce que nous pouvons savoir par nous-mêmes, et cela se réduit à bien peu de chose. Il faut avoir renoncé au sens commun pour ne pas convenir que nous ne savons rien au monde que par l'expérience ; et certainement si nous ne par-

venons que par l'expérience, et par une ſuite d tâtonnemens et de longues réflexions, à nous do ner quelques idées faibles et légères du corps, d l'eſpace, du temps, de l'infini, de DIEU même ce n'eſt pas la peine que l'auteur de la nature met ces idées dans la cervelle de tous les fœtus, af qu'il n'y ait enſuite qu'un très-petit nomb d'hommes qui en faſſent uſage.

Nous ſommes tous ſur les objets de notre ſcienc comme les amans ignorans *Daphnis et Chloe* dont *Longus* nous a dépeint les amours et les nes tentatives. Il leur fallut beaucoup de tem pour deviner comment ils pouvaient ſatisfaire leu déſirs, parce que l'expérience leur manquait. I même choſe arriva à l'empereur *Léopold* et au fi de *Louis XIV*, il fallut les inſtruire. S'ils avaie eu des idées innées, il eſt à croire que la natu ne leur eût pas refuſé la principale et la ſeule n ceſſaire à la conſervation de l'eſpèce humaine.

VIII.

Subſtance.

NE pouvant avoir aucune notion que par ex rience, il eſt impoſſible que nous puiſſions ja ſavoir ce que c'eſt que la matière. Nous touch nous voyons les propriétés de cette ſubſtan mais ce mot même *ſubſtance*, *ce qui eſt deſſou* nous avertit aſſez que ce deſſous nous ſera incon à jamais: quelque choſe que nous découvrio de ſes apparences, il reſtera toujours ce deſ à découvrir. Par la même raiſon nous ne ſauro jamais par nous-mêmes ce que c'eſt qu'eſprit. C'

un mot qui originairement signifie *souffle*, et dont nous nous sommes servis pour tâcher d'exprimer vaguement et grossièrement ce qui nous donne des pensées. Mais quand même, par un prodige qui n'est pas à supposer, nous aurions quelque légère idée de la substance de cet esprit, nous ne serions pas plus avancés ; nous ne pourrions jamais deviner comment cette substance reçoit des sentimens et des pensées. Nous savons bien que nous avons un peu d'intelligence, mais comment l'avons-nous ? c'est le secret de la nature, elle ne l'a dit à nul mortel.

IX.

Bornes étroites.

NOTRE intelligence est très-bornée, ainsi que la force de notre corps. Il y a des hommes beaucoup plus robustes que les autres ; il y a aussi des *Hercules* en fait de pensées : mais au fond cette supériorité est fort peu de chose. L'un soulèvera dix fois plus de matière que moi, l'autre pourra faire de tête et sans papier une division de quinze chiffres, tandis que je ne pourrai en diviser que trois ou quatre avec une extrême peine ; c'est à quoi se réduira cette force tant vantée : mais elle trouvera bien vîte sa borne ; et c'est pourquoi dans les yeux de combinaison, nul homme, après s'y être formé par toute son application et par un long usage, ne parvient jamais, quelque effort qu'il fasse, au-delà du degré qu'il a pu atteindre ; il a frappé à la borne de son intelligence. Il faut même absolument que cela soit ainsi ; sans quoi nous irions de degré en degré jusqu'à l'infini.

X.

Découvertes impossibles.

DANS ce cercle étroit où nous sommes ren
més, voyons donc ce que nous sommes condi
à ignorer, et ce que nous pouvons un peu co
tre. Nous avons déjà vu qu'aucun premier
aucun premier principe ne peut être saisi par n

Pourquoi mon bras obéit-il à ma volonté? n
sommes si accoutumés à ce phénomène incon
hensible, que très-peu y font attention; et q
nous voulons rechercher la cause d'un effet si co
mun, nous trouvons qu'il y a réellement l'i
entre notre volonté et l'obéissance de notre
bre, c'est-à-dire qu'il n'y a nulle proportion
l'un à l'autre, nulle raison, nulle apparence
cause; et nous sentons que nous y penserions
éternité sans pouvoir imaginer la moindre lueu
vraisemblance.

X I.

Désespoir fondé.

AINSI arrêtés dès le premier pas, et no re
pliant vainement sur nous-mêmes, nous so
effrayés de nous chercher toujours, et de ne
trouver jamais. Nul de nos sens n'est explicable.

Nous savons bien à peu près, avec le secou
des triangles, qu'il y a environ trente millions
nos grandes lieues géométriques de la terre au
leil; mais qu'est-ce que le soleil? et pourquoi tou
ne-t-il sur son axe? et pourquoi en un sens plut
qu'en

'en un autre ? et pourquoi Saturne et nous tour-
ions-nous autour de cet aſtre plutôt d'occident en
rient que d'orient en occident ? non-ſeulement
ious ne ſatisferons jamais à cette queſtion, mais
ous n'entreverrons jamais la moindre poſſibilité
r en imaginer ſeulement une cauſe phyſique. Pour-
ioi ? c'eſt que le nœud de cette difficulté eſt dans
premier principe des choſes.

Il en eſt de ce qui agit au-dedans de nous, com-
de ce qui agit dans les eſpaces immenſes de la
ıre. Il y a dans l'arrangement des aſtres, et
ans la conformation d'un ciron et de l'homme, un
premier principe dont l'accès doit néceſſairement
nous être interdit. Car ſi nous pouvions connaître
notre premier reſſort, nous en ſerions les maîtres,
nous ſerions des dieux. Eclairciſſons cette idée, et
voyons ſi elle eſt vraie.

Suppoſons que nous trouvions en effet la cauſe
le nos ſenſations, de nos penſées, de nos mou-
emens, comme nous avons ſeulement découvert
ans les aſtres la raiſon des éclipſes et des différentes
haſes de la lune et de Vénus, il eſt clair que nous
rédirions alors nos ſenſations, nos penſées et nos
léſirs réſultans de ces ſenſations, comme nous
rédiſons les phaſes et les éclipſes. Connaiſſant
lonc ce qui devrait ſe paſſer demain dans notre
ntérieur, nous verrions clairement, par le jeu de
ette machine, de quelle manière ou agréable ou
ineſte nous devrions être affectés. Nous avons
ne volonté qui dirige, ainſi qu'on en convient,
os mouvemens intérieurs en pluſieurs circonſtan-
es. Par exemple, je me ſens diſpoſé à la colère

ma réflexion et ma volonté en réprimen les acc
naiſſans. Je verrais, ſi je connaiſſais mes premier
principes, toutes les affections auxquelles je ſi
diſpoſé pour demain, toute la ſuite des idées qu
m'attendent; je pourrais avoir ſur cette ſuite d'idée
et de ſentimens la même puiſſance que j'exerc
quelquefois ſur les ſentimens et ſur les penſée
actuelles, que je détourne et que je réprime. J
me trouverais préciſément dans le cas de tou
homme qui peut retarder et accélérer à ſon gré l
mouvement d'une horloge, celui d'un vaiſſeau
celui de toute machine connue.

Dans cette ſuppoſition, étant le maître des idé
qui me ſont deſtinées demain, je le ſerais pour
jour ſuivant, je le ſerais pour le reſte de ma vie
je pourrais donc être toujours tout-puiſſant
moi-même, je ſerais le dieu de moi-même. (1) J

(1) Ce raiſonnement nous paraît ſujet à pluſi
difficultés. 1°. Ce pouvoir, ſi l'homme venait à l'acqu
changerait en quelque ſorte ſa nature; mais ce n'eſt
une raiſon pour être ſûr qu'il ne peut l'acquérir. 2°.
pourrait connaître la cauſe de toutes nos ſenſations.
tous nos ſentimens et cependant n'avoir point le pou
ſoit de détourner les impreſſions des objets extérieurs,
d'empêcher les effets qui peuvent réſulter d'une diſtra
d'un mauvais calcul. 3°. Il y a un grand nombre de d
entre notre ignorance actuelle et cette connaiſſance pa
de notre nature; l'eſprit humain pourrait parcour
différens degrés de cette échelle ſans jamais parveni
dernier; mais chaque degré ajouterait à nos connaiſſa
réelles, et ces connaiſſances pourraient être utiles. I
ſerait de la métaphyſique comme des mathématiques,
jamais nous n'épuiſerons aucune partie, même en y
dans chaque ſiècle un grand nombre de découvertes uti

assez que cet état est incompatible avec ma ire ; il est donc impossible que je puisse rien connaître du premier principe qui me fait penser et agir.

XII.

Faiblesse des hommes.

Ce qui est impossible à ma nature si faible, si ıée, et qui est d'une durée si courte, est-il im- ɔossible dans d'autres globes, dans d'autres espèces l'êtres ? Y a-t-il des intelligences supérieures, maî- re le toutes leurs idées, qui pensent et qui sen- : tout ce qu'elles veulent ? Je n'en sais rien ; le ne connais que ma faiblesse, je n'ai aucune ɔn de la force des autres.

XIII.

Suis-je libre ?

Ne sortons point encore du cercle de notre exis- tence ; continuons à nous examiner nous-mêmes autant que nous le pouvons. Je me souviens qu'un jour, avant que j'eusse fait toutes les questions précédentes, un raisonneur voulut me faire rai- sonner. Il me demanda si j'étais libre ; je lui ré- pondis que je n'étais poins en prison, que j'avais la clef de ma chambre, que j'étais parfaitement libre. Ce n'est pas cela que je vous demande, me ɔndit-il ; croyez-vous que votre volonté ait la liberté de vouloir ou de ne vouloir pas vous jeter par la fenêtre ? pensez-vous avec l'ange de l'école que le libre arbitre soit une puissance appétitive, et que le libre arbitre se perde par le péché ? Je regardai mon homme fixement, pour tâcher

de lire dans ses yeux s'il n'avait pas l'esprit égaré et je lui répondis que je n'entendais rien à so galimatias.

Cependant cette question sur la liberté d l'homme m'intéressa vivement; je lus des scolas tiques, je fus comme eux dans les ténèbres je lus *Locke*, et j'aperçus des traits de lumière je lus le traité de *Collins* qui me parut *Locke* per fectionné; et je n'ai jamais rien lu depuis qu m'ait donné un nouveau degré de connais sance. Voici ce que ma faible raison a conçu aidée de ces deux grands-hommes, les seuls, à mon avis, qui se soient entendus eux-mêmes et écrivant sur cette matière, et les seuls qui se soien fait entendre aux autres.

Il n'y a rien sans cause. Un effet sans cause n'est qu'une parole absurde. Toutes les fois que je veux, ce ne peut être qu'en vertu de mon jugement bon ou mauvais; ce jugement est néces saire. donc ma volonté l'est aussi. En effet, il se rait bien singulier que toute la nature, tous les astres obéissent à des lois éternelles, et qu'il y e un petit animal haut de cinq pieds, qui au mé de ces lois pût agir toujours comme il lui plai au seul gré de son caprice. Il agirait au hasard; et on sait que le hasard n'est rien. Nous avo inventé ce mot pour exprimer l'effet connu toute cause inconnue.

Mes idées entrent nécessairement dans m cerveau; comment ma volonté, qui en dépend, serait-elle à la fois nécessitée et absolument libre? Je sens en mille occasions que cette volonté peut rien; ainsi quand la maladie m'accable, quand

a paſſion me tranſporte, quand mon jugement ne peut atteindre aux objets qu'on me préſente etc. je dois donc penſer que les lois de la nature étant toujours les mêmes, ma volonté n'eſt pas plus libre dans les choſes qui me paraiſſent les plus indifférentes que dans celles où je me ſens ſoumis à une force invincible.

Etre véritablement libre, c'eſt pouvoir. Quand je peux faire ce que je veux, voilà ma liberté; mais je veux néceſſairement ce que je veux; autrement je voudrais ſans raiſon, ſans cauſe, ce qui eſt impoſſible. Ma liberté conſiſte à marcher quand je veux marcher et que je n'ai point la goutte.

Ma liberté conſiſte à ne point faire une mauvaiſe action quand mon eſprit ſe la repréſente néceſſairement mauvaiſe; à ſubjuguer une paſſion quand mon eſprit m'en fait ſentir le danger, et que l'horreur de cette action combat puiſſamment mon déſir. Nous pouvons réprimer nos paſſions, comme je l'ai déjà annoncé nombre IV, mais alors nous ne ſommes pas plus libres en réprimant nos déſirs qu'en nous laiſſant entraîner à nos penchans; car dans l'un et l'autre cas, nous ſuivons irréſiſtiblement notre dernière idée; et cette dernière idée eſt néceſſaire: donc je fais néceſſairement ce qu'elle me dicte. Il eſt étrange que les hommes ne ſoient pas contens de cette meſure de liberté, c'eſt-à-dire du pouvoir qu'ils ont reçu de la nature de faire en pluſieurs cas ce qu'ils veulent; les aſtres ne l'ont pas; nous la poſſedons, et notre orgueil nous fait croire quelquefois que nous en poſſédons encore plus. Nous nous figurons que nous avons le don incompréhenſible et abſurde de vouloir ſans

autre raiſon, ſans autre motif que celui de vouloir. Voyez le nombre XXIX.

Non, je ne puis pardonner au docteur *Clarke* d'avoir combattu avec mauvaiſe foi ces vérités dont il ſentait la force, et qui ſemblaient s'accommoder mal avec ſes ſyſtèmes. Non, il n'eſt pas permis à un philoſophe tel que lui d'avoir attaqué *Collins* en ſophiſte, et d'avoir détourné l'état de la queſtion en reprochant à *Collins* d'appeler l'homme *un agent néceſſaire*. Agent ou patient, qu'importe? agent quand il ſe meut volontairement, patient quand il reçoit des idées. Qu'eſt-ce que le nom fait à la choſe? L'homme eſt en tout un être dépendant, comme la nature entière eſt dépendante, et il ne peut être excepté des autres êtres.

Le prédicateur, dans *Samuel Clarke*, a étouffé le philoſophe; il diſtingue la néceſſité phyſique et la néceſſité morale. Et qu'eſt-ce qu'une néceſſité morale? Il vous paraît vraiſemblable qu'une reine d'Angleterre qu'on couronne, et que l'on ſacre dans une égliſe, ne ſe dépouillera pas de ſes habits royaux pour s'étendre toute nue ſur l'autel, quoiqu'on raconte une pareille aventure d'une reine de Congo. Vous appelez cela *une néceſſité morale* dans une reine de nos climats; mais c'eſt au fond une néceſſité phyſique, éternelle, liée à la conſtitution des choſes. Il eſt auſſi ſûr que cette reine ne fera pas cette folie, qu'il eſt ſûr qu'elle mourra un jour. La néceſſité morale n'eſt qu'un mot; tout ce qui ſe fait eſt abſolument néceſſaire. Il n'y a point de milieu entre la néceſſité et le haſard: et vous ſavez qu'il n'y a point de haſard; donc tout ce qui arrive eſt néceſſaire.

ur embarraſſer la choſe davantage, on a giné de diſtinguer encore entre néceſſité et contrainte; mais au fond la contrainte eſt-elle au- : choſe qu'une néceſſité dont on s'aperçoit? et la ceſſité n'eſt-elle pas une contrainte dont on ne raperçoit point? *Archimède* eſt également néceſ- ité à reſter dans la chambre quand on l'y enferme, quand il eſt ſi fortement occupé d'un problème 'il ne reçoit pas l'idée de ſortir.

Ducunt volentem fata, nolentem trahunt.

L'ignorant qui penſe ainſi n'a pas toujours penſé de même, (*a*) mais il eſt enfin contraint de ſe rendre.

XIV.

Tout eſt-il éternel?

ASSERVI à des lois éternelles comme tous les obes qui rempliſſent l'eſpace, comme les élémens, es animaux, les plantes, je jette des regards ornés ſur tout ce qui m'environne, je cherche uel eſt mon auteur et celui de cette machine im- enſe dont je ſuis à peine une roue imperceptible. Je ne ſuis pas venu de rien: car la ſubſtance de non père et de ma mère, qui m'a porté neuf mois ; ſa matrice, eſt quelque choſe. Il m'eſt évi- nt que le germe qui m'a produit n'a pu être pro- uit de rien; car comment le néant produirait-il 'exiſtence? je me ſens ſubjugué par cette maxime toute l'antiquité: *Rien ne vient du néant, rien peut retourner au néant.* Cet axiome porte en

(*a*) Voyez le *traité de Métaphyſique* qui précède, ouvrage crit plus de quarante ans avant celui-ci.

lui une force si terrible qu'il enchaîne tout m entendement sans que je puisse me débattre co tre lui. Aucun philosophe ne s'en est écarté, cun législateur, quel qu'il soit, ne l'a conte Le *Cahut* des Phéniciens, le *Chaos* des Grecs, *Tohu bohu* des Chaldéens et des Hébreux, to nous atteste qu'on a toujours cru l'éternité de matière. Ma raison, trompée par cette idée si cienne et si générale, me dit: Il faut bien que matière soit éternelle, puisqu'elle existe ; si était hier, elle était auparavant. Je n'aper aucune vraisemblance qu'elle ait commencé être, aucune cause pour laquelle elle n'ait été, aucune cause pour laquelle elle ait l'existence dans un temps plutôt que dans t autre. Je cède donc à cette conviction, so fondée, soit erronée ; et je me range du parti monde entier, jusqu'à ce qu'ayant avancé mes recherches je trouve une lumière supéri au jugement de tous les hommes, qui me force me rétracter malgré moi.

Mais si, comme tant de philosophes de l' quité l'ont pensé, l'être éternel a toujo que deviendront le *Cahut* et l'*Ereb* des ciens, le *Tohu bohu* des Chaldéens, le d'*Hésiode*? il restera dans les fable. Le *Cha* est impossible aux yeux de la raison; car il est possible que l'intelligence étant éternelle, il y jamais eu quelque chose d'opposé aux lois de l'i telligence ; or le *Chaos* est précisément l'opposé toutes les lois de la nature. Entrez dans la caver la plus horrible des Alpes, sous ces débris rochers,

rochers, de glace, de ſable, d'eaux, de criſtaux, de minéraux, informes, tout y obéit à la gravitation et aux lois de l'hydroſtatique. Le *Chaos* n'a jamais été que dans nos têtes, et n'a ſervi qu'à faire compoſer de beaux vers à *Héſiode* et à *Ovide*.

Si notre ſainte écriture a dit que le *Chaos* exiſtait, ſi le *Tohu bohu* a été adopté par elle, nous le croyons ſans doute, et avec la foi la plus vive. Nous ne parlons ici que ſuivant les lueurs trompeuſes de notre raiſon. Nous nous ſommes bornés, comme nous l'avons dit, à voir ce que nous pouvons ſoupçonner par nous-mêmes. Nous ſommes des enfans qui eſſayons de faire quelques pas ſans liſières: nous marchons, nous tombons, et la foi nous relève.

XV.

Intelligence.

MAIS en apercevant l'ordre, l'artifice prodigieux, les lois mécaniques et géométriques qui regnent dans l'univers, les moyens, les fins innombrables de toutes choſes, je ſuis ſaiſi d'admiration et de reſpect. Je juge incontinent que ſi les ouvrages des hommes, les miens même me forcent à reconnaître en nous une intelligence, je dois en reconnaître une bien ſupérieurement agiſſante dans la multitude de tant d'ouvrages. J'admets cette intelligence ſuprême ſans craindre que jamais on puiſſe me faire changer d'opinion. Rien n'ébranle en moi cet axiome : *Tout ouvrage démontre un ouvrier*. (2).

(2) La preuve de l'exiſtence de DIEU, tirée de l'obſervation des phénomènes de l'univers, dont l'ordre

XVI.

Eternité.

CETTE intelligence eſt-elle éternelle ? ſi doute ; car ſoit que j'aie admis ou rejeté l'éter de la matière, je ne peux rejeter l'exiſtence é nelle de ſon artiſan ſuprême ; et il eſt évid que s'il exiſte aujourd'hui, il a exiſté toujours

XVII.

Incompréhenſibilité.

JE n'ai fait encore que deux ou trois pas d cette vaſte carrière ; je veux ſavoir ſi cette in ligence divine eſt quelque choſe d'abſolument tinct de l'univers, à peu près comme le ſculpt eſt diſtingué de la ſtatue ; ou ſi cette ame monde eſt unie au monde, et le pénètre, à près encore, comme ce que j'appelle *mon ame* unie à moi, et ſelon cette idée de l'antiquit bien exprimée dans *Virgile*.

Mens agitat molem et magno ſe corpore miſcet.

et les lois conſtantes ſemblent indiquer une unité deſſein et par conſéquent une cauſe unique et intellige eſt la ſeule à laquelle M. de *Voltaire* ſe ſoit arrêté, ſeule qui puiſſe être admiſe par un philoſophe libre préjugés et du galimatias des écoles. L'ouvrage intit *Du principe d'action*, contient une expoſition de ce preuve à la fois plus frappante et plus ſimple que ce qui ont été données par des philoſophes qu'on a profonds, parce qu'ils étaient obſcurs, et éloquens, p qu'ils étaient exagérateurs. On pourrait demander m tenant quelle eſt pour nous, par l'état actuel de connaiſſances ſur les lois de l'univers, la probabilité ces lois forment un ſyſtème uni et régulier; et enſui probabilité que ce ſyſtème régulier eſt l'effet d'une vol intelligente ? Cette queſtion eſt plus difficile qu'elle parait au premier coup-d'œil.

ns *Lucain :*

ter eſt quodcumque vides, quocumque moveris.

ne vois arrêté tout à coup dans ma vaine
té. Miſérable mortel, ſi je ne puis ſonder
pre intelligence, ſi je ne puis ſavoir ce qui
ıe, comment connaîtrai-je l'intelligence
le qui préſide viſiblement à la matière en-
Il y en a une, tout me le démontre ; mais
a bouſſole qui me conduira vers ſa demeure
lle et ignorée ?

XVIII.

Infini.

TE intelligence eſt-elle infinie en puiſſan-
immenſité, comme elle eſt inconteſtable-
nfinie en durée ? je n'en puis rien ſavoir
i-même. Elle exiſte, donc elle a toujours
cela eſt clair. Mais quelle idée puis-je
l'une puiſſance infinie ? Comment puis-je
oir un infini actuellement exiſtant ? Com-
uis-je imaginer que l'intelligence ſuprême
ıs le vide ? Il n'en eſt pas de l'infini en
e comme de l'infini en durée. Une durée
s'eſt écoulée au moment que je parle, cela
; je ne peux rien ajouter à cette durée
mais je peux toujours ajouter à l'eſpace
conçois, comme je peux ajouter aux
es que je conçois. L'infini en nombres
tendue eſt hors de la ſphère de mon en-
ıent. Quelque choſe qu'on me diſe, rien
claire dans cet abyme. Je ſens heureuſe-

ment que mes difficultés et mon ignorance ne peuvent préjudicier à la morale ; on aura beau ne pas concevoir ni l'immenſité de l'eſpace rempli, ni la puiſſance infinie qui a tout fait, et qui cependant peut encore faire ; cela ne ſervira qu'à prouver de plus en plus la faibleſſe de notre entendement ; et cette faibleſſe ne nous rendra que plus ſoumis à l'être éternel dont nous ſommes l'ouvrage.

XIX.

Ma dépendance.

Nous ſommes ſon ouvrage. Voilà une vérité intéreſſante pour nous ; car de ſavoir par la philoſophie en quel temps il fit l'homme, ce qu'il feſait auparavant, s'il eſt dans la matière, s'il eſt dans le vide, s'il eſt dans un point, s'il agit toujours ou non, s'il agit par-tout, s'il agit hors de lui ou dans lui, ce ſont des recherches qui redoublent en moi le ſentiment de mon ignorance profonde.

Je vois même qu'à peine il y a eu une douzaine d'hommes en Europe qui aient écrit ſur ces choſes abſtraites avec un peu de méthode ; et quand je ſuppoſerais qu'ils ont parlé d'une manière intelligible, qu'en réſulterait-il ? Nous avons déjà reconnu, *queſt. IV*, que les choſes que ſi peu de perſonnes peuvent ſe flatter d'entendre, ſont inutiles au reſte du genre humain. (

(3) Cette opinion eſt-elle bien certaine ? l'expér n'a-t-elle point prouvé que des vérités très-difficentendre peuvent être utiles ? Les tables de la lune, des ſatellites de Jupiter guident nos vaiſſeaux ſur les

Nous ſommes certainement l'ouvrage de DIEU, c'eſt-là ce qu'il m'eſt utile de ſavoir; auſſi la preuve en eſt-elle palpable. Tout eſt moyen et fin dans mon corps, tout eſt reſſort, poulie, force mouvante, machine hydraulique, équilibre de liqueurs, laboratoire de chimie. Il eſt donc arrangé par une intelligence, *queſt. XV.* Ce n'eſt pas l'intelligence de mes parens à qui je dois cet arrangement, car aſſurément ils ne ſavaient ce qu'ils feſaient quand ils m'ont mis au monde; ils n'étaient que les aveugles inſtrumens de cet éternel fabricateur qui anime le ver de terre, et qui fait tourner le ſoleil ſur ſon axe.

ſouvent la vie des matelots, et elles ſont formées d'après des théories qui ne ſont connues que d'un petit nombre de ſavans D'ailleurs dans les ſciences qui tiennent à la morale, à la politique, les mêmes connaiſſances, qui d'abord ſont le partage de quelques philoſophes, ne peuvent-elles point être miſes à la portée de tous les hommes qui ont reçu quelque éducation, qui ont cultivé leur eſprit, et devenir par-là d'une utilité générale, puiſque ce ſont ces mêmes hommes qui gouvernent le peuple et qui influent ſur les opinions? Cette maxime eſt une de ces opinions où nous entraîne l'idée très-naturelle, mais peut-être très-fauſſe, que notre bien-être a été un des motifs de l'ordre qui règne dans le ſyſtème général des êtres. Il ne faut pas confondre ces cauſes finales dont nous nous feſons l'objet avec les cauſes finales plus étendues, que l'obſervation des Phénomènes peut nous faire ſoupçonner et nous indiquer avec plus ou moins de probabilité. Les premières appartiennent à la rhétorique, les autres à la philoſophie. M. de *Voltaire* a ſouvent combattu cette même manière de raiſonner.

XX.

Eternité encore.

NÉ d'un germe venu d'un autre germe, y a-t-il eu une ſucceſſion continuelle, un développement ſans fin de ces germes, et toute la nature a-t-elle toujours exiſté par une ſuite néceſſaire de cet être ſuprême qui exiſtait de lui-même? Si je n'en croyais que mon faible entendement, je dirais: Il me paraît que la nature a toujours été animée. Je ne puis concevoir que la cauſe qui agit continuellement et viſiblement ſur elle, pouvant agir dans tous les temps, n'ait pas agi toujours. Une éternité d'oiſiveté dans l'être agiſſant et néceſſaire, me ſemble incompatible. Je ſuis porté à croire que le monde eſt toujours émané de cette cauſe primitive et néceſſaire, comme la lumière émane du ſoleil. Par quel enchaînement d'idées me vois-je toujours entraîné à croire éternelles les œuvres de l'être éternel? Ma conception, toute puſillanime qu'elle eſt, a la force d'atteindre à l'être néceſſaire exiſtant par lui-même, et n'a pas la force de concevoir le néant. L'exiſtence d'un ſeul atome me ſemble prouver l'éternité de l'exiſtence; mais rien ne me prouve le néant. Quoi! il y aurait eu le *rien* dans l'eſpace où eſt aujourd'hui quelque choſe? Cela me paraît incompréhenſible. Je ne puis admettre ce *rien*, à moins que la révélation ne vienne fixer mes idées qui s'emportent au-delà des temps.

Je ſais bien qu'une ſucceſſion infinie d'êtres qui n'auraient point d'origine, eſt auſſi abſurde;

Samuël Clarke le démontre assez ; (4) mais il n'entreprend pas seulement d'affirmer que DIEU n'ait pas tenu cette chaîne de toute éternité ; il n'ose pas dire qu'il ait été si long-temps impossible à l'être éternellement actif de déployer son action. Il est évident qu'il l'a pu ; et s'il l'a pu, qui sera assez hardi pour me dire qu'il ne l'a pas fait ? La révélation seule, encore une fois, peut apprendre le contraire : mais nous n'en sommes pas encore à cette révélation qui écrase toute philosophie, à cette lumière devant qui toute lumière s'évanouit.

XXI.

Ma dépendance encore.

CET être éternel, cette cause universelle, me donne mes idées ; car ce ne sont pas les objets qui me les donnent. Une matière brute ne peut envoyer des pensées dans ma tête ; mes pensées ne viennent pas de moi, car elles arrivent malgré moi, et souvent s'enfuient de même. On sait assez qu'il n'y a nulle ressemblance, nul rapport entre les objets et nos idées et nos sensations. Certes il y avait quelque chose de sublime dans ce *Malle-*

(4) Il ne peut être question ici que d'une impossibilité métaphysique. Or, pourquoi cette suite de phénomènes qui se succèdent indéfiniment suivant une certaine loi, et qui, à partir de chaque instant, forment une chaîne indéfinie dans le passé comme dans l'avenir, serait elle impossible à concevoir ? N'avons-nous pas l'idée claire d'un corps se mouvant dans une courbe infinie, d'une série de termes, s'étendant indéfiniment dans les deux sens à quelque terme qu'on la prenne ? Cette succession indéfinie de phénomènes ne peut donc effrayer un homme familiarisé avec les idées mathématiques.

branche, qui oſait prétendre que nous voyo tout dans DIEU même : mais n'y avait-il rien (ſublime dans les ſtoïciens, qui penſaient que c'e DIEU qui agit en nous, et que nous poſſédons t rayon de ſa ſubſtance ? Entre le rêve de *Mal branche* et le rêve des ſtoïciens, où eſt la réalité Je retombe, *queſt. II*, dans l'ignorance, q eſt l'apanage de la nature, et j'adore DIEU qui je penſe, ſans ſavoir comment je penſe.

XXII.

Nouvelle queſtion.

CONVAINCU par mon peu de raiſon qu'il y un être néceſſaire, éternel, intelligent, de q je reçois mes idées, ſans pouvoir deviner ni comment, ni le pourquoi, je demande ce q c'eſt que cet être ? s'il a la forme des eſpèces i telligentes et agiſſantes ſupérieures à la mien dans d'autres globes ? J'ai déjà dit que je n'e ſavais rien, *queſt. I.* Néanmoins je ne pu affirmer que cela ſoit impoſſible ; car j'aperç des planètes très-ſupérieures à la mienne étendue, entourées de plus de ſatellites q la terre. Il n'eſt point du tout contre la vr ſemblance qu'elles ſoient peuplées d'intelligen très-ſupérieures à moi, et de corps plus robuſ plus agiles et plus durables. Mais leur exiſten n'ayant nul rapport à la mienne, je laiſſe à poëtes de l'antiquité le ſoin de faire deſcend *Vénus* de ſon prétendu troiſième ciel, et *ar* du cinquième ; je ne dois rechercher que l'act de l'être néceſſaire ſur moi-même.

XXIII.

Un ſeul artiſan ſuprême.

Une grande partie des hommes voyant le mal phyſique et le mal moral répandus ſur ce globe, imagina deux êtres puiſſans, dont l'un produiſait tout le bien, et l'autre tout le mal. S'ils exiſtaient, ils ſeraient néceſſaires ; ils ſeraient éternels, indépendans, ils occuperaient tout l'eſpace ; ils exiſteraient donc dans le même lieu; ils ſe pénétreraient donc l'un l'autre, cela eſt abſurde. L'idée de ces deux puiſſances ennemies ne peut tirer ſon origine que des exemples qui nous frappent ſur la terre ; nous y voyons des hommes doux et des hommes féroces, des animaux utiles et des animaux nuiſibles, de bons maîtres et des tyrans. On imagina ainſi deux pouvoirs contraires qui préſidaient à la nature ; ce n'eſt qu'un roman aſiatique. Il y a dans toute la nature une unité de deſſein manifeſte ; les lois du mouvement et de la peſanteur ſont invariables ; il eſt impoſſible que deux artiſans ſuprêmes, entièrement contraires l'un à l'autre, aient ſuivi les mêmes lois. Cela ſeul, à mon avis, renverſe le ſyſtème manichéen, et l'on n'a pas beſoin de gros volumes pour le combattre.

Il eſt donc une puiſſance unique, éternelle, à qui tout eſt lié, de qui tout dépend, mais dont la nature m'eſt incompréhenſible. *St Thomas* nous dit *que* DIEU *eſt un pur acte, une forme, qui n'a ni genre ni prédicat, qu'il eſt la nature et le ſuppôt, qu'il exiſte eſſentiellement, participativement et nuncupativement.* Lorſque les domini-

cains furent les maîtres de l'inquisition, ils auraient fait brûler un homme qui aurait nié ces belles choses; je ne les aurais pas niées, mais je ne les aurais pas entendues.

On me dit que DIEU est simple; j'avoue humblement que je n'entends pas la valeur de ce mot davantage. Il est vrai que je ne lui attribuerai pas des parties grossières que je puisse séparer; mais je ne puis concevoir que le principe et le maître de tout ce qui est dans l'étendue ne soit pas dans l'étendue. La simplicité, rigoureusement parlant, me paraît trop semblable au non être. L'extrême faiblesse de mon intelligence n'a point d'instrument assez fin pour saisir cette simplicité. Le point mathématique est simple, me dira-t-on; mais le point mathématique n'existe pas réellement.

On dit encore qu'une idée est simple, mais je n'entends pas cela davantage. Je vois un cheval, j'en ai l'idée, mais je n'ai vu en lui qu'un assemblage de choses. Je vois une couleur, j'ai l'idée de couleur; mais cette couleur est étendue. Je prononce les noms abstraits de *couleur en général*, de *vice*, de *vertu*, de *vérité en général*; mais c'est que j'ai eu connaissance de choses colorées, de choses qui m'ont paru vertueuses ou vicieuses, vraies ou fausses: j'exprime tout cela par un mot mais je n'ai point de connaissance claire de la simplicité; je ne sais pas plus ce que c'est, que je ne sais ce que c'est qu'un infini en nombre actuellement existant.

Déjà convaincu que, ne connaissant pas ce que je suis, je ne puis connaître ce qu'est mon

non ignorance m'accable à chaque inſ-
e me conſole en réfléchiſſant ſans ceſſe
porte pas que je ſache ſi mon maître eſt
ins l'étendue, pourvu que je ne faſſe
e la conſcience qu'il m'a donnée. De
ſtèmes que les hommes ont inventés
inité, quel ſera donc celui que j'em-
aucun, ſinon celui de l'adorer.

XXIV.

Spinoſa.

m'être plongé avec *Thalès* dans l'eau
ait ſon premier principe, après m'être
rès du feu d'*Empédocle*, après avoir
s le vide en ligne droite avec les atomes
, ſupputé des nombres avec *Pythagore*,
ıtendu ſa muſique; après avoir rendu
s aux androgynes de *Platon*, et ayant
outes les régions de la métaphyſique et
, j'ai voulu enfin connaître le ſyſtème
t.

pas abſolument nouveau; il eſt imité
s anciens philoſophes grecs, et même
s juifs; mais *Spinoſa* a fait ce qu'au-
ɔphe grec, encore moins aucun juif,
a employé une méthode géométrique
, pour ſe rendre un compte net de ſes
ons s'il ne s'eſt pas égaré méthodique-
le fil qui le conduit.

t d'abord une vérité inconteſtable et
Il y a quelque choſe, donc il exiſte
ent un être néceſſaire. Ce principe eſt
: le profond *Samuel Clarke* s'en eſt
prouver l'exiſtence de DIEU.

Cet être doit se trouver par-tout où exi
tence ; car qui le bornerait ?

Cet être nécessaire est donc tout ce qui
il n'y a donc réellement qu'une seule
dans l'univers.

Cette substance n'en peut créer une aut
puisqu'elle remplit tout, où mettre une
nouvelle, et comment créer quelque ch
néant ? comment créer l'étendue sans
dans l'étendue même, laquelle existe nec
ment ?

Il y a dans le monde la pensée et la
la substance nécessaire que nous appelon
est donc la pensée et la matière. Toute pe
toute matière est donc comprise dans l'im
de DIEU : il ne peut y avoir rien hors de lu
peut agir que dans lui ; il comprend tout, il e

Ainsi tout ce que nous appelons *sub*
différentes n'est en effet que l'universali
différens attributs de l'être suprême, qui
dans le cerveau des hommes, éclaire d
lumière, se meut sur les vents, éclate
tonnerre, parcourt l'espace dans tous les
et vit dans toute la nature.

Il n'est point comme un vil roi de la
confiné dans son palais, séparé de ses
il est intimement uni à eux ; ils sont des
nécessaires de lui-même ; s'il en était di
il ne serait plus l'être nécessaire, il ne
plus universel, il ne remplirait point to
lieux, il serait un être à part comme un

Quoique toutes les modalités changeant
l'univers soient l'effet de ses attributs, cepe

ɔsa, il n'a point de parties; car, dit-il, n a point de proprement dites; s'il en pourrait en ajouter d'autres, et alors il lus infini. Enfin *Spinoſa* prononce qu'il : ce Dieu néceſſaire, infini, éternel; et ropres paroles, *pag.* 45 *de l'édition de*

gard de l'amour de DIEU, loin que cette puiſſe affaiblir, j'eſtime qu'aucune autre is propre à l'augmenter; puiſqu'elle me naître que DIEU eſt intime à mon être, : donne l'exiſtence et toutes mes pro-, mais qu'il me les donne libéralement, roche, ſans intérêt, ſans m'aſſujettir à ioſe qu'à ma propre nature. Elle bannit te, l'inquiétude, la défiance, et tous uts d'un amour vulgaire ou intéreſſé. fait ſentir que c'eſt un bien que je ne rdre, et que je poſſède d'autant mieux le connais et que je l'aime. "

es ſéduiſirent beaucoup de lecteurs; il même qui, ayant d'abord écrit contre ngèrent à ſon opinion.

rocha au ſavant *Bayle* d'avoir attaqué *Spinoſa* ſans l'entendre. Durement, iens; injuſtement, je ne le crois pas. range que *Bayle* ne l'eût pas entendu. Il aiſément l'endroit faible de ce château ; il vit qu'en effet *Spinoſa* compoſe ſon rties, quoiqu'il ſoit réduit à s'en dédire, ſon propre ſyſtème. *Bayle* vit combien il : de faire DIEU aſtre et citrouille, penſée battant et battu. Il vit que cette fable eſt

fort au-dessous de celle de *Prothée*. Peut-être devait-il s'en tenir au mot de *modalités* et non de *parties*, puisque c'est ce mot de *modalité* *Spinosa* emploie toujours. Mais il est également impertinent, si je ne me trompe, que l'excré d'un animal soit une modalité ou une parti l'être suprême.

Il ne combattit point, il est vrai, les ra par lesquelles *Spinosa* soutient l'impossibilit la création: mais c'est que la création propre dite est un objet de foi et non pas de philosop c'est que cette opinion n'est nullement par lière à *Spinosa*; c'est que toute l'antiquité pensé comme lui. Il n'attaque que l'idée abs d'un Dieu simple, composé de parties, d'un qui se mange et qui se digère lui-même, qui et qui hait la même chose en même temps *Spinosa* se sert toujours du mot dieu, *Bay* prend par ses propres paroles.

Mais au fond *Spinosa* ne reconnait poi Dieu; il n'a probablement employé cette ex sion, il n'a dit qu'il faut servir et aimer que pour ne point effaroucher le genre-l Il parait athée dans toute la force de ce ter n'est point athée comme *Epicure*, qui reco fait des dieux inutiles et oisifs; il ne l'est comme la plupart des Grecs et des Romains, se moquaient des dieux du vulgaire; il l'est qu'il ne reconnait nulle providence, parce n'admet que l'éternité, l'immensité et la n des choses; il l'est comme *Straton*, com *goras*; il ne doute pas comme *Pyrrhon*, il am

firme-t-il ? qu'il n'y a qu'une seule subs-
qu'il ne peut y en avoir deux, que cette
e est étendue et pensante, et c'est ce que
mais dit les philosophes grecs et asiatiques
admis une ame universelle.

parle en aucun endroit de son livre des
marqués qui se manifestent dans tous les
n'examine point si les yeux sont faits pour
s oreilles pour entendre, les pieds pour
, les ailes pour voler ; il ne considère ni
lu mouvement dans les animaux et dans
es, ni leur structure adaptée à ces lois,
ofonde mathématique qui gouverne le
s astres : il craint d'apercevoir que tout
xiste atteste une providence divine ; il ne
point des effets à leur cause, mais se met-
t d'un coup à la tête de l'origine des choses,
son roman comme *Descartes* a construit le
une supposition. Il supposait le plein avec
es, quoiqu'il soit démontré en rigueur que
uvement est impossible dans le plein. C'est-
ipalement ce qui lui fit regarder l'univers
une seule substance. Il a été la dupe de son
éométrique. Comment *Spinosa*, ne pou-
uter que l'intelligence et la matière exis-
-t-il pas examiné au moins si la Providence
tout arrangé ? comment n'a-t-il pas jeté un
œil sur ces ressorts, sur ces moyens dont
a son but, et recherché s'ils prouvent un
suprême ? Il fallait qu'il fût ou un physicien
norant, ou un sophiste gonflé d'un orgueil
pide, pour ne pas reconnaître une Provi-

dence toutes les fois qu'il reſpirait et qu'il ſen ſon cœur battre ; car cette reſpiration et ce m vement du cœur ſont des effets d'une machin induſtrieuſement compliquée, arrangée avec art ſi puiſſant, dépendante de tant de reſſorts c courant tous au même but, qu'il eſt impoſſible l'imiter, et impoſſible à un homme de bon ſens ne la pas admirer.

Les ſpinoſiſtes modernes répondent : Ne v effarouchez pas des conſéquences que vous n imputez ; nous trouvons comme vous une ſu d'effets admirables dans les corps organiſés et d toute la nature. La cauſe éternelle eſt dans l'in ligence éternelle que nous admettons, et qui a la matière conſtitue l'univerſalité des choſes eſt DIEU. Il n'y a qu'une ſeule ſubſtance qui a par la même modalité de ſa penſée ſur ſa modal de la matière, et qui conſtitue ainſi l'univers ne fait qu'un tout inſéparable.

On réplique à cette réponſe : Comment pouv vous nous prouver que la penſée qui fait mouv les aſtres, qui anime l'homme, qui fait tout, i une modalité, et que les déjections d'un cri et d'un ver ſoient une autre modalité de ce m être ſouverain ? Oſeriez-vous dire qu'un ſi étra principe vous eſt démontré ? ne couvrez-vous p votre ignorance par des mots que vous n'entend point ? *Bayle* a très-bien démêlé les ſophiſmes votre maître dans les détours et dans les obſcu tés du ſtyle prétendu géométrique, et réellen très-confus de ce maître. Je vous renvoie à des philoſophes ne doivent pas récuſer *Bayle*.

Quoi

qu'il en ſoit, je remarquerai de *Spinoſa* rompait de très-bonne foi. Il me ſemble :cartait de ſon ſyſtème les idées qui pou- ıi nuire, que parce qu'il était trop plein ıes; il ſuivait ſa route ſans regarder rien i pouvait la traverſer, et c'eſt ce qui nous op ſouvent. Il y a plus, il renverſait tous :ipes de la morale, en étant lui-même rtu rigide; ſobre, juſqu'à ne boire qu'une vin en un mois; déſintéreſſé, juſqu'à re- ux héritiers de l'infortuné *Jean de With* ion de deux cents florins que lui feſait ce ımme; généreux, juſqu'à donner ſon ıujours patient dans ſes maux et dans ſa :, toujours uniforme dans ſa conduite.

qui l'a ſi maltraité avait à peu près le ractère. L'un et l'autre ont cherché la vé- e leur vie par des routes différentes. *Spi-* un ſyſtème ſpécieux en quelques points, rroné dans le fond. *Bayle* a combattu tous mes: qu'eſt-il arrivé des écrits de l'un tre? Ils ont occupé l'oiſiveté de quelques , c'eſt à quoi tous les écrits ſe réduiſent; *Thalès* juſqu'aux profeſſeurs de nos uni- et juſqu'aux plus chimériques raiſon- t juſqu'à leurs plagiaires, aucun philo- influé ſeulement ſur les mœurs de la rue ıeurait. Pourquoi? parce que les hommes iſent par la coutume et non par la méta- . Un ſeul homme éloquent, habile et ac- ıourra beaucoup ſur les hommes; cent

philosophes n'y pourront rien s'ils ne sont que philosophes.

XXV.

Absurdités.

VOILA bien des voyages dans des terres inconnues; ce n'est rien encore. Je me trouve comme un homme qui, ayant erré sur l'Océan, et apercevant les îles Maldives dont la mer Indienne est semée, veut les visiter toutes. Mon grand voyage m'a rien valu; voyons si je ferai quelque gain dans l'observation de ces petites îles, qui ne semblent servir qu'à embarrasser la route.

Il y a une centaine de cours de philosophie l'on m'explique des choses dont personne ne peut avoir la moindre notion. Celui-ci veut me faire comprendre la Trinité par la physique; il me dit qu'elle ressemble aux trois dimensions de la matière. Je le laisse dire, et je passe vîte. Celui-là prétend me faire toucher au doigt la transsubstantiation, en me montrant, par les lois du mouvement, comment un accident peut exister sans sujet, comment un même corps peut être en deux endroits à la fois. Je me bouche les oreilles, et passe plus vîte encore.

Pascal, *Blaise Pascal* lui-même, l'auteur des *Lettres provinciales*, profère ces paroles: *Croyez-vous qu'il soit impossible que* DIEU *soit infini sans parties? Je veux donc vous faire voir une chose indivisible et infinie; c'est un point, se mouvant par-tout d'une vîtesse infinie, car il est tous lieux tout entier dans chaque endroit.*

Un point mathématique qui se meut! juste ciel! un point qui n'existe que dans la tête du g

, qui eſt par-tout et en même temps, et qui
viteſſe infinie, comme ſi la viteſſe infinie
e pouvait exiſter! Chaque mot eſt une folie,
un grand-homme qui a dit ces folies!
re ame eſt ſimple, incorporelle, intangible,
cet autre; et comme aucun corps ne peut
her, je vais vous prouver par la phyſique
rt le grand qu'elle ſera brûlée phyſiquement
n'êtes pas de mon avis; et voici comme je
prouve *à priori*, en fortifiant *Albert* par les
ſmes d'*Abeli*. Je lui réponds que je n'en-
pas ſon *à priori*; que je trouve ſon compli-
très-dur; que la révélation, dont il ne
pas entre nous, peut ſeule m'apprendre une
i incompréhenſible; que je lui permets de
pas de mon avis, ſans lui faire aucune me-
et je m'éloigne de lui, de peur qu'il ne me
n mauvais tour; car cet homme me paraît
échant.

e foule de ſophiſtes de tout pays et de toutes
m'accable d'argumens inintelligibles ſur la
des choſes, ſur la mienne, ſur mon état
préſent et futur. Si on leur parle de manger
boire, de vêtement, de logement, des den-
néceſſaires, de l'argent avec lequel on ſe les
e, tous s'entendent à merveilles; s'il y a
ues piſtoles à gagner, chacun d'eux s'em-
, perſonne ne ſe trompe d'un denier; et
il s'agit de tout notre être ils n'ont pas une
ette; le ſens commun les abandonne. De là je
is à ma première concluſion (*queſtion IV*)
qui ne peut être d'un uſage univerſel, ce qui

n'eſt pas à la portée du commun des hommes qui n'eſt pas entendu par ceux qui ont le exercé leur faculté de penſer, n'eſt pas néceſſ au genre-humain.

XXVI.

Du meil'eur des mondes.

En courant de tous côtés pour m'inſtruire, rencontrai des diſciples de *Platon*. Venez a nous, me dit l'un d'eux; vous êtes dans le leur des mondes; nous avons bien ſurpaſſé nc maître. Il n'y avait de ſon temps que cinq mon poſſibles, parce qu'il n'y a que cinq corps régulie mais actuellement qu'il y a une infinité d'univ poſſibles, DIEU a choiſi le meilleur; venez, vous vous en trouverez bien. Je leur répon humblement: Les mondes que DIEU pouvait cr étaient ou meilleurs, ou parfaitement égaux, pires; il ne pouvait prendre le pire: ceux étaient égaux, ſuppoſé qu'il y en eût, ne vala pas la préférence; ils étaient entièrement les mes: on n'a pu choiſir entr'eux: prendre r c'eſt prendre l'autre. Il était donc impoſſible q ne prît pas le meilleur. Mais comment les aut étaient-ils poſſibles, quand il était impoſſil qu'ils exiſtaſſent?

Ils me firent de très-belles diſtinctions, rant toujours ſans s'entendre que ce monde eſt le meilleur de tous les mondes réelleme impoſſibles. Mais me ſentant alors tourmenté la pierre, et ſouffrant des douleurs inſuppor bles, les citoyens du meilleur des monde conduiſirent à l'hôpital voiſin. Chemin f

leux de ces bienheureux habitans furent enlevés ar des créatures leurs ſemblables : on les chargea le fers, l'un pour quelques dettes, l'autre ſur un imple ſoupçon. Je ne ſais pas ſi je fus conduit dans e meilleur des hôpitaux poſſibles ; mais je fus aſſé avec deux ou trois mille miſérables qui ffraient comme moi. Il y avait là pluſieurs éfenſeurs de la patrie, qui m'apprirent qu'ils aient été trépanés et diſſéqués vivans, qu'on avait coupé des bras, des jambes, et que ieurs milliers de leurs généreux compatriotes ient été maſſacrés dans l'une des trente batailles onnées dans la dernière guerre, qui eſt environ cent-millième guerre depuis que nous connaiſ- s des guerres. On voyait auſſi dans cette mai- environ mille perſonnes des deux ſexes qui iſemblaient à des ſpectres hideux, et qu'on frot- d'un certain métal, parce qu'ils avaient ſuivi loi de la nature, et parce que la nature avait, ne ſais comment, pris la précaution d'empoi- nner en eux la ſource de la vie. Je remerciai s deux conducteurs.

Quand on m'eut plongé un fer bien tranchant la veſſie, et qu'on eut tiré quelques pierres de te carrière ; quand je fus guéri, et qu'il ne me ſta plus que quelques incommodités douloureu- s pour le reſte de mes jours, je fis mes repréſen- tions à mes guides ; je pris la liberté de leur dire l'il y avait du bon dans ce monde, puiſqu'on avait tiré quatre cailloux du ſein de mes entrail- s déchirées : mais que j'aurais encore mieux mé que les veſſies euſſent été des lanternes,

que non pas qu'elles fussent des carrières. Je leu parlai des calamités et des crimes innombrables qu couvrent cet excellent monde. Le plus intrépid d'entr'eux, qui était un allemand, mon compa triote, m'apprit que tout cela n'est qu'une bagatelle

Ce fut, dit-il, une grande faveur du ciel envers le genre-humain, que *Tarquin* violât *Lucrèce*, e que *Lucrèce* se poignardât, parce qu'on chass les tyrans, et que le viol, le suicide et la guerr établissent une république qui fit le bonheur de peuples conquis. J'eus peine à convenir de ce bo heur. Je ne conçus pas d'abord quelle était la féli cité des Gaulois et des Espagnols, dont on dit qu *César* fit périr trois millions. Les dévastations e les rapines me parurent aussi quelque chose d désagréable; mais le défenseur de l'optimisme n démordit point; il me disait toujours comme l geolier de dom *Carlos*: *Paix, paix, c'est po votre bien.* Enfin, étant poussé à bout, il me di qu'il ne fallait pas prendre garde à ce globule la terre, où tout va de travers; mais que dans l'é toile de Sirius, dans Orion, dans l'œil du Tau et ailleurs, tout est parfait. Allons-y donc, dis-je.

Un petit théologien me tira alors par le bras il me confia que ces gens-là étaient des rêveurs qu'il n'était point du tout nécessaire qu'il y e du mal sur la terre, qu'elle avait été form exprès pour qu'il n'y eût jamais que du bien; pour vous le prouver, sachez, me dit-il, les choses se passèrent ainsi autrefois pendant l

ou douze jours. Hélas! lui répondis-je, c'eſt bien dommage, mon révérend père, que cela n'ait pas continué.

XXVII.

Des monades etc.

Le même allemand ſe reſſaiſit alors de moi; il m'endoctrina, m'apprit clairement ce que c'eſt que mon ame. Tout eſt compoſé de monades dans la nature; votre ame eſt une monade; et comme elle a des rapports avec toutes les autres monades du monde, elle a néceſſairement des idées de tout ce qui s'y paſſe; ces idées ſont confuſes, ce qui eſt très-utile; et votre monade, ainſi que la mienne, eſt un miroir concentré de cet univers.

Mais ne croyez pas que vous agiſſiez en conſéquence de vos penſées. Il y a une harmonie préétablie entre la monade de votre ame et toutes les monades de votre corps, de façon que quand votre ame a une idée, votre corps a une action, s que l'une ſoit la ſuite de l'autre. Ce ſont t pendules qui vont enſemble; ou, ſi vous outez, cela reſſemble à un homme qui prêche lis qu'un autre fait les geſtes. Vous concevez llement qu'il faut que cela ſoit ainſi dans le meilleur des mondes. Car.... (5)

(5) Ce qu'on appelle le ſyſtême des monades eſt à pluſieurs égards la manière la plus ſimple de concevoir une grande partie des phénomènes que nous préſente l'obſervation des êtres ſenſibles et intelligens. En ſuppoſant en effet à tous les êtres une égale capacité d'avoir des idées, en faiſant dépendre toute la différence entr'eux de leurs rapports avec les autres objets, on conçoit très-bien

XXVIII.

Des formes plastiques.

COMME je ne comprenais rien du tout à c admirables idées, un anglais nommé *Cudwo* s'aperçut de mon ignorance, à mes yeux fixes, mon embarras, à ma tête baissée. Ces idées, dit-il, vous semblent profondes, parce qu'el sont creuses. Je vais vous apprendre netteme comment la nature agit. Premièrement, il y la nature en général, ensuite il y a des natu plastiques qui forment tous les animaux et to tes les plantes, vous entendez bien? — Pas mot, Monsieur. — Continuons donc.

Une nature plastique n'est pas une faculté corps, c'est une substance immatérielle qui sans savoir ce qu'elle fait, qui est entièrem aveugle, qui ne sent ni ne raisonne, ni ne végèt mais la tulipe a sa forme plastique qui la fait v ter; le chien a sa forme plastique qui le fait à la chasse; et l'homme a la sienne qui le raisonner. Ces formes sont les agens immé de la Divinité: il n'y a point de ministres fidelles au monde, car elles donnent tout, ne retiennent rien pour elles. Vous voyez que ce sont-là les vrais principes des cho et que les natures plastiques valent bien l monie préétablie et les monades, qui sont

comment il peut se produire à chaque instant un nombre d'êtres nouveaux, ayant la conscience di. du *moi*, comment ce sentiment peut cesser d'exister que rien soit anéanti, se réveiller après avoir été sus pendant des intervalles plus ou moins longs, etc. etc.

miroir.

niroirs concentrés de l'univers. Je lui avouai que l'un valait bien l'autre.

XXIX.

De Locke.

APRÈS tant de courses malheureuses, fatigué, harrassé, honteux d'avoir cherché tant de vérités, et d'avoir trouvé tant de chimères, je suis revenu à *Locke*, comme l'enfant prodigue qui retourne chez son père; je me suis rejeté entre les bras d'un homme modeste, qui ne feint jamais de savoir ce qu'il ne sait pas, qui, à la vérité, ne possède pas des richesses immenses, mais dont les fonds sont bien assurés, et qui jouit du bien le plus solide sans aucune ostentation. Il me confirme dans l'opinion que j'ai toujours eue, que rien n'entre dans notre entendement que par nos sens.

Qu'il n'y a point de notions innées.

Que nous ne pouvons avoir l'idée ni d'un espace infini, ni d'un nombre infini.

Que je ne pense pas toujours, et que par conséquent la pensée n'est pas l'essence, mais l'action de mon entendement. (6)

Que je suis libre quand je peux faire ce que je veux.

(6) Il n'est pas prouvé que nous ne sentions rien dans le sommeil le plus profond; il est même très-vraisemblable que nous avons alors des sensations trop faibles à la vérité pour exciter l'attention, ou rester dans la mémoire, trop mal ordonnées pour former un système suivi, ou qui puisse se raccorder à celui des idées que nous avons dans l'état de veille. Autrement il faudrait dire que l'attention nous fait sentir ou ne pas sentir les impressions que nous recevons des objets, ce qui serait peut-être encore plus difficile à concevoir.

Que cette liberté ne peut consister dans volonté, puisque lorsque je demeure volontairement dans ma chambre, dont la porte est fermée et dont je n'ai pas la clef, je n'ai pas la liberté d'en sortir; puisque je souffre quand je veux pas souffrir; puisque très-souvent je ne peux peler mes idées quand je veux les rappeler.

Qu'il est donc absurde au fond de dire, *la lonté est libre*, puisqu'il est absurde de dire *veux vouloir cette chose*; car c'est précisément comme si on disait, *je désire de la désirer crains de la craindre:* qu'enfin la volonté pas plus libre qu'elle n'est bleue ou qu (*Voyez la quest. XIII*).

Que je ne puis vouloir qu'en conséquence idées reçues dans mon cerveau; que je suis né sité à me déterminer en conséquence de ces puisque sans cela je me déterminerais sans et qu'il y aurait un effet sans cause.

Que je ne puis avoir une idée positive l'infini, puisque je suis très-fini.

Que je ne puis connaître aucune subs parce que je ne puis avoir d'idée que de qualités, et que mille qualités d'une cho peuvent me faire connaître la nature int cette chose, qui peut avoir cent mille qualités ignorées.

Que je ne suis la même personne qu'au j'ai de la mémoire, et le sentiment de re; car n'ayant pas la moindre partie qui m'appartenait dans mon enfance, et n'ay pas le moindre souvenir des idées qui

affecté à cet âge, il eſt clair que je ne ſuis pas plus ce même enfant que je ne ſuis *Confucius* ou *Zoroaſtre*. Je ſuis réputé la même perſonne par ceux qui m'ont vu croître, et qui ont toujours demeuré avec moi; mais je n'ai en aucune façon la même exiſtence; je ne ſuis plus l'ancien moi-même; je ſuis une nouvelle identité: et de-là quelles ſingulières conſéquences!

Qu'enfin, conformément à la profonde ignorance dont je me ſuis convaincu ſur les principes des choſes, il eſt impoſſible que je puiſſe connaître quelles ſont les ſubſtances auxquelles DIEU daigne accorder le don de ſentir et de penſer. En effet, y a-t-il des ſubſtances dont l'eſſence ſoit de penſer, qui penſent toujours, et qui penſent par elles-mêmes? En ce cas, ces ſubſtances, quelles qu'elles ſoient, ſont des dieux; car elles n'ont nul beſoin de l'être éternel et formateur, puiſqu'elles ont leurs eſſences ſans lui, puiſqu'elles penſent ſans lui.

Secondement, ſi l'être éternel a fait le don de ſentir et de penſer à des êtres, il leur a donné ce qui ne leur appartenait pas eſſentiellement; il a donc pu donner cette faculté à tout être quel qu'il ſoit.

Troiſièmement, nous ne connaiſſons aucun être à fond: donc il eſt impoſſible que nous ſachions ſi un être eſt incapable ou non de recevoir le ſentiment et la penſée. Les mots de *matière* et d'*eſprit* ne ſont que des mots; nous n'avons nulle notion complète de ces deux choſes; donc au fond il y a autant de témérité à dire qu'un corps organiſé par DIEU même ne peut recevoir la penſée de DIEU

même, qu'il ſerait ridicule de dire que l'eſprit peut penſer.

Quatrièmement, je ſuppoſe qu'il y ait des ſubſtances purement ſpirituelles qui n'aient jamais l'idée de la matière et du mouvement, ſeront-elles bien reçues à nier que la matière et le mouvement puiſſent exiſter?

Je ſuppoſe que la ſavante congrégation qui condamna *Galilée* comme impie et comme abſurde pour avoir démontré le mouvement de la terre autour du ſoleil, eut eu quelque connaiſſance des idées du chancelier *Bacon*, qui propoſait d'examiner ſi l'attraction eſt donnée à la matière; je ſuppoſe que le rapporteur de ce tribunal eût remontré à ces graves perſonnages; qu'il y avait des gens aſſez fous en Angleterre pour ſoupçonner que DIEU pouvait donner à toute la matière, depuis Saturne juſqu'à notre petit tas de boue, une tendance vers un centre, une attraction, une gravitation, laquelle ſerait abſolument indépendante de toute impulſion; puiſque l'impulſion donnée par un fluide en mouvement agit en raiſon des ſurfaces, et que cette gravitation agit en raiſon des ſolides. Ne voyez-vous pas ces juges de la raiſon humaine, et de DIEU même, dicter auſſitôt leurs arrêts, anathématiſer cette gravitation que *Newton* a démontrée depuis; prononcer que cela eſt impoſſible à DIEU, et déclarer que la gravitation vers un centre eſt un blaſphème? Je ſuis coupable, ce me ſemble, de la même témérité, quand j'oſe aſſurer que DIEU ne peut faire ſentir et penſer un être organiſé quelconque.

Cinquièmement, je ne puis douter que DIEU l'ait accordé des ſenſations, de la mémoire, et par conſéquent des idées, à la matière organiſée dans les animaux. (7) Pourquoi donc nierai-je qu'il puiſſe faire le même préſent à d'autres animaux? On l'a déjà dit; la difficulté conſiſte moins à ſavoir ſi la matière organiſée peut penſer, qu'à avoir comment un être, quel qu'il ſoit penſe.

La penſée eſt quelque choſe de divin; oui ſans doute; et c'eſt pour cela que je ne ſaurai jamais ce que c'eſt que l'être penſant. Le principe du mouvement eſt divin; et je ne ſaurai jamais la cauſe de ce mouvement dont tous mes membres exécutent les lois. ....

L'enfant d'*Ariſtote*, étant en nourrice, attirait dans ſa bouche le teton qu'il ſuçait, en formant préciſément avec ſa langue qu'il retirait, une machine pneumatique, en pompant l'air, en formant le vide; tandis que ſon père ne ſavait rien de tout cela, et diſait au haſard, que la nature abhorre le vide.

L'enfant d'*Hippocrate*, à l'âge de quatre ans, trouvait la circulation du ſang en paſſant ſon doigt ſur ſa main; et *Hippocrate* ne ſavait pas que le ſang circulât.

Nous ſommes ces enfans, tous tant que nous ſommes; nous opérons des choſes admirables, et aucun des philoſophes ne ſait comment elles s'opèrent.

(7) Les mêmes preuves qui établiraient l'immatérialité de l'ame humaine ſerviraient à prouver avec la même force l'immatérialité de l'ame des animaux. Auſſi cette raiſon ne peut être apportée que contre les philoſophes qui croient que l'ame humaine et celle des animaux ſont d'une nature eſſentiellement différente. (Voyez ci-après l'ouvrage intitulé *Du principe d'action*, §. X.)

Sixièmement, voilà les raisons ou : le doutes que me fournit ma faculté intellectu l'assertion modeste de *Locke*. Je ne point, core une fois, que c'est la matière é nous; je dis avec lui qu'il ne nous appar de prononcer qu'il soit impossible à DIEU penser la matière, qu'il est absurde de le pr cer, et que ce n'est pas à des vers de terre à ner la puissance de l'être suprême.

Septièmement, j'ajoute que cette q absolument étrangère à la morale; soit que la matière puisse penser ou , que pense doit être juste; parce que DIEU aura donné la pensée peut mériter ou riter, être puni ou récompensé, et durer é lement; aussi-bien que l'être inconnu appe trefois *souffle* et aujourd'hui *esprit*, dont n avons encore moins de notion que d'un .

Je sais bien que ceux qui ont cru que l'ét mé *souffle* pouvait seul être susceptible de sentir de penser, ont persécuté ceux qui ont pris le du sage *Locke*, et qui n'ont pas osé bor sance de DIEU à n'animer que ce souffle. quand l'univers entier croyait que l'ame était corps léger, un souffle, une substance de feu, aurait-on bien fait de persécuter ceux qui sont venus nous apprendre que l'ame est immatérielle? Tous les pères de l'Eglise qui ont cru l'ame un corps délié, auraient-ils eu raison de persécuter les autres pères, qui ont apporté aux hommes l'idée de l'immatérialité parfaite? Non, sans doute; car le persécuteur est abominable. Donc ceux qui

ttent l'immatérialité parfaite ſans la com-
re, ont dû tolérer ceux qui la rejetaient parce
ne la comprenaient pas. Ceux qui ont refuſé
u le pouvoir d'animer l'être inconnu appelé
e, ont dû tolérer auſſi ceux qui n'ont pas oſé
iller DIEU de ce pouvoir; car il eſt bien
onnête de ſe haïr pour des ſyllogiſmes.

XXX.

Qu'ai-je appris juſqu'à préſent.

I donc [illegible] avec *Locke* et avec moi-même,
trouvé poſſeſſeur de quatre ou cinq
d'une centaine d'erreurs, et chargé
u quantité de doutes. Je me ſuis dit
e à moi-même : Ce peu de vérités que j'ai
es par ma raiſon ſera entre mes mains un
rile ſi je n'y puis trouver quelque principe
. Il eſt beau à un auſſi chétif animal que
, de s'être élevé à la connaiſſance du
la nature; mais cela ne me ſervira pas
ue la ſcience de l'algèbre ſi je n'en tire
e règle pour la conduite de ma vie.

XXXI.

Y a-t-il une morale?

JS j'ai vu des hommes différens par le climat,
eurs, le langage, les lois, le culte, et par la
e de leur intelligence, et plus j'ai remarqué
ont tous le même fonds de morale; ils ont
ne notion groſſière du juſte et de l'injuſte,
voir un mot de théologie; ils ont tous acquis
me notion dans l'âge où la raiſon ſe déploie,

comme ils ont tous acquis naturellement l'art de soulever des fardeaux avec des bâtons et de passer un ruisseau sur un morceau de bois, sans avoir appris les mathématiques.

Il m'a donc paru que cette idée du juste et de l'injuste leur était nécessaire, puisque tous s'accordaient en ce point dès qu'ils pouvaient agir et raisonner. L'intelligence suprême qui nous a formés a donc voulu qu'il y eût de la justice sur la terre, pour que nous pussions y vivre un certain temps. Il me semble que n'ayant ni instinct pour nous nourrir comme les animaux, ni armes naturelles comme eux, et végétant plusieurs années dans l'imbécillité d'une enfance exposée à tous les dangers, le peu qui serait resté d'hommes échappés aux dents de bêtes féroces, à la faim, à la misère, se seraient occupés à se disputer quelque nourriture et quelques peaux de bêtes, et qu'ils se seraient bientôt détruits comme les enfans du dragon de *Cadmus*, sitôt qu'ils auraient pu se servir de quelque arme. Du moins il n'y aurait eu aucune société, si les hommes n'avaient conçu l'idée de quelque justice, qui est le lien de toute société.

Comment l'Egyptien qui élevait des pyramides et des obélisques, et le Scythe errant qui ne connaissait pas même les cabanes, auraient-ils eu les mêmes notions fondamentales du juste et de l'injuste, si DIEU n'avait donné de tout temps à l'un et à l'autre cette raison qui, en se développant, leur fait apercevoir les mêmes principes nécessaires, ainsi qu'il leur a donné des organes, qui, lorsqu'ils ont atteint le degré de leur énergie, perpétuent

nécessairement et de la même façon la race du Scythe et de l'Egyptien? Je vois une horde barbare, ignorante, superstitieuse, un peuple sanguinaire et furier, qui n'avait pas même de terme dans son jargon pour signifier la géométrie et l'astronomie; cependant ce peuple a les mêmes lois fondamentales que le sage Chaldéen qui a connu les routes des astres, et que le Phénicien plus savant encore, qui s'est servi de la connaissance des astres pour aller fonder des colonies aux bornes de l'hémisphère où l'Océan se confond avec la Méditerranée. Tous ces peuples assurent qu'il faut respecter son père et sa mère, que le parjure, la calomnie, l'homicide sont abominables. Ils tirent donc tous les mêmes conséquences du même principe de leur raison développée.

XXXII.

Utilité réelle. Notion de la justice.

La notion de quelque chose de juste me semble si naturelle, si universellement acquise par tous les hommes, qu'elle est indépendante de toute loi, de tout pacte, de toute religion. Que je redemande à un turc, à un guèbre, à un malabare, l'argent que je lui ai prêté pour se nourrir et pour se vêtir, il ne lui tombera jamais dans la tête de me répondre: Attendez que je sache si *Mahomet*, *Zoroastre* ou *Brama* ordonnent que je vous rende votre argent. Il conviendra qu'il est juste qu'il me paye; et s'il n'en fait rien, s'est que sa pauvreté ou son avarice l'emporteront sur la justice qu'il reconnaît.

Je mets en fait qu'il n'y a aucun peuple chez lequel il ſoit juſte, beau, convenable, honnête de refuſer la nourriture à ſon père et à ſa mère quand on peut leur en donner; que nulle peuplade n'a jamais pu regarder la calomnie comme une bonne action, non pas même une comp de bigots fanatiques.

L'idée de juſtice me paraît tellement u vérité du premier ordre, à laquelle tout l'univers ſon aſſentiment, que les plus grands crim qui affligent la ſociété humaine ſont tous commis ſous un faux prétexte de juſtice. Le plus grand crimes, du moins le plus deſtructif, et par conſéquent le plus oppoſé au bout de la nature, eſt la guerre; mais il n'y a aucun agreſſeur qui ne coli ce forfait du prétexte de la juſtice.

Les déprédateurs romains feſaient déclarer toutes leurs invaſions juſtes par des prêtres nommés *Féciales*. Tout brigand qui ſe trouve à la tête d'une armée commence ſes fureurs par un manifeſte, et implore le DIEU des armées.

Les petits voleurs eux-mêmes, quand ils ſe aſſociés, ſe gardent bien de dire: Allons vo allons arracher à la veuve et à l'orphelin leur no riture; ils diſent: Soyons juſtes, allons rep notre bien des mains des riches qui s'en ſont parés. Ils ont entr'eux un dictionnaire qu'on a imprimé dès le ſeizième ſiècle; et dans ce vo laire qu'ils appellent *argot*, les mots de *vol*, *larc rapine* ne ſe trouvent point; ils ſe ſervent de te qui répondent à *gagner*, *reprendre*.

Le mot d'*injuſtice* ne ſe prononce jamais da

conseil d'Etat, où l'on propose le meurtre le plus
; les conspirateurs, même les plus sangui-
n'ont jamais dit : Commettons un crime.
nt tous dit : Vengeons la patrie des crimes du
ar; punissons ce qui nous paraît une injustice.
mot, flatteurs lâches, ministres barbares,
irateurs odieux, voleurs plongés dans l'ini-
, tous rendent hommage, malgré eux, à la
tu même qu'ils foulent aux pieds.
J'ai toujours été étonné que chez les Français,
ont éclairés et polis, on ait souffert sur le
e ces maximes aussi affreuses que fausses,
e trouvent dans la première scène de Pompée,
ui sont beaucoup plus outrées que celles de
cain dont elles sont imitées.

La justice et le droit sont de vaines idées.
Le droit des rois consiste à ne rien épargner.

n met ces abominables paroles dans la bouche
botin, ministre du jeune *Ptolomée*. Mais c'est
sement parce qu'il est ministre qu'il devait dire
e contraire ; il devait représenter la mort de
npée comme un malheur nécessaire et juste.
Je crois donc que les idées du juste et de l'injuste
aussi claires, aussi universelles que les idées de
et de maladie, de vérité et de fausseté, de
enance et de disconvenance. Les limites du
et de l'injuste sont très-difficiles à poser ;
ne l'état mitoyen entre la santé et la maladie,
e ce qui est convenance et la disconvenance
choses, entre le faux et le vrai, est difficile à
arquer. Ce sont des nuances qui se mêlent, mais

les couleurs tranchantes frappent tous les
Par exemple, tous les hommes avouent
doit rendre ce qu'on nous a prêté : mais si
certainement que celui à qui je dois deux n
s'en ſervira pour aſſervir ma patrie, dois
rendre cette arme funeſte ; Voilà où les ſer
ſe partagent : mais en général je dois obſerv
ſerment quand il n'en réſulte aucun mal ;
quoi perſonne n'a jamais douté. (8)

XXXIII.

Conſentement univerſel eſt-il preuve de v

On peut m'objecter que le conſentem
hommes de tous les temps et de tous les pa
pas une preuve de la vérité. Tous les peup

(8) L'idée de la juſtice, du droit ſe forme néceſſ
de la même manière dans tous les êtres ſenſibles
des combinaiſons néceſſaires pour acquérir ces idé
ſeront donc uniformes. Enſuite il peut arriver que c
êtres raiſonnent mal d'après ces idées, les alt
y mêlant des idées acceſſoires etc. comme ces mêm
peuvent ſe tromper ſur d'autres objets ; mais puiſ
être raiſonnant juſte ſera conduit aux mêmes
morale comme en géométrie, il n'en eſt pas mo
que ces idées ne ſont point arbitraires, mais cer
invariables. Elles ſont en effet la ſuite néc
propriétés des êtres ſenſibles et capables de raiſon
dérivent de leur nature ; en ſorte qu'il ſuffit de
l'exiſtence de ces êtres pour que les propoſitions
ſur ces notions ſoient vraies ; comme il ſuffit de
l'exiſtence d'un cercle pour établir la vérité des
tions qui en développent les différentes propriét
la réalité des propoſitions morales, leur vérité,
ment à l'état des êtres réels, des hommes,
uniquement de cette vérité de fait : Les hommes
êtres ſenſibles et intelligens.

ru à la magie, aux ſortiléges, aux démoniaques, ux apparitions, aux influences des aſtres, à cent tres ſottiſes pareilles : ne pourrait-il pas en être inſi du juſte et de l'injuſte ?

Il me ſemble que non. Premièrement, il eſt faux tous les hommes aient cru à ces chimères. Elles ient à la vérité l'aliment de l'imbécillité du vul- re, et il y a le vulgaire des grands et le vulgaire u peuple ; mais une multitude de ſages s'en eſt ujours moquée ; ce grand nombre de ſages, au ontraire, a toujours admis le juſte et l'injuſte, out autant, et même encore plus que le peuple. La croyance aux ſorciers, aux démoniaques etc. n éloignée d'être néceſſaire au genre-humain ; royance à la juſtice eſt d'une néceſſité abſolue ; c elle eſt un développement de la raiſon donnée le DIEU ; et l'idée des ſorciers et des poſſédés etc. au contraire un pervertiſſement de cette même n.

XXXIV.

Contre Locke.

LOCKE qui m'inſtruit, et qui m'apprend à me de moi-même, ne ſe trompe-t-il pas quelque- comme moi-même ? Il veut prouver la fauſſeté idées innées ; mais n'ajoute-t-il pas une bien raiſe raiſon à de fort bonnes ? Il avoue qu'il n'eſt pas juſte de faire bouillir ſon prochain dans ne chaudière, et de le manger. Il dit que cepen- t il y a eu des nations d'anthropophages, et ces êtres penſans n'auraient pas mangé des mes s'ils avaient eu les idées du juſte et de

l'injuſte que je ſuppoſe néceſſaires à l'eſpèce humaine. (*Voyez la queſtion XXXVI.*)

Sans entrer ici dans la queſtion s'il y a eu en effet des nations d'anthropophages, (9) ſans examiner les relations du voyageur *Dampierre*, qui a parcouru toute l'Amérique, et qui n'y en a jamais vu, mais qui au contraire a été reçu chez les ſauvages avec la plus grande humanité, voici ce que je réponds :

Des vainqueurs ont mangé leurs eſclaves à la guerre ; ils ont cru faire une action très-juſte ; ils ont cru avoir ſur eux droit de vie et de mort ; et comme ils avaient peu de bons mets pour leur table, ils ont cru qu'il leur était permis de ſe nourrir du fruit de leur victoire. Ils ont été en cela plus juſtes que les triomphateurs romains, qui feſaient étrangler ſans aucune pitié les princes eſclaves qu'ils avaient enchaînés à leur char de triomphe. Les Romains et les ſauvages avaient une très-fauſſe idée de la juſtice, j'en conviens ; mais enfin les uns et les autres croyaient bien agir juſtement : et cela eſt ſi vrai que les mêmes ſauvages, quand ils avaient admis leurs ennemis dans leur ſociété, les regardaient comme leurs enfans ; et que ces mêmes anciens Romains nous ont donné mille exemples de juſtice admirable.

(9) Voyez la note (2), *Eſſai ſur les mœurs et l'eſprit des nations*, tome VI, page 205.

XXXV.

Contre Locke.

JE conviens avec le ſage *Locke* qu'il n'y a point notion innée, point de principe de pratique é; c'eſt une vérité ſi conſtante qu'il eſt évident q les enfans auraient tous une notion claire de DIEU, s'ils étaient nés avec cette idée, et que tous les hommes s'accorderaient dans cette même notion, accord que l'on n'a jamais vu. Il n'eſt pas ns évident que nous ne naiſſons point avec des incipes développés de morale, puiſqu'on ne voit comment une nation entière pourrait rejeter principe de morale qui ſerait gravé dans le cœur de chaque individu de cette nation.

Je ſuppoſe que nous ſoyons tous nés avec le principe moral bien développé, qu'il ne faut perſécuter perſonne pour ſa manière de penſer; comment des peuples entiers auraient-ils été perſécuteurs? Je ſuppoſe que chaque homme porte en ſoi la loi évidente qui ordonne qu'on ſoit fidelle à ſon ſerment; comment tous ces hommes, réunis en corps, auront-ils ſtatué qu'il ne faut pas garder ſa parole à des hérétiques? Je répète encore qu'au lieu de ces idées innées chimériques, DIEU nous a donné une raiſon qui ſe fortifie avec l'âge, et qui nous apprend à tous, quand nous ſommes attentifs, ſans paſſion, ſans préjugé, qu'il y a un Dieu, et qu'il faut être juſte; mais je ne puis accorder à *Locke* les conſéquences qu'il en tire. Il ſemble trop approcher du ſyſtème de *Hobbes*, dont il eſt pourtant très-éloigné.

Voici ces paroles, au premier livre de l'Entendement humain : *Considérez une ville prise d'assaut, et voyez s'il paraît dans le cœur des soldats animés au carnage et au butin quelque égard pour la vertu, quelque principe de morale, quelques remords de toutes les injustices qu'ils commettent.* Non ils n'ont point de remords, et pourquoi ? c'est qu'ils croient agir justement. Aucun d'eux n'a supposé injuste la cause du prince pour lequel il va combattre : ils hasardent leur vie pour cette cause : ils tiennent le marché qu'ils ont fait ; ils pouvaient être tués à l'assaut, donc ils croient être en droit de tuer : ils pouvaient être dépouillés, donc ils pensent qu'ils peuvent dépouiller. Ajoutez qu'ils sont dans l'enivrement de la fureur qui ne raisonne pas ; et pour vous prouver qu'ils n'ont point rejeté l'idée du juste et de l'honnête, proposez à ces mêmes soldats beaucoup plus d'argent que le pillage de la ville ne peut leur en procurer, de plus belles filles que celles qu'ils ont violées, pourvu seulement qu'au lieu d'égorger dans leur fureur trois ou quatre mille ennemis qui font encore résistance, et qui peuvent les tuer, ils aillent égorger leur roi, son chancelier, ses secrétaires d'Etat et son grand-aumônier ; vous ne trouverez pas un de ces soldats qui ne rejette vos offres avec horreur. Vous ne leur proposez cependant que six meurtres au lieu de quatre mille, et vous leur présentez une récompense très-forte. Pourquoi vous refusent-ils ? c'est qu'ils croient juste de tuer quatre mille ennemis, et que le meurtre de leur souverain, auquel ils ont fait serment, leur paraît abominable. *Locke*

continue ; et pour mieux prouver qu'au-
le de pratique n'eſt innée, il parle des
ens, qui ſe font un jeu, dit-il, d'enterrer
ans tout vifs ; et des Caraïbes qui châtrent
pour les mieux engraiſſer, afin de les

déjà remarqué ailleurs que ce grand-hom-
trop crédule en rapportant ces fables :
, qui ſeul impute aux Mingréliens d'en-
urs enfans tout vifs pour leur plaiſir, n'eſt
iteur aſſez accrédité.
lin, voyageur qui paſſe pour ſi véridique,
été rançonné en Mingrélie, parlerait de
rrible coutume ſi elle exiſtait ; et ce ne
aſſez qu'il le dît pour qu'on le crût ; il
que vingt voyageurs de nations et de reli-
férentes s'accordaſſent à confirmer un fait
e, pour qu'on en eût une certitude hiſ-

eſt de même des femmes des îles Antilles,
raient leurs enfans pour les manger ; cela
dans la nature d'une mère.
eur humain n'eſt point ainſi fait ; châtrer
ns eſt un opération très-délicate, très-dan-
qui, loin de les engraiſſer, les amaigrit au
ne année entière, et qui ſouvent les tue.
ement n'a jamais été en uſage que chez
ds qui, pervertis par l'excès du luxe et par
ie, ont imaginé d'avoir des eunuques pour
urs femmes et leurs concubines. Il n'a été
n Italie, et à la chapelle du pape, que pour
s muſiciens dont la voix fût plus belle que

celle des femmes. Mais dans les îles Antilles il n'eſt guère à préſumer que des ſauvages aient inventé le raffinement de châtrer les petits garçons pour en faire un bon plat ; et puis qu'auraient-ils fait de leurs petites filles ?

Locke allègue encore des ſaints de la religion mahométane qui s'accouplent dévotement avec leurs ânesſes, pour n'être point tentés de commettre la moindre fornication avec les femmes du pays. Il faut mettre ces contes avec celui du perroquet qui eut une ſi belle converſation en langue braſilienne avec le prince *Maurice*, converſation que *Locke* a la ſimplicité de rapporter, ſans ſe douter que l'Interprête du prince avait pu ſe moquer de lui. C'eſt ainſi que l'auteur de l'*Eſprit des lois* s'amuſe à citer de prétendues lois de Tunquin, de Bantam, de Bernéo, de Formoſe, ſur la foi de quelques voyageurs, ou menteurs, ou mal inſtruits. *Locke* et lui ſont deux grands-hommes en qui cette ſimplicité ne me ſemble pas excuſable.

XXXVI.

Nature par-tout la même.

En abandonnant *Locke* en ce point, je dis avec le grand *Newton : Natura eſt ſemper ſibi conſona*, la nature eſt toujours ſemblable à elle-même. La loi de la gravitation qui agit ſur un aſtre agit ſur tous les aſtres, ſur toute la matière ; ainſi la loi fondamentale de la morale agit également ſur toutes les nations bien connues. Il y a mille différences dans les interprétations de cette loi, en mille circonſtances ; mais le fond ſubſiſte toujours le même, et ce fond eſt l'idée du juſte et de l'injuſte.

On commet prodigieusement d'injustices dans les
urs de ses passions, comme on perd sa raison
'ivresse : mais quand l'ivresse est passée, la rai-
on revient ; et c'est, à mon avis, l'unique cause qui
ait subsister la société humaine, cause subordonnée
u besoin que nous avons les uns des autres.

Comment donc avons-nous acquis l'idée de la
e ? comme nous avons acquis celle de la pru-
ice, de la vérité, de la convenance, par le sen-
nt et par la raison. Il est impossible que nous
trouvions pas très-imprudente l'action d'un
me qui se jetterait dans le feu pour se faire
rer, et qui espérerait d'en réchapper. Il est
sible que nous ne trouvions pas très-injuste
action d'un homme qui en tue un autre dans sa
olère. La société n'est fondée que sur ces notions
u'on n'arrachera jamais de notre cœur, et c'est
ourquoi toute société subsiste, à quelque superst-
ition bizarre et horrible qu'elle se soit asservie.

Quel est l'âge où nous connaissons le juste et
l'injuste ? l'âge où nous connaissons que deux et
deux font quatre.

XXXVII.

De Hobbes.

PROFOND et bizarre philosophe, bon citoyen, esprit hardi, ennemi de *Descartes*, toi qui t'es trompé comme lui, toi dont les erreurs en physique sont grandes et pardonnables parce que tu étais venu avant *Newton*, toi qui as dit des vérités qui ne compensent pas tes erreurs, toi qui le premier fis voir quelle est la chimère des idées innées, toi qui fus le précurseur de *Locke* en plusieurs choses,

mais qui le fus auſſi de *Spinoſa*; c'eſt en vain que tu étonnes tes lecteurs en réuſſiſſant preſque à leur prouver qu'il n'y a aucunes lois dans le monde que des lois de convention; qu'il n'y a de juſte et d'injuſte que ce qu'on eſt convenu d'appeler tel dans un pays. Si tu t'étais trouvé ſeul avec *Cromwell* dans une île déſerte, et que *Cromwell* eût voulu te tuer pour avoir pris le parti de ton roi dans l'île d'Angleterre, cet attentat ne t'aurait-il pas paru auſſi injuſte dans ta nouvelle île, qu'il te l'aurait paru dans ta patrie?

Tu dis que dans la loi de nature, *tous ayant droit à tout, chacun a droit ſur la vie de ſon ſemblable.* Ne confonds-tu pas la puiſſance avec le droit? Penſes-tu qu'en effet le pouvoir donne le droit, et qu'un fils robuſte n'ait rien à ſe reprocher pour avoir aſſaſſiné ſon père languiſſant et décrépit? Quiconque étudie la morale doit commencer à réfuter ton livre dans ſon cœur, mais ton propre cœur te réfutait encore davantage; car tu fus vertueux ainſi que *Spinoſa*, et il ne te manqua, comme à lui, que d'enſeigner les vrais principes de la vertu que tu pratiquais et que tu recommandais aux autres.

XXXVIII.

Morale univerſelle.

La morale me paraît tellement univerſelle, tellement calculée par l'être univerſel qui nous a formés, tellement deſtinée à ſervir de conte-poids à nos paſſions funeſtes, et à ſoulager les peines inévitables de cette courte vie, que depuis *Zoroaſtre* juſqu'au lord *Shaftesbury*, je vois tous les philo-

ſeigner la même morale, quoiqu'ils aient
idées différentes ſur les principes des
ous avons vu que *Hobbes*, *Spinoſa* et
même, qui ont ou nié les premiers prin-
qui en ont douté, ont cependant recom-
tement la juſtice et toutes les vertus.
: nation eut des rites religieux particu-
rès-ſouvent d'abſurdes et de révoltantes
:n métaphyſique, en théologie: mais
: ſavoir s'il faut être juſte? tout l'uni-
l'accord, comme nous l'avons dit à la
XXXVI, et comme on ne peut trop le

XXXIX.

De Zoroaſtre.

xamine point en quel temps vivait *Zo-*
qui les Perſes donnèrent neuf mille ans
é, ainſi que *Platon* aux anciens Athé-
vois ſeulement que ſes préceptes de mo-
it conſervés juſqu'à nos jours: ils ſont
le l'ancienne langue des mages dans la
lgaire des Guèbres, et il paraît bien aux
puériles, aux obſervances ridicules,
fantaſtiques dont ce recueil eſt rempli,
gion de *Zoroaſtre* eſt de l'antiquité la
:. C'eſt là qu'on trouve le nom de *jardin*
imer la récompenſe des juſtes: on y voit
s principe ſous le nom de *Satan* que les
ıtèrent auſſi. On y trouve le monde for-
faiſons ou en ſix temps. Il eſt ordonné
un *Abunavar* et un *Aſhim vubu* pour
:ternuent.

Mais enfin, dans ce recueil décent port préceptes tirés du livre du Zend, et où l'c porte même les propres paroles de l'ancien *Zo roaſtre*, quels devoirs moraux ſont preſcrits ?

Celui d'aimer, de ſecourir ſon père et ſa n de faire l'aumône aux pauvres, de ne jamais i quer à ſa parole, de s'abſtenir, quand on eſt le doute ſi l'action qu'on va faire eſt juſte ou non (*porte* 30.)

Je m'arrête à ce précepte, parce que nul l lateur n'a jamais pu aller au-delà ; et je me c firme dans l'idée que plus *Zoroaſtre* établit de perſtitions ridicules en fait de culte, plus la reté de ſa morale fait voir qu'il n'était pas en lu de la corrompre ; que plus il s'abandonnait à l reur dans ſes dogmes, plus il lui était impoſſ d'errer en enſeignant la vertu.

X L.

Des brachmanes.

Il eſt vraiſemblable que les brames ou br manes exiſtaient long-temps avant que les Chin euſſent leurs cinq kings ; et ce qui fonde cette trême probabilité, c'eſt qu'à la Chine les antiq tés les plus recherchées ſont indiennes, et q dans l'Inde il n'y a point d'antiquités chinoiſes.

Ces anciens brames étaient ſans doute d'auſſ mauvais métaphyſiciens, d'auſſi ridicules th logiens que les Chaldéens et les Perſes, et tout les nations qui ſont à l'occident de la Chine M quelle ſublimité dans la morale ! Selon eux la v n'était qu'une mort de quelques années, ap

n vivrait avec la Divinité. Ils ne ſe bor-
à être juſtes envers les autres, mais ils
igoureux envers eux-mêmes; le ſilence,
ce, la contemplation, le renoncement
plaiſirs étaient leurs principaux devoirs.
s les ſages des autres nations allaient
apprendre ce qu'on appellait *la ſageſſe*.

XLI.

De Confucius.

hinois n'eurent aucune ſuperſtition, au-
atanisme à ſe reprocher comme les autres.
Le gouvernement chinois montrait aux
il y a fort au-delà de quatre mille ans,
ontre encore qu'on peut les régir ſans les
que ce n'eſt pas par le menſonge qu'on
EU de vérité; que la ſuperſtition eſt non-
t inutile, mais nuiſible à la religion. Ja-
oration de DIEU ne fut ſi pure et ſi ſainte
ine (*à la révélation près.*) Je ne parle pas
s du peuple, je parle de la religion du
le celle de tous les tribunaux et de tout
ſt pas populace. Quelle eſt la religion de
onnêtes gens à la Chine, depuis tant de
la voici: *Adorez le ciel, et ſoyez juſtes.*
npereur n'en a eu d'autre.
se ſouvent le grand *Confutzée*, que nous
s *Confucius*, parmi les anciens législa-
rmi les fondateurs de religions, c'eſt une
advertance. *Confutzée* eſt très-moderne;
ait que ſix cents cinquante ans avant
. Jamais il n'inſtitua aucun culte, aucun

rite ; jamais il ne ſe dit ni inſpiré ni prophète ; il ne fit que raſſembler en un corps les anciennes lois de la morale.

Il invite les hommes a pardonner les injures, et à ne ſe ſouvenir que des bienfaits.

A veiller ſans ceſſe ſur ſoi-même, à corriger aujourd'hui les fautes d'hier.

A réprimer ſes paſſions, et à cultiver l'amitié ; à donner ſans faſte, et à ne recevoir que l'extrême néceſſaire ſans baſſeſſe.

Il ne dit point qu'il ne faut pas faire à autrui ce que nous ne voulons pas qu'on faſſe à nous-mêmes ; ce n'eſt que défendre le mal : il fait plus, il recommande le bien : *Traite autrui comme tu veux qu'on te traite.*

Il enſeigne non-ſeulement la modeſtie, mais encore l'humilité : il recommande toutes les vertus.

XLII.

Des philoſophes grecs, et d'abord de Pythagore.

TOUS les philoſophes grecs ont dit des ſottiſes en phyſique et en métaphyſique. Tous ſont excellens dans la morale ; tous égalent *Zoroaſtre Confutzée* et les brachmanes. Liſez ſeulement les vers dorés de *Pythagore*, c'eſt le précis de ſa doctrine ; il n'importe de quelle main ils ſoient Dites-moi ſi une ſeule vertu y eſt oubliée.

XLIII.

De Zaleucus.

RÉUNISSEZ tous vos lieux communs, prédicateurs grecs, italiens, eſpagnols, allemands, français

français etc.; qu'on diſtille toutes vos déclamations, en tirera-t-on un extrait qui ſoit plus pur que l'exorde des lois de *Zaleucus*?

Maîtriſez votre ame, purifiez-la, écartez toute penſée criminelle. Croyez que DIEU *ne peut être bien ſervi par les pervers; croyez qu'il ne reſſemble pas aux faibles mortels que les louanges et les préſens ſéduiſent: la vertu ſeule peut lui plaire.*

Voilà le précis de toute morale et de toute religion.

XLIV.

D'Epicure.

DES pédans de collége, des petits-maîtres de ſéminaire ont cru, ſur quelques plaiſanteries d'*Horace* et de *Pétrone*, qu'*Epicure* avait enſeigné la volupté par les préceptes et par l'exemple. *Epicure* fut toute ſa vie un philoſophe ſage, tempérant et juſte. Dès l'âge de douze à treize ans il fut ; car lorſque le grammairien qui l'inſtruiſait lui récita ce vers d'*Héſiode*:

Le chaos fut produit le premier de tous les êtres:

! qui le produiſit, dit *Epicure*, puiſqu'il était premier? Je n'en ſais rien, dit le grammairien; il y a que les philoſophes qui le ſachent. Je vais me m'inſtruire chez eux, repartit l'enfant; et depuis ce temps, juſqu'à l'âge de ſoixante et douze ans, il cultiva la philoſophie. Son teſtament, que *Diogène de Laërce* nous a conſervé tout entier, découvre une ame tranquille et juſte; il affranchit les eſclaves qu'il croit avoir mérité cette grâce: il recommande à ſes exécuteurs teſtamentaires

de donner la liberté à ceux qui s'en rendront dignes. Point d'oſtentation, point d'injuſte préférence; c'eſt la dernière volonté d'un homme qui n'en a jamais eu que de raiſonnables. Seul de tous les philoſophes, il eut pour amis tous ſes diſciples, et ſa ſecte fut la ſeule où l'on fût aimer, et qui ne ſe partagea point en pluſieurs autres.

Il paraît, après avoir examiné ſa doctrine et ce qu'on a écrit pour et contre lui, que tout ſe réduit à la diſpute entre *Mallebranche* et *Arnauld*. *Mallebranche* avouait que le plaiſir rend heureux, *Arnauld* le niait; c'était une diſpute de mots, comme tant d'autres diſputes où la philoſophie et la théologie apportent leur incertitude, chacune de ſon côté.

XLV.

Des ſtoïciens.

Si les épicuriens rendirent la nature humaine aimable, les ſtoïciens la rendirent preſque divine. Réſignation à l'être des êtres, ou plutôt élévation de l'ame juſqu'à cet être; mépris du plaiſir, mépris même de la douleur, mépris de la vie et de la mort, inflexibilité dans la juſtice, tel était le caractère des vrais ſtoïciens; et tout ce qu'on a pu dire contr'eux, c'eſt qu'ils décourageaient le reſte des hommes.

Socrate, qui n'était pas de leur ſecte, fit voir qu'on pouvait pouſſer la vertu auſſi loin qu'eux, ſans être d'aucun parti; et la mort de ce martyr de la Divinité eſt l'éternel opprobre d'Athènes, quoiqu'elle s'en ſoit repentie.

ïcien *Caton* eſt d'un autre côté l'éternel
de Rome. *Epictète* dans l'eſclavage eſt
: ſupérieur à *Caton*, en ce qu'il eſt tou-
ıtent de ſa miſère. Je ſuis, dit-il, dans
où la Providence a voulu que je fuſſe :
ıindre, c'eſt l'offenſer.
je que l'empereur *Antonin* eſt encore
ı d'*Epictète*, parce qu'il triompha de
ëductions, et qu'il était bien plus diffi-
empereur de ne ſe pas corrompre, qu'à
'e de ne pas murmurer ? Liſez les pen-
'un et de l'autre, l'empereur et l'eſclave
aîtront également grands.
i-je parler ici de l'empereur *Julien ?* Il
le dogme, mais certes il n'erra pas ſur la
En un mot, nul philoſophe dans l'antiqui-
'ait voulu rendre les hommes meilleurs.
eu des gens parmi nous qui ont dit que
s vertus de ces grands-hommes n'étaient
)échés illuſtres. Puiſſe la terre être cou-
tels coupables !

XLVI.

Philoſophie eſt vertu.

ut des ſophiſtes qui furent aux philoſo-
ıue les ſinges ſont aux hommes. *Lucien*
ı d'eux ; on les mépriſa : ils furent à peu
u'ont été les moines mendians dans les
és. Mais n'oublions jamais que tous les
ıes ont donné de grands exemples de
: que les ſophiſtes, et même les moines,
reſpecté la vertu dans leurs écrits.

XLVII.

D'Eſope.

JE placerai *Eſope* parmi ces grands-hommes, même à la tête de ces grands-hommes, ſoit qu ait été le premier *Pilpay* des Indiens, ou l'anci précurſeur de *Pilpay*, ou le *Lokman* des Perſ ou le *Akkim* des Arabes, ou le *Hacam* des Ph niciens, il n'importe; je vois que ſes fables c été en vogue chez toutes les nations orientale et que l'origine s'en perd dans une antiquité do on ne peut ſonder l'abyme. A quoi tendent c fables auſſi profondes qu'ingénues, ces apo gues qui ſemblent viſiblement écrits da temps où l'on ne doutait pas que les bêtes n'e ſent un langage ? Elles ont enſeigné preſq tout notre hémiſphère. Ce ne ſont point recueils de ſentences faſtidieuſes qui laſſent pl qu'elles n'éclairent ; c'eſt la vérité elle-mê avec le charme de la fable. Tout ce qu'on a faire, c'eſt d'y ajouter des embelliſſemens de nos langues modernes. Cette ancienne fa eſt ſimple et nue dans le premier auteur. L grâces naïves dont on l'a ornée en France n' ont point caché le fond reſpectable. Que no apprennent toutes ces fables ? qu'il faut être juſ

XLVIII.

De la paix née de la philoſophie.

PUISQUE tous les philoſophes avaient c dogmes différens, il eſt clair que le dogme et vertu ſont d'une nature entièrement hétérogè Qu'ils cruſſent ou non que *Thétis* était la dée

de la mer, qu'ils fuſſent perſuadés ou non de la guerre des géans et de l'âge d'or, de la boîte de *Pandore* et de la mort du ſerpent *Python* etc., ces doctrines n'avaient rien de commun avec la morale. C'eſt une choſe admirable dans l'antiquité que la théogonie n'ait jamais troublé la paix des nations.

XLIX.

Autres queſtions.

AH! ſi nous pouvions imiter l'antiquité! ſi nous feſions enfin à l'égard des diſputes théologiques ce que nous avons fait au bout de dix-ſept ſiècles dans les belles-lettres!

Nous ſommes revenus au goût de la ſaine antiquité, après avoir été plongés dans la barbarie de nos écoles. Jamais les Romains ne furent aſſez abſurdes pour imaginer qu'on pût perſécuter un homme parce qu'il croyait le vide ou le plein, parce qu'il prétendait que les accidens ne peuvent pas ſubſiſter ſans ſujet, parce qu'il expliquait en un ſens un paſſage d'un auteur, qu'un autre entendait dans un ſens contraire.

Nous avons recours tous les jours à la juriſprudence des Romains; et quand nous manquons de lois, (ce qui nous arrive ſi ſouvent) nous allons conſulter le code et le digeſte. Pourquoi ne pas imiter nos maîtres dans leur ſage tolérance?

Qu'importe à l'Etat qu'on ſoit du ſentiment des réaux ou des nominaux, qu'on tienne pour *Scot* ou pour *Thomas*, pour *Œcolampade* ou pour *Mélancthon*, qu'on ſoit du parti d'un évêque d'Ypres qu'on n'a point lu, ou d'un moine eſpagno

qu'on a moins lu encore? N'eſt-il pas clair que tout cela doit être auſſi indifférent au véritable intérêt d'une nation, que de traduire bien ou mal un paſſage de *Lycophron* ou d'*Héſiode*?

L.

Autres queſtions.

Je ſais que les hommes ſont quelquefois malades du cerveau. Nous avons eu un muſicien qui eſt mort fou, parce que ſa muſique n'avait pas paru aſſez bonne. Des gens ont cru avoir un nez de verre; mais s'il y en avait d'aſſez attaqués pour penſer, par exemple, qu'ils ont toujours raiſon, y aurait-il aſſez d'ellébore pour une ſi étrange maladie?

Et ſi ces malades, pour ſoutenir qu'ils ont toujours raiſon, menaçaient du dernier ſupplice quiconque penſe qu'ils peuvent avoir tort, s'ils établiſſaient des eſpions pour découvrir les réfractaires, s'ils décidaient qu'un père ſur le témoignage de ſon fils, une mère ſur celui de ſa fille, doit périr dans les flammes etc., ne faudrait-il pas lier ces gens-là, et les traiter comme ceux qui ſont attaqués de la rage?

LI.

Ignorance.

Vous me demandez à quoi bon tout ce ſermon ſi l'homme n'eſt pas libre? D'abord je ne vous ai point dit que l'homme n'eſt pas libre; je vous ai dit que ſa liberté conſiſte dans ſon pouvoir d'agir, et non pas dans le pouvoir chimérique de *vouloir vouloir*. Enſuite je vous dirai que tou

étant lié dans la nature, la providence éternelle me prédeſtinait à écrire ces rêveries, et prédeſtinait cinq ou ſix lecteurs à en faire leur profit, et cinq à ſix autres à les dédaigner et à les laiſſer dans la foule immenſe des écrits inutiles.

Si vous me dites que je ne vous ai rien appris, ſouvenez-vous que je me ſuis annoncé comme un ignorant.

LII.

Autres ignorances.

Je ſuis ſi ignorant que je ne ſais pas même les faits anciens dont on me berce; je crains toujours de me tromper de ſept à huit cents années au moins, quand je cherche en quel temps ont vécu ces antiques héros qu'on dit avoir exercé les premiers le vol et le brigandage dans une grande étendue de pays; et ces premiers ſages qui adorèrent les étoiles ou des poiſſons, ou des ſerpens, ou des morts, ou des êtres fantaſtiques.

Quel eſt celui qui le premier imagina les ſix *Gahambars*, et le pont de *Tshinavar*, et le *Dardaroth*, et le lac de *Kharon*? en quel temps vivaient le premier *Bacchus*, le premier *Hercule*, le premier *Orphée*?

Toute l'antiquité eſt ſi ténébreuſe juſqu'à *Thucydide* et *Xénophon*, que je ſuis réduit à ne ſavoir preſque pas un mot de ce qui s'eſt paſſé ſur le globe que j'habite, avant le court eſpace d'environ trente ſiècles; et dans ces trente ſiècles encore, que d'obſcurités! que d'incertitudes! que de fables!

LIII.

Plus grande ignorance.

MON ignorance me pèſe bien davar
quand je vois que ni moi, ni mes compatr
nous ne ſavons abſolument rien de notre p
Ma mère m'a dit que j'étais né ſur les boı
Rhin, je le veux croire. J'ai demandé à
ami le ſavant *Apédeutès*, natif de Courland
avait connaiſſance des anciens peuples du
ſes voiſins, et de ſon malheureux petit
il m'a répondu qu'il n'en avait pas plus
tion que les poiſſons de la mer Baltique.

Pour moi, tout ce que je ſais de mon
c'eſt que *Céſar* dit, il y a environ dix-huit
ans, que nous étions des brigands, qui é
dans l'uſage de ſacrifier des hommes à je n
quels dieux pour obtenir d'eux quelque b
proie, et que nous n'allions jamais en c
qu'accompagnés de vieilles ſorcières qui fe
ces beaux ſacrifices.

Tacite, un ſiècle après, dit quelques mo
nous, ſans nous avoir jamais vus: il nous r
de comme les plus honnêtes gens du mond
comparaiſon des Romains; car il aſſure que q
nous n'avions perſonne à voler, nous pa
les jours et les nuits à nous enivrer de mau
bière dans nos cabanes.

Depuis ce temps de notre âge d'or, c'e
vide immenſe juſqu'à l'hiſtoire de *Charlem*
Quand je ſuis arrivé à ces temps connus
vois dans Goldſtad une charte de *Charlem*

latée d'Aix-la-Chapelle, dans laquelle ce ſavant empereur parle ainſi :

Vous ſavez que chaſſant un jour auprès de cette ville, je trouvai les thermes et le palais que Granus, frère de Néron et d'Agrippa avait autrefois bâtis.

Ce *Granus* et cet *Agrippa*, frères de *Néron*, me font voir que *Charlemagne* était auſſi ignorant que moi ; et cela ſoulage.

LIV.

Ignorance ridicule.

L'HISTOIRE de l'Egliſe de mon pays reſſemble à celle de *Granus* frère de *Néron* et d'*Agrippa*, et eſt bien plus merveilleuſe. Ce ſont de petits garçons reſſuſcités, des dragons pris avec une étole comme des lapins avec un lacet ; des hoſties qui ſaignent d'un coup de couteau qu'un juif leur donne ; des ſaints qui courent après leurs têtes qu'on les leur a coupées. Une des légendes, plus avérées dans notre hiſtoire eccléſiaſtique d'Allemagne, eſt celle du bienheureux *Pierre de Luxembourg*, qui, dans les deux années 1388 et 89 après ſa mort, fit deux mille quatre cents miracles ; et les années ſuivantes, trois mille de compte fait, parmi leſquels on ne nomme pourtant que quarante-deux morts reſſuſcités.

Je m'informe ſi les autres Etats de l'Europe ont des hiſtoires eccléſiaſtiques auſſi merveilleuſes et auſſi authentiques ? Je trouve par-tout la même ſageſſe et la même certitude.

LV.

Pis qu'ignorance.

J'AI vu enſuite pour quelles ſottiſes inintelligibles les hommes s'étaient chargés les uns les autres d'imprécations, s'étaient déteſtés, perſécutés, égorgés, pendus, roués et brûlés; et j'ai dit: S'il y avait eu un ſage dans ces abominables t il aurait donc fallu que ce ſage vécût et mo dans les déſerts.

LVI.

Commencement de la raiſon.

JE vois qu'aujourd'hui, dans ce ſiècle qui l'aurore de la raiſon, quelques têtes de cette h du fanatiſme renaiſſent encore. Il paraît que poiſon eſt moins mortel, et leurs gueules m dévorantes. Le ſang n'a point coulé pour la g verſatile, comme il coula ſi long-temps pour le dulgences plénières qu'on vendait au marché; n le monſtre ſubſiſte encore; quiconque recher la vérité riſquera d'être perſécuté. Faut-il r oiſif dans les ténèbres? ou faut-il allumer un f beau auquel l'envie et la calomnie rallumer leurs torches? Pour moi, je crois que la vérité doit pas plus ſe cacher devant ces monſtres, l'on ne doit s'abſtenir de prendre de la nourri dans la crainte d'être empoiſonné.

Fin du philoſophe ignorant.

FAUT PRENDRE UN PARTI,

OU

LE PRINCIPE D'ACTION.

DIATRIBE.

E n'eſt pas entre la Ruſſie et la Turquie qu'il
t de prendre un parti; car ces deux Etats
nt la paix tôt ou tard ſans que je m'en mêle.
ne s'agit pas de ſe déclarer pour une faction
ſe contre une autre faction; car bientôt elles
nt diſparu pour faire place à d'autres.
ne cherche point à faire un choix entre les
ns grecs, les arméniens, les eutichiens,
obites, les chrétiens appelés papiſtes, les
ens, les calviniſtes, les anglicans, les pri-
appelés quakers, les anabaptiſtes, les jan-
, les moliniſtes, les ſociniens, les piétiſtes,
l'autres *iſtes*. Je veux vivre honnêtement
to ces meſſieurs quand j'en rencontrerai,
am diſputer avec eux; parce qu'il n'y en
ieul qui, lorſqu'il aura un écu à partager
moi, ne ſache parfaitement ſon compte, et
conſente à perdre une obole pour le ſalut de
ou de la ſienne.
e. ndrai point parti entre les anciens par-
ens de France et les nouveaux, parce que dans
d'années il n'en ſera plus queſtion.
re les anciens et les modernes, parce que
c ſt interminable.

Ni entre les janſéniſtes et les moliniſtes, pa qu'ils ne ſont plus, et que voilà, DIEU mer cinq ou ſix mille volumes devenus auſſi inuti que les œuvres de *St Ephrem.*

Ni entre les opéra bouffons français et le liens, parce que c'eſt une affaire de fantaiſie.

Il ne s'agit ici que d'une petite bagatelle, de voir s'il y a un Dieu ; et c'eſt ce que je vais ex ner très-ſérieuſement et de très-bonne foi, cela m'intéreſſe, et vous auſſi.

I.

Du principe d'action.

TOUT eſt en mouvement, tout agit, et tout agit dans la nature.

Notre ſoleil tourne ſur lui-même avec une pidité qui nous étonne ; et les autres ſoleils to nent de même, tandis qu'une foule innombra de planètes roule autour d'eux dans leurs orbit et que le ſang circule plus de vingt fois par he dans les plus vils de nos animaux.

Une paille que le vent emporte tend par ſa ture vers le centre de la terre, comme la terre vite vers le ſoleil, et le ſoleil vers elle. La doit aux mêmes lois ſon flux et ſon reflux éter C'eſt par ces mêmes lois que des vapeurs qui ment notre athmoſphère s'échappent continue ment de la terre, et retombent en roſée, en pl en grêle, en neiges, en tonnerre.

Tout eſt action, la mort même eſt agiſſa Les cadavres ſe décompoſent, ſe métamorphoſ en végétaux, nourriſſent les vivans qui à l

tour en nourriſſent d'autres. Quel eſt le principe cette action univerſelle?

Il faut que le principe ſoit unique. Une uniformité conſtante dans les lois qui dirigent la marche des corps céleſtes, dans les mouvemens de notre globe, dans chaque eſpèce, dans chaque genre d'animal, de végétal, de minéral, indique un ſeul moteur. S'il y en avait deux, ils feraient ou divers, ou contraires, ou ſemblables. Si divers, rien ne ſe correſpondrait; contraires, tout ſe détruirait; ſi ſemblables, 'eſt comme s'il n'y en avait qu'un, c'eſt un uble emploi.

Je me confirme dans cette idée qu'il ne peut ter qu'un ſeul principe, un ſeul moteur, que je fais attention aux lois conſtantes et ormes de la nature entière.

La même gravitation pénètre dans tous les es, et les fait tendre les uns vers les autres raiſon directe, non de leurs ſurfaces, ce pourrait être l'effet de l'impulſion d'un fluide, en raiſon de leurs maſſes.

Le quarré de la révolution de toute planète eſt e le cube de ſa diſtance au ſoleil (et cela ve en paſſant ce que *Platon* avait deviné, je omment, que le monde eſt l'ouvrage de nel géomètre.)

Les rayons de lumière ont leurs réflexions et leurs réfractions dans toute l'étendue de l'univers.

Toutes les vérités mathématiques doivent être mêmes dans l'étoile Sirius et dans notre te loge.

Si je porte ma vue ici-bas sur le règne animal. tous les quadrupèdes, et les bipèdes qui n'ont p d'ailes, perpétuent leur espèce par la m copulation, toutes les femelles sont vivipares.

Tous les oiseaux femelles pondent des œufs.

Dans toute espèce chaque genre peuple et fi nourrit uniformément.

Chaque genre de végétal a le même fond propriétés.

Certe le chêne et le noisettier ne se sont t tendus pour naître et croître de la même façon, même que Mars et Saturne n'ont pas été d'intelligence pour observer les mêmes lois. Il y a d une intelligence unique, universelle et puissante, qui agit toujours par des lois invariables.

Personne ne doute qu'une sphère armillaire, payſages, des animaux dessinés, des anatomies cire colorée, ne soient des ouvrages d'artistes habiles. Se pourrait-il que les copies fussent d'une intelligence, et que les originaux n'en fussent pas? Cette seule idée me paraît la plus forte démonstration; je ne conçois pas comment on peut la combattre.

I I.

Du principe d'action nécessaire et éternel.

Ce moteur unique est très-puissant, puisqu'il dirige une machine si vaste et si compliquée. est très-intelligent, puisque le moindre des ressorts de cette machine ne peut être égalé par nos qui sommes intelligens.

Il est un être nécessaire, puisque sans lui la machine n'existerait pas.

éternel, car il ne peut être produit du qui n'étant rien ne peut rien produire ; et exiſte quelque choſe, il eſt démontré que choſe eſt de toute éternité. Cette vérité eſt devenue triviale. Tel a été de nos jours nt de l'eſprit humain, malgré les efforts maîtres d'ignorance ont fait pendant tant pour nous abrutir.

III.

Quel eſt ce principe.

puis me démontrer l'exiſtence du principe , du premier moteur, de l'être ſuprême, ère, comme le docteur *Clarke*. Si cette : pouvait appartenir à l'homme, *Clarke* peut-être de l'employer ; mais l'analyſe plus faite pour nos faibles conceptions. qu'en remontant le fleuve de l'éternité uis eſſayer de parvenir à ſa ſource. : donc connu par le mouvement qu'il y a ur ; m'étant prouvé par l'action qu'il y a ipe d'action, je cherche ce que c'eſt que ipe univerſel ; et la première choſe que is avec une ſecrète douleur, mais avec nation entière, c'eſt qu'étant une partie ptible du grand tout, étant, comme dit un point entre deux éternités, il me ſera le de comprendre ce grand tout et ſon qui m'engloutiſſent de toutes parts. ndant, je me raſſure un peu en voyant a été donné de meſurer la diſtance des de connaitre le cours et les lois qui les

retiennent dans leurs orbites. Je me dis : P
être parviendrai-je en me ſervant de bonne foi d
ma raiſon, juſqu'à trouver quelque lueur de vra
ſemblance qui m'éclairera dans la profonde nuit d
la nature. Et ſi ce petit crépuſcule que je cherch
ne peut m'apparaître, je me conſolerai en ſen
que mon ignorance eſt invincible; que des
naiſſances qui me ſont interdites me ſont tr
ſurement inutiles, et que le grand être ne m
punira pas d'avoir voulu le connaître et de n'avo
pu y parvenir.

IV.

Où eſt le premier principe? Eſt-il infini?

Je ne vois point le premier principe moteur e
intelligent d'un animal appelé homme, lorſqu'il m
démontre une propoſition de géométrie, ou lorſ
qu'il ſoulève un fardeau. Cependant, je juge invin
ciblement qu'il y en a un dans lui, tout ſubalterne
qu'il eſt. Je ne puis découvrir ſi ce premier princip
eſt dans ſon cœur, ou dans ſa tête, ou dans ſon ſang
ou dans tout ſon corps. De même, j'ai deviné u
premier principe de la nature, j'ai vu qu'il eſt
poſſible qu'il ne ſoit pas éternel. Mais où eſt-il

S'il anime toute exiſtence, il eſt donc dans tout
exiſtence : cela me paraît indubitable. Il eſt dans
tout ce qui eſt, comme le mouvement eſt dans
tout le corps d'un animal, ſi on peut ſe ſervir
de cette miſérable comparaiſon.

Mais, s'il eſt dans ce qui exiſte, peut-il être
dans ce qui n'exiſte pas? L'univers eſt-il infini?

on

on me le dit, mais qui me le prouvera ? Je le conçois éternel, parce qu'il ne peut avoir été formé du néant, parce que ce grand principe, *rien ne vient de rien*, eſt auſſi vrai que deux et deux ſont quatre; parce qu'il y a, comme nous avons vu ailleurs, une contradiction abſurde à dire, l'être agiſſant a paſſé une éternité ſans agir; l'être formateur a été éternel ſans rien former; l'être néceſſaire a été pendant une éternité l'être inutile.

Mais je ne vois aucune raiſon pourquoi cet être néceſſaire ſerait infini. Sa nature me paraît d'être tout où il y a exiſtence; mais pourquoi, et comment une exiſtence infinie ? *Newton* a démontré le vide qu'on n'avait fait que ſuppoſer juſqu'à lui. S'il y a du vide dans la nature, le vide peut donc être hors de la nature. Quelle néceſſité que les êtres s'étendent à l'infini ? que fait-ce que l'infini en étendue ? Il ne peut exiſter plus qu'en nombre. Point de nombre, point d'extenſion à laquelle je ne puiſſe ajouter. Il me ſemble qu'en cela le ſentiment de *Cudworth* doit l'emporter ſur celui de *Clarke*.

DIEU eſt préſent par-tout, dit *Clarke*. Oui, j'ajoute; mais par-tout où il y a quelque choſe, et non pas où il n'y a rien. Etre préſent à rien me paraît une contradiction dans les termes, une abſurdité. Je ſuis forcé d'admettre une éternité, mais je ne ſuis pas forcé d'admettre un infini actuel.

Enfin, que m'importe que l'eſpace ſoit un être réel ou une ſimple appréhenſion de mon entendement ? Que m'importe que l'être néceſſaire, intelligent, puiſſant, éternel, formateur de tout

être, soit dans cet espace imaginaire ou n'y soit pas ? en suis-je moins son ouvrage ? en suis-je moins dépendant de lui ? en est-il moins mon maître ? Je vois ce maître du monde par les yeux de mon intelligence, mais je ne le vois point au-delà du monde.

On dispute encore si l'espace infini est un être réel ou non. Je ne veux point asseoir mon jugement sur un fondement aussi équivoque, sur une querelle digne des scolastiques ; je ne veux point établir le trône de DIEU dans les espaces imaginaires.

S'il est permis, encore une fois, de comparer les petites choses qui nous paraissent grandes, à ce qui est si grand en effet, imaginons un alguazil de Madrid qui veut persuader à un castillan son voisin que le roi d'Espagne est le maître de la mer qui est au nord de la Californie, et que quiconque en doute est criminel de lèse-majesté. Le castillan lui répond : Je ne sais pas seulement s'il y a une mer au-delà de la Californie. Peu m'importe qu'il y en ait une, pourvu que j'aie de quoi vivre à Madrid. Je n'ai pas besoin qu'on découvre cette mer pour être fidelle au roi mon maître sur les bords du Manzanarès. Qu'il y ait ou non des vaisseaux au-delà de la baie d'Hudson, il n'en a pas moins le pouvoir de me commander ici ; je sens ma dépendance de lui dans Madrid, parce que je sais qu'il est le maître de Madrid.

Ainsi notre dépendance du grand être ne vient point de ce qu'il est présent hors du monde, mais de ce qu'il est présent dans le monde. Je demande seulement pardon au maître de la nature

de l'avoir comparé à un chétif homme pour me mieux faire entendre.

V.

Que tous les ouvrages de l'être éternel sont éternels.

Le principe de la nature étant néceſſaire et éternel, et ſon eſſence étant d'agir, il a donc agi toujours. Car, encore une fois, s'il n'avait pas été toujours le Dieu agiſſant, il aurait été toujours le Dieu indolent, le Dieu d'*Epicure*, le Dieu qui n'eſt bon à rien. Cette vérité me paraît démontrée en toute rigueur.

Le monde ſon ouvrage, ſous quelque forme qu'il paraiſſe, eſt donc éternel comme lui, de même que la lumière eſt auſſi ancienne que le ſoleil, le mouvement auſſi ancien que la matière, les alimens auſſi anciens que les animaux; ſans quoi le ſoleil, la matière, les animaux auraient été non-ſeulement des êtres inutiles, mais des êtres de contradiction, des chimères.

Que pourrait-on imaginer en effet de plus contradictoire qu'un être eſſentiellement agiſſant qui n'aurait pas agi pendant une éternité; un être formateur qui n'aurait rien formé, ou qui n'aurait formé quelques globes que depuis très-peu d'années, ſans qu'il parût la moindre raiſon de les avoir formés plutôt en un temps qu'en un autre? Le principe intelligent ne peut rien faire ſans raiſon; rien ne peut exiſter ſans une raiſon antécédente et néceſſaire. Cette raiſon antécédente et néceſſaire a été éternellement; donc l'univers eſt éternel.

Nous ne parlons ici que philoſophiquement; il ne nous appartient pas ſeulement de regarder en face ceux qui parlent par révélation.

V I.

Que l'être éternel, premier principe, a tout arrangé volontairement.

Il eſt clair que cette ſuprême intelligence néceſſaire, agiſſante, a une volonté, et qu'elle a tout arrangé parce qu'elle l'a voulu. Car comment agir et former tout ſans vouloir le former? ce ſerait être une pure machine, et cette machine ſuppoſerait un autre premier principe, un autre moteur. Il en faudrait toujours revenir à un premier être intelligent, quel qu'il ſoit. Nous voulons, nous agiſſons, nous formons des machines quand nous le voulons; donc le grand *Demiourgos* très-puiſſant a tout fait parce qu'il l'a voulu.

Spinoſa lui-même reconnaît dans la nature puiſſance intelligente néceſſaire. Mais une intelligence deſtituée de volonté ſerait une chose abſurde, parce que cette intelligence ne ſervirait à rien, elle n'opérerait rien, puiſqu'elle voudrait rien opérer. Le grand être néceſſaire a donc voulu tout ce qu'il a opéré.

J'ai dit tout-à-l'heure qu'il a tout fait néceſſairement, parce que ſi ſes ouvrages n'étaient pas néceſſaires, ils ſeraient inutiles. Mais ce néceſſité lui ôterait-elle ſa volonté? non, ſans doute; je veux néceſſairement être heureux; je n'en veux pas moins ce bonheur: au contraire je le veux avec d'autant plus de force que je le veux invinciblement.

Cette néceſſité lui ôte-t-elle ſa liberté ? point du tout. La liberté ne peut être que le pouvoir d'agir. L'être ſuprême étant très-puiſſant eſt donc le plus libre des êtres.

Voilà donc le grand artiſan des choſes reconnu néceſſaire, éternel, intelligent, puiſſant, voulant et libre.

VII.

Que tous les êtres, ſans aucune exception, ſont ſoumis aux lois éternelles.

QUELS ſont les effets de ce pouvoir éternel réſidant eſſentiellement dans la nature ? Je n'en vois que de deux eſpèces, les inſenſibles et les ſenſibles.

Cette terre, ces mers, ces planètes, ces ſoleils paraiſſent des êtres admirables, mais brutes, abſolument privés de toute ſenſibilité. Un colimaçon qui rampe, qui a quelques perceptions et qui fait l'amour, paraît en cela jouir d'un avantage ſupérieur à tout l'éclat des ſoleils qui illuminent l'eſpace.

Mais tous ces êtres ſont également ſoumis aux lois éternelles et invariables.

Ni le ſoleil, ni le colimaçon, ni l'huître, ni le chien, ni le ſinge, ni l'homme, n'ont pu ſe donner rien de ce qu'ils poſſèdent, il eſt évident qu'ils ont tout reçu.

L'homme et le chien ſont nés malgré eux d'une mère qui les a mis au monde malgré elle. Tous deux tettent leur mère ſans ſavoir ce qu'ils font, cela par un mécaniſme très-délicat, très-compliqué, dont même très-peu d'hommes parviennent la connaiſſance.

Tous deux au bout de quelque temps ont idées, de la mémoire, une volonté; le c beaucoup plus tôt, l'homme plus tard.

Si les animaux n'étaient que de pures ma nes, ce ne ſerait qu'une raiſon de plus ceux qui penſent que l'homme n'eſt qu'une chine auſſi; mais il n'y a plus perſonne auj d'hui qui n'avoue que les animaux ont idées, de la mémoire, une meſure d'int gence, qu'ils perfectionnent leurs connaiſſan qu'un chien de chaſſe apprend ſon métier, q vieux renard eſt plus habile qu'un jeune et

De qui tiennent-ils toutes ces facultés, ſ de la cauſe primordiale éternelle, du prin d'action, du grand être qui anime toute la nat

L'homme a les facultés des animaux beau plus tard qu'eux; mais dans un degré beau plus éminent, peut-il les tenir d'une autre c

Il n'a rien que ce que le grand être lui do Ce ſerait une étrange contradiction, une ſ lière abſurdité que tous les aſtres, tous les él tous les végétaux, tous les animaux obéiſſen relâche irréſiſtiblement aux lois du grand êtr que l'homme ſeul pût ſe conduire par lui-

VIII.

Que l'homme eſt eſſentiellement ſoumis aux lois éternelles du premier princ

VOYONS donc cet animal homme avec de la raiſon que le grand être nous a

Qu'eſt-ce que la première perception reçoit? celle de la douleur; enſuite le p

la nourriture. C'eſt-là toute notre vie, douleur et plaiſir. D'où nous viennent ces deux reſſorts qui nous font mouvoir juſqu'au dernier moment, ſinon de ce premier principe d'action, de ce grand *Demiourgos* ? Certe, ce n'eſt pas nous qui nous donnons de la douleur; et comment pourrions-nous être la cauſe du petit nombre de nos plaiſirs ? Nous avons dit ailleurs qu'il nous eſt impoſſible d'inventer une nouvelle ſorte de plaiſir, c'eſt-à-dire un nouveau ſens. Diſons ici qu'il nous eſt également impoſſible d'inventer une nouvelle ſorte de douleur. Les plus abominables tyrans ne le peuvent pas. Les Juifs, dont le bénédictin *Calmet* a fait graver les ſupplices dans ſon dictionnaire, n'ont pu que couper, déchirer, mutiler, tirer, brûler, étouffer, écraſer: tous les tourmens ſe réduiſent là. Nous ne pouvons donc rien par nous-mêmes ni en bien ni en mal; nous ne ſommes que les inſtrumens aveugles de la nature.

Mais je veux penſer et je penſe, dit au haſard la foule des hommes. Arrêtons-nous ici. Quelle a été notre première idée après le ſentiment de la douleur? celui de la mamelle que nous avons ſu ; puis le viſage de notre nourrice; puis quelques autres faibles objets et quelques beſoins ont fait des impreſſions. Juſque-là oſerait-on dire qu'on n'a pas été un automate ſentant, un malheureux animal abandonné ſans connaiſſance et ſans pouvoir, un rebut de la nature? Oſera-t-on dire que dans cet état on eſt un être penſant, qu'on ſe donne ſes idées, qu'on a une ame ?

Qu'eſt-ce que le fils d'un roi au ſortir de la matrice? il dégoûterait ſon père s'il n'était pas ſon père. Une fleur des champs qu'on foule aux pieds eſt un objet infiniment ſupérieur.

IX.

Du principe d'action des êtres ſenſibles.

VIENT enfin le temps où un nombre p moins grand de perceptions, reçu dans machine, ſemble ſe préſenter à notre vol Nous croyons faire des idées. C'eſt c ir, en ouvrant le robinet d'une fontaine, nous ſions former l'eau qui en coule. Nous, créer des idées! pauvres gens que nous ſommes! Quoi! il eſt évident que nous n'avons eu nulle part premières, et nous ſerions les créateurs des ſ des! Peſons bien cette vanité de faire des idé et nous verrons qu'elle eſt inſolente et abſur

Souvenons-nous qu'il n'y a rien dans les ob extérieurs qui ait la moindre analogie, le moin rapport, avec un ſentiment, une idée, une penſée; faites fabriquer un œil, une oreille par le meilleur ouvrier en marqueterie, cet œil ne verra rien, cette oreille n'entendra rien. Il en eſt ainſi de notre corps vivant. Le princi univerſel d'action fait tout en nous. Il ne n a point excepté du reſte de la nature.

Deux expériences continuellement réité dans tout le cours de notre vie, et dont j'ai parlé ailleurs, convaincront tout homme qui réfléchit que nos idées, nos volontés, nos actions ne nous appartiennent pas.

La

La première, c'eſt que perſonne ne ſait ni ne eut ſavoir quelle idée lui viendra dans une mi-ute, quelle volonté il aura, quel mot il proférera, uel mouvement ſon corps fera.

La ſeconde, que pendant le ſommeil il eſt bien lair que tout ſe fait dans nos ſonges ſans que nous ayons la moindre part. Nous avouons que nous ommes alors de purs automates, ſur leſquels un ouvoir inviſible agit avec une force auſſi réelle, uſſi puiſſante qu'incompréhenſible. Ce pouvoir emplit notre tête d'idées, nous inſpire des dé-rs, des paſſions, des volontés, des réflexions. Il t en mouvement tous les membres de notre orps. Il eſt arrivé quelquefois qu'une mère a touffé effectivement dans un vain ſonge ſon en-nt nouveau-né qui dormait à côté d'elle; qu'un mi a tué ſon ami. D'autres jouiſſent réellement 'une femme qu'ils ne connaiſſent pas. Combien le muſiciens ont fait de la muſique en dormant! ombien de jeunes prédicateurs ont compoſé des ermons, ou éprouvé des pollutions!

Si notre vie était partagée exactement entre la eille et le ſommeil, au lieu que nous ne conſu-nons d'ordinaire à dormir que le tiers de notre hétive durée, et ſi nous rêvions toujours dans ce ſommeil, il ſerait bien démontré alors que la moi-tié de notre exiſtence ne dépend point de nous. Mais, ſuppoſé que de vingt-quatre heures nous en paſſions huit dans les ſonges, il eſt évident que voilà le tiers de nos jours qui ne nous appartient en aucune manière. Ajoutez-y l'enfance, ajou-tez-y tout le temps employé aux fonctions pur-

ment animales, et voyez ce qui reſte. Vous ſerez étonné d'avouer que la moitié de votre vie au moins ne vous appartient point du tout. Concevez à préſent de quelle inconſéquence il ſerait qu'une moitié dépendît de vous, et que l'autre n'en dépendit pas.

Concluez donc que le principe univerſel d'action fait tout en vous.

Un janſéniſte m'arrête là, et me dit : V êtes un plagiaire; vous avez pris votre doct dans le fameux livre *de l'action de* DIEU *ſur les créatures*, autrement *de la prémotion phyſique*, par notre grand patriarche *Bourſier*, dont nous avons dit (*) *qu'il avait trempé ſa plume d l'encrier de la Divinité.* Non, mon ami; je jamais pris chez les janſéniſtes ni chez les m niſtes qu'une forte averſion pour leurs ca et un peu d'indifférence pour leurs opinions. *Bourſier*, en prenant DIEU pour ſon cornet, fait préciſément de quelle nature était le ſon d'*Adam*, quand DIEU lui arracha une côte p en former ſa femme; de quelle eſpèce était ſa *concupiſcence*, ſa grâce habituelle, ſa grâce actue Il fait avec *St Auguſtin* qu'on aurait fait des fans ſans volupté dans le paradis terreſtre, c on ſème ſon champ, ſans goûter en cela le pl de la chair. Il eſt convaincu qu'*Adam* n'a pé dans le paradis terreſtre que par diſtraction. N

(*) *Dictionnaire des grands-hommes*, à l'article *Bourſier*.

N. B. Que parmi ces *grands-hommes* il n'y a guère que des janſéniſtes, comme parmi les *grands-hommes* de l'abbé *Ladvocat*, on ne trouve guère que des partiſans des jéſuites.

e ſais rien de tout cela ; et je me contente
ıirer ceux qui ont une ſi belle et ſi profonde
ce.

X.

Du principe d'action appelé ame.

AIS on a imaginé, après bien des ſiècles,
nous avions une ame qui agiſſait par elle-
et on s'eſt tellement accoutumé à cette
qu'on l'a priſe pour une choſe réelle.
n a crié par-tout l'*ame*, l'*ame!* ſans avoir la
légère notion de ce qu'on prononçait.
par ame on voulait dire la vie ; tantôt
petit ſimulacre léger qui nous reſſem-
et qui allait après notre mort boire des eaux
chéron ; c'était une harmonie, une omé-
, une entéléchie. Enfin on en a fait un petit
n'eſt point corps, un ſouffle qui n'eſt point
et de ce mot ſouffle, qui veut dire eſprit en
d'une langue, on a fait un je ne ſais quoi qui
rien du tout.
is qui ne voit qu'on prononçait ce mot d'*ame*
nt et ſans s'entendre, comme on le pro-
encore aujourd'hui, et comme on profère
le mouvement, d'entendement, d'ima-
, de mémoire, de déſir, de volonté ? Il
a point d'être réel appelé volonté, déſir, mé-
, imagination, entendement, mouvement.
s l'être réel appelé homme comprend, ima-
ſe ſouvient, déſire, veut, ſe meut. Ce ſont
termes abſtraits, inventés pour faciliter le
ours. Je cours, je dors, je m'éveille ; mais

il n'y a point d'être physique qui soit course, ou sommeil, ou éveil. Ni la vue, ni l'ouïe, ni le tact, ni l'odorat, ni le goût ne sont des êtres. J'entends, je vois, je flaire, je goûte, je touche. Et comment fais-je tout cela sinon parce que le grand être a ainsi disposé toutes les choses, parce que le principe d'action, la cause universelle, en un mot; DIEU, nous donne ces facultés ?

Prenons-y bien garde, il y aurait tout au de raison à supposer dans un limaçon un être se cret appelé *ame libre* que dans l'homme. (ce limaçon a une volonté, des désirs, des goûts, sensations, des idées, de la mémoire. Il veut cher à l'objet de sa nourriture, à celui de amour. Il s'en ressouvient, il en a l'idée, il y aussi vite qu'il peut aller; il connaît le plaisir la douleur. Cependant vous n'êtes point effa ché, quand on vous dit que cet animal n'a une ame spirituelle, que DIEU lui a fait c pour un peu de temps, et que celui qui fait voir les astres fait mouvoir les insectes. A quand il s'agit d'un homme, vous changez d'a Ce pauvre animal vous paraît si digne de vos pects, c'est-à-dire vous êtes si orgueilleux, vous osez placer dans son corps chétif que chose qui semble tenir de la nature de DIEU m et qui cependant, par la perversité de ses pens vous paraît souvent à vous-même diaboli quelque chose de sage et de fou, de bon et d'e crable, de céleste et d'infernal, d'invisible, d mortel, d'incompréhensible, et vous vous accoutumé à cette idée comme vous avez p

ıbitude de dire *mouvement*, quoiqu'il n'y ait nt d'être qui ſoit mouvement; comme vous férez tous les mots abſtraits, quoiqu'il n'y ait nt d'êtres abſtraits.

X I.

Examen du principe d'action appelé ame.

IL y a pourtant un principe d'action dans mme. Oui, et il y en a par-tout. Mais ce prine peut-il être autre choſe qu'un reſſort, un prer mobile ſecret qui ſe développe par la volonté jours agiſſante du premier principe auſſi puiſt que ſecret, auſſi démontré qu'inviſible, le-il nous avons reconnu être la cauſe eſſentielle toute la nature?

Si vous créez le mouvement, ſi vous créez des es, parce que vous le voulez, vous êtes Dieu ır ce moment-là; car vous avez tous les attride DIEU; volonté, puiſſance, création. Or ez-vous l'abſurdité où vous tombez en vous ıt Dieu.

Il faut que vous choiſiſſiez entre ces deux par-, ou d'être Dieu quand il vous plaît, ou de déıdre continuellement de DIEU. Le premier eſt ravagant, le ſecond ſeul eſt raiſonnable.

S'il y avait dans notre corps un petit dieu nom*ame libre*, qui devient ſi ſouvent un petit dia-, il faudrait, ou que ce petit dieu fût créé de ıte éternité, ou qu'il fût créé au moment de tre conception, ou qu'il le fût pendant que vous embryon, ou quand vous naiſſez, ou quand us commencez à ſentir. Tous ces partis ſont alement ridicules.

Un petit dieu ſubalterne inutilement exiſtant pendant une éternité paſſée, pour deſcendre dans un corps qui meurt ſouvent en naiſſant; c'eſt le comble de la contradiction et de l'impertinence.

Si ce petit *dieu-ame* eſt créé au moment que votre père darde je ne ſais quoi dans la matrice de votre mère, voilà le maître de la nature, l'être des êtres occupé continuellement à épier tous les rendez-vous, toujours attentif au moment où homme prend du plaiſir avec une femme, et laiſſant ce moment pour envoyer vîte une ame tante, penſante, dans un cachot, entre un bo rectum et une veſſie. Voilà un petit dieu plaiſ ment logé! Quand madame accouche d'un enf mort, que devient ce *dieu-ame* qui s'était enfe entre des excrémens infects et de l'urine? Où s'en retourne-t-il?

Les mêmes difficultés, les mêmes inconſéquences, les mêmes abſurdités ridicules et révoltantes ſubſiſtent dans tous les autres cas. L'idée d'une ame telle que le vulgaire la conçoit ordinairement ſans réfléchir, eſt donc ce qu'on a jamais imaginé de plus ſot et de plus fou.

Combien plus raiſonnable, plus décent, p reſpectueux pour l'être ſuprême, plus conven à notre nature: et par conſéquent combien p vrai n'eſt-il pas de dire:

" Nous ſommes des machines produites „ tout temps les unes après les autres par l'é„ ternel géomètre; machines faites ainſi que „ tous les autres animaux, ayant les mêmes „ organes, les mêmes beſoins, les mêmes

» plaisirs, les mêmes douleurs, très-supérieurs
» à eux tous en beaucoup de choses, inférieurs
» en quelques autres, ayant reçu du grand être
» un principe d'action que nous ne pouvons con-
» naître; recevant tout, ne nous donnant rien,
» et mille millions de fois plus soumis à lui que
» l'argille ne l'est au potier qui la façonne ? "

Encore une fois, ou l'homme est un dieu, ou il est exactement tout ce que je viens de prononcer. (1)

XII.

Si le principe d'action dans les animaux est libre.

Il y a dans l'homme et dans tout animal un cipe d'action comme dans toute machine; et premier moteur, ce premier ressort est nécessairement, éternellement disposé par le maître, quoi tout serait chaos, sans quoi il n'y aurait point de monde.

Tout animal, ainsi que toute machine, obéit fairement, irrévocablement à l'impulsion

(1) Le pouvoir d'agir dans un être intelligent est uniquement la connaissance acquise par l'expérience que désir qu'il forme que tel effet existe, est constamment suivi de l'existence de cet effet. Nous ne pouvons avoir l'autre idée de l'action. Ainsi le raisonnement de M. de Voltaire se réduit à ceci: Ce que je désire, ce que je veux lieu d'une manière constante, mais pour un bien petit ombre de cas, et même cet ordre est souvent interrompu ins que je sache comment. Je dois donc supposer qu'il xiste un être dont la volonté est toujours suivie de l'effet; 'est la seule idée que je puis avoir d'un agent tout puissant. t si je crois quelquefois être un agent borné, c'est eulement lorsque ma volonté est d'accord avec celle de et être suprême.

qui la dirige ; cela eſt évident, cela eſt aſſez connu. Tout animal eſt doué d'une volonté, et il faut être fou pour croire qu'un chien qui ſuit ſon maître n'ait pas la volonté de le ſuivre. Il marche après lui irréſiſtiblement, oui, ſans doute ; mais il marche volontairement. Marche-t-il librement ? oui, ſi rien ne l'empêche ; c'eſt-à-dire, il peut marcher, il veut marcher, et il marche ; ce n'eſt pas dans ſa volonté qu'eſt ſa liberté de marcher, mais dans la faculté de marcher à lui donnée. Un roſſignol veut faire ſon nid, et conſtruit quand il a trouvé de la mouſſe. Il a eu la liberté d'arranger ce berceau ainſi qu'il a eu la liberté de chanter quand il en a eu envie, et qu'il n'a pas été enrhumé. Mais a-t-il eu la liberté d'avoir cette envie, a-t-il voulu vouloir faire ſon nid ? A-t-il eu cette abſurde liberté d'indifférence que des théologiens ont fait conſiſter à dire : *Je ne veux ni ne veux pas faire mon nid, cela m'eſt abſolument indifférent ; mais je veux vouloir faire mon nid uniquement pour le vouloir, et ſans y être déterminé par rien, et ſeulement pour vous prouver que je ſuis libre.* Telle eſt l'abſurdité qui a régné dans les écoles. Si le roſſignol pouvait parler il dirait à ces docteurs : *Je ſuis invinciblement déterminé à nicher, je veux nicher, j'en ai le pouvoir et je niche ; vous êtes invinciblement déterminés à raiſonner mal, vous rempliſſez votre deſtin comme moi la mienne.*

Nous allons voir ſi l'homme peut être libre dans un autre ſens.

XIII.

De la liberté de l'homme et du deſtin.

: boule qui en pouſſe une autre, un chien de qui court néceſſairement et volontairement un cerf, ce cerf qui franchit un foſſé imte avec non moins de néceſſité et de volonté; biche qui produit une autre bichte, laquelle mettra une autre au monde, tout cela n'eſt pas invinciblement déterminé que nous ne le à tout ce que nous feſons: car ſongeons urs combien il ſerait inconſéquent, ridicule, rde, qu'une partie des choſes fût arrangée, l'autre ne le fût pas.

Tout événement préſent eſt né du paſſé, et eſt re du futur, ſans quoi cet univers ſerait abſont un autre univers, comme le dit très-bien z, qui a deviné plus juſte en cela que dans monie préétablie. La chaîne éternelle ne être ni rompue, ni mêlée. Le grand être a nt néceſſairement ne peut le laiſſer flotter ne, ni la changer; car alors il ne ſerait l'être néceſſaire, l'être immuable, l'être des ; il ſerait faible, inconſtant, capricieux, il ntirait ſa nature, il ne ſerait plus.

Un deſtin inévitable eſt donc la loi de toute la ; et c'eſt ce qui a été ſenti par toute l'anti-

La crainte d'ôter à l'homme je ne ſais elle fauſſe liberté, de dépouiller la vertu de n mérite, et le crime de ſon horreur, a quelfois effrayé des ames tendres; mais dès qu'elles été éclairées, elles ſont bientôt revenues à

cette grande vérité que tout eſt enchaîné, et que tout eſt néceſſaire.

L'homme eſt libre, encore une fois, quand il peut ce qu'il veut, mais il n'eſt pas libre de vouloir; il eſt impoſſible qu'il veuille ſans cauſe. Si cette cauſe n'a pas ſon effet infaillible, elle n'eſt plus cauſe. Le nuage qui dirait au vent, je ne veux pas que tu me pouſſes, ne ſerait pas plus abſurde. Cette vérité ne peut jamais nuire à la morale. Le vice eſt toujours vice, comme la maladie eſt toujours maladie. Il faudra toujours réprimer les méchans; car s'ils ſont déterminés au mal, on leur répondra qu'ils ſont prédeſtinés au châtiment.

Eclairciſſons toutes ces vérités.

XIV.

Ridicule de la prétendue liberté, nommée liberté d'indifférence.

QUEL admirable ſpectacle que celui des deſtinées éternelles de tous les êtres enchaînés au trône du fabricateur de tous les mondes! Je ſuppoſe un moment que cela ne ſoit pas, et que cette liberté chimérique rende tout événement incertain. Je ſuppoſe qu'une de ces ſubſtances intermédiaires entre nous et le grand être (car il peut y en avoir des milliars) vienne conſulter cet être éternel ſur la deſtinée de quelques-uns de ces globes énormes placés à une ſi prodigieuſe diſtance de nous. Le ſouverain de la nature ſerait alors réduit à lui répondre: *Je ne ſuis pas ſouverain, je ne ſuis pas le grand être néceſſaire;*

chaque petit embryon eſt le maître de faire des deſtinées. Tout le monde eſt libre de vouloir ſans autre cauſe que ſa volonté. L'avenir eſt incertain, tout dépend du caprice; je ne puis rien prévoir: ce grand tout, que vous avez cru ſi régulier, n'eſt qu'une vaſte anarchie où tout ſe fait ſans cauſe et ſans raiſon. Je me donnerai bien de garde de vous dire, telle choſe arrivera, car alors les gens lins, dont les globes ſont remplis, feraient tout le contraire de ce que j'aurais prévu, ne fût-ce que pour me faire des malices. On oſe toujours e jaloux de ſon maître lorſqu'il n'a pas un pouvoir abſolu qui vous ôte juſqu'à la jalouſie: on eſt rien aiſe de le faire tomber dans le piége. Je ne uis qu'un faible ignorant. Adreſſez-vous à quelqu'un de plus puiſſant et de plus habile que moi.

Cet apologue eſt peut-être plus capable qu'au- 1 autre argument de faire rentrer en eux-mêmes partiſans de cette vaine liberté d'indifférence, il en eſt encore, et ceux qui s'occupent ſur les ics à concilier la prefcience avec cette liberté, ceux qui parlent encore dans l'univerſité de alamanque ou à Bedlam de la grâce médicinale t de la grâce concomitante.

X V.

Du mal, et en premier lieu, de la deſtruction des bêtes.

NOUS n'avons jamais pu avoir l'idée du bien et mal que par rapport à nous. Les ſouffrances 'un animal nous ſemblent des maux, parce qu'é- ınt animaux comme eux, nous jugeons que nous

ferions fort à plaindre ſi on nous en feſait autant. Nous aurions la même pitié d'un arbre ſi on nous diſait qu'il éprouve des tourmens quand on le coupe, et d'une pierre ſi nous apprenions qu'elle ſouffre quand on la taille. Mais nous plaindrions l'arbre et la pierre beaucoup moins que l'animal, parce qu'ils nous reſſemblent moins. Nous ceſſons même bientôt d'être touchés de l'affreuſe deſtinée des bêtes deſtinées pour notre table. Les enfans, qui pleurent la mort du premier poulet qu'ils voient égorger, en rient au ſecond.

Enfin, il n'eſt que trop certain que ce carnage dégoûtant, étalé ſans ceſſe dans nos boucheries et dans nos cuiſines, ne nous paraît pas un mal; au contraire nous regardons cette horreur ſouvent peſtilentielle comme une bénédiction du Seigneur, et nous avons encore des prières dans leſquelles on le remercie de ces meurtres. Qu'y a-t-il pour de plus abominable que de ſe nourrir continuellement de cadavres?

Non-ſeulement nous paſſons notre vie à tuer et à dévorer ce que nous avons tué; mais tous les animaux s'égorgent les uns les autres; ils y ſont portés par un attrait invincible, depuis les plus petits inſectes juſqu'au rhinocéros et à l'éléphant; la terre n'eſt qu'un vaſte champ de guerres, de bûches, de carnage, de deſtruction; il n'eſt pas d'animal qui n'ait ſa proie, et qui pour la prendre n'emploie l'équivalent de la ruſe et de la rage avec laquelle l'exécrable araignée attire et dévore la mouche innocente. Un troupeau de moutons dévore en une heure plus d'inſectes, en broutant l'herbe, qu'il n'y a d'hommes ſur la terre.

Et ce qui eſt encore de plus cruel, c'eſt que dans tte horrible ſcène de meurtres toujours renouve-, on voit évidemment un deſſein formé de per-tuer toutes les eſpèces par les cadavres ſanglans leurs ennemis mutuels. Ces victimes n'expirent 'après que la nature a ſoigneuſement pourvu à fournir de nouvelles. Tout renaît pour le rtre.

Cependant je ne vois aucun moraliſte parmi ous, aucun de nos loquaces prédicateurs, aucun ême de nos tartuffes, qui ait fait la moindre ré-exion ſur cette habitude affreuſe, devenue chez us nature. Il faut remonter juſqu'au pieux *orphyre*, et aux compatiſſans pythagoriciens, ir trouver quelqu'un qui nous faſſe honte de otre ſanglante gloutonnerie; ou bien il faut voya-chez les brames: car pour nos moines que le ice de leurs fondateurs a fait renoncer à la r, ils ſont meurtriers de ſoles et de turbots, ls ne le ſont pas de perdrix et de cailles; (2) t ni parmi les moines, ni dans le concile de rente, ni dans nos aſſemblées du clergé, ni nos académies, on ne s'eſt encore aviſé de

(2) Les moines de la Trappe ne dévorent aucun être ivant, mais ce n'eſt ni par un ſentiment de compaſſion, i pour avoir une ame plus douce, plus éloignée de la iolence, ni pour s'accoutumer à la tempérance ſi néceſſaire l'homme qui aſpire à ſe rendre indépendant des événe-ens, ni pour ſe conſerver plus ſain un entendement dont ls ont juré de ne jamais faire uſage. Tels étaient les motifs es philoſophes diſciples de *Pythagore*. Nos pauvres trap-iſtes ne font mauvaiſe chère que pour ſe faire une niche; e qu'ils croient très-propre à divertir l'être des êtres.

donner le nom de mal à cette boucherie universelle. On n'y a pas plus songé dans les conciles que dans les cabarets.

Le grand être est donc justifié chez nous de cette boucherie ; ou bien il nous a pour complices.

XVI.

Du mal dans l'animal appelé homme.

VOILA pour les bêtes ; venons à l'homme. Si ce n'est pas un mal que le seul être sur la terre connaisse DIEU par ses pensées, soit malheu par ses pensées; si ce n'est pas un mal que adorateur de la Divinité soit presque toujours juste et souffrant, qu'il voie la vertu et qu'il c mette le crime, qu'il soit si souvent trompeur trompé, victime et bourreau de ses semblables etc. si tout cela n'est pas un mal affreux, je ne pas où le mal se trouvera.

Les bêtes et les hommes souffrent presque relâche, et les hommes encore davantage, que non seulement leur don de penser est t souvent un tourment, mais parce que cette fac de penser leur fait toujours craindre la mort les bêtes ne prévoient point. L'homme est un très-misérable qui a quelques heures de relâch quelques minutes de satisfaction, et une lo suite de jours de douleurs dans sa courte Tout le monde l'avoue, tout le monde le dit, on a raison.

Ceux qui ont crié que tout est bien, sont charlatans. *Shaftesbury*, qui mit ce conte à

e, était un homme très-malheureux. J'ai vu *ugbroke* rongé de chagrins et de rage; et *Pope* engagea à mettre en vers cette mauvaïse plaisanterie, était un des hommes les plus à plaindre 'aie jamais connus, contrefait dans son corps, il dans son humeur, toujours malade, toujours à charge à lui-même, harcelé par cent ennemis jusqu'à son dernier moment. Qu'on me donne loins des heureux qui me disent tout est bien. on entend par ce *tout est bien*, que la tête de me est bien placée au-dessus de ses deux les; que ses yeux sont mieux à côté de la rade son nez que derrière ses oreilles; que son in rectum est mieux placé vers son derrière près de sa bouche; à la bonne heure. Tout en dans ce sens-là. Les lois physiques et matiques sont très bien observées dans sa structure.

Qui aurait vu la belle *Anne de Boulen et ie Stuart*, plus belle encore, dans leur jeu, aurait dit, voilà qui est bien: mais l'aurait-il les voyant mourir par la main d'un bourreau? it-il dit en voyant périr le petit-fils de la belle *ie Stuart* par le même supplice au milieu de sa ale? l'aurait-il dit en voyant l'arrière-petit-lus malheureux encore, puisqu'il vécut plus temps? etc. etc. etc.

tez un coup d'œil sur le genre-humain, seule: depuis les proscriptions de *Sylla* jusqu'aux icres d'Irlande.

oyez ces champs de bataille, où des imbécil- nt étendu sur la terre d'autres imbécilles par le en d'une expérience de physique que fit autre-

fois un moine. Regardez ces bras, ces jambes, ces cervelles sanglantes et tous ces membres épars; c'est le fruit d'une querelle entre deux ministres i o- rans, dont ni l'un ni l'autre n'auraient pu dire mot devant *Newton*, devant *Locke*, devant *Halley*; ou bien c'est la suite d'une querelle ridicule entre deux femmes très-impertinentes. Entrez l'hôpital voisin où l'on vient d'entasser ceux qui ne sont pas encore morts, on leur arrache la vie par de nouveaux tourmens, et des entrepreneurs ce qu'on appelle une fortune, en tenant un re tre de ces malheureux qu'on diffèque de leur vivant, à tant par jour, sous prétexte de les guérir.

Voyez d'autres gens vêtus en comédiens ga quelque argent à chanter, dans une langue ét gère, une chanson très-obscure et très-plate ; remercier le père de la nature de cet exécrable ou trage fait à la nature ; et puis, dites tranquille tout est bien. Proférez ce mot, si vous l'osez tre *Alexandre VI* et *Jules II*; proférez-le su ruines de cent villes englouties par des trem mens de terre, et au milieu de douze milli d'Américains qu'on assassine en douze millions d manières, pour les punir de n'avoir pu ente en latin une bulle du pape que des moines l ont lue. Proférez-le aujourd'hui 24 auguste, 24 août 1772; jour où ma plume tremble ma main, jour de l'anniversaire centenaire de St Barthelemi. Passez de ces théâtres innomb de carnage, à ces innombrables réceptacles douleurs qui couvrent la terre, à cette foule maladies qui dévorent lentement tant de

reux

eux pendant toute leur vie ; contemplez enfin e bévue affreuſe de la nature qui empoiſonne genre-humain dans ſa ſource, et qui attache le s abominable des fléaux au plaiſir le plus néceſ re. Voyez ce roi ſi mépriſé, *Henri III*, et ce f de parti ſi médiocre, le duc de *Mayenne*, aqués tous deux de la vérole en feſant la guerre ivile ; et cet inſolent deſcendant d'un marchand Florence, ce *Gondi*, ce *Retz*, ce prêtre, cet hevêque de Paris, prêchant un poignard à la avec la chaude-p . . . Pour achever ce tableau rai et ſi funeſte, placez-vous entre ces inonda- et ces volcans qui ont tant de fois bouleverſé de parties dans ce globe ; placez-vous entre la re et la peſte qui l'ont dévaſté. Vous enfin qui ceci, reſſouvenez-vous de toutes vos peines, uez que le mal exiſte, et n'ajoutez pas à tant miſères et d'horreurs la fureur abſurde de nier.

XVII.

Des romans inventés pour deviner l'origine du mal.

De cent peuples qui ont recherché la cauſe du phyſique et moral, les Indiens ſont les pre- dont nous connaiſſons les imaginations ro- eiques. Elles ſont ſublimes, ſi le mot ſublime eut dire *haut* ; car le mal, ſelon les anciens brach- vient d'une querelle arrivée autrefois dans plus haut des cieux, entre les anges fidelles et anges jaloux. Les rebelles furent précipités du dans l'Ondéra pour des milliars de ſiècles.

Mais le grand être leur fit grâce au bout de quelques mille ans : on les fit hommes, et ils apportèrent sur la terre le *mal* qu'ils avaient fait naître dans l'empyrée. Nous avons rapporté ailleurs avec étendue cette antique fable, la source de toutes les fables.

Elle fut imitée avec esprit chez les nations ingénieuses, et avec grossièreté chez les barbares. Rien n'est plus spirituel et plus agréable, en effet, que le conte de *Pandore* et de sa boîte. Si *Hésiode* a eu le mérite d'inventer cette allégorie, je le tiens aussi supérieur à *Homère*, qu'*Homère* l'est à *Lycophron*.

Cette boîte de *Pandore*, en contenant tous les maux qui en sont sortis, semble aussi renfermer tous les charmes des allusions les plus frappantes à la fois et les plus délicates. Rien n'est plus enchanteur que cette origine de nos misères. Mais il y a quelque chose de bien plus estimable encore dans l'histoire de cette *Pandore*. Il y a un mérite extrême dont il me semble qu'on n'a point parlé, c'est qu'il ne fut jamais donné d'y croire.

XVIII.

De ces mêmes romans, imités par quelques nations barbares.

VERS la Chaldée et vers la Syrie, les barbares eurent aussi leurs fables sur l'origine du mal. Chez une de ces nations voisines de l'Euphrate, un serpent ayant rencontré un âne chargé, et pressé par la

foif, lui demanda ce qu'il portait. C'eſt la recette
le l'immortalité, répondit l'âne ; DIEU en fait
préſent à l'homme qui en a chargé mon dos ; il
t après moi, et il eſt encore loin parce qu'il
i que deux jambes ; je meurs de ſoif, enſei-
ez-moi de grâce un ruiſſeau. Le ſerpent mena
e l'âne ; et pendant qu'il buvait il lui déroba
a recette. De-là vint que le ſerpent fut immortel,
t que l'homme fut ſujet à la mort et à toutes les
eurs qui la précèdent.

us remarquerez que le ſerpent paſſait pour
rtel chez tous les peuples, parce que ſa
p muait. Or s'il changeait de peau, c'était
i doute pour rajeunir. J'ai déjà parlé ailleurs
e cette théologie de couleuvres ; mais il eſt bon
de la remettre ſous les yeux du lecteur pour lui
faire voir ce que c'était que cette vénérable anti-
quité chez laquelle les ſerpens et les ânes jouaient
de ſi grands rôles.

En Syrie on prenait plus d'eſſor ; on contait
ue l'homme et la femme ayant été créés dans
e ciel, ils avaient eu un jour envie de manger
'une galette ; qu'après ce déjeûner il fallut aller
;arde-robe, qu'ils prièrent un ange de leur
:igner où étaient les privés. L'ange leur mon-
a la terre. Ils y allèrent ; et DIEU pour les pu-
de leur gourmandiſe, les y laiſſa. Laiſſons-
s-y auſſi eux et leur déjeûner, et leur âne, et
ſerpent. Ces ramas d'inconcevables fadai-
es venues de Syrie ne méritent pas qu'on
'y arrête un moment. Les déteſtables fables

d'un peuple obſcur doivent être bannies ſujet ſérieux.

Revenons de ces inepties honteuſes à ce g mot d'*Epicure* qui alarme depuis ſi long-t la terre entière, et auquel on ne peut répc qu'en gémiſſant. *Ou* DIEU *a voulu empêc mal et il ne l'a pas pu ; ou il l'a pu et ne l' voulu etc.*

Mille bacheliers, mille licenciés ont jet flèches de l'école contre ce rocher inébran et c'eſt ſous cet abri terrible que ſe ſont rér tous les athées ; c'eſt-là qu'il vient des liers et des licenciés. Mais il faut enfin q athées conviennent qu'il y a dans la natu principe agiſſant, intelligent, néceſſaire, ét et que c'eſt de ce principe que vient ce que appelons le bien et le mal. Examinons la avec les athées.

XIX.

Diſcours d'un athée ſur tout cela.

UN athée me dit : Il m'eſt démontré l'avoue, qu'un principe éternel et néce exiſte. Mais de ce qu'il eſt néceſſaire, je co que tout ce qui en dérive eſt néceſſaire a vous avez été forcé d'en convenir vous- Puiſque tout eſt néceſſaire, le mal eſt inévi comme le bien. La grande roue de la machin tourne ſans ceſſe, écraſe tout ce qu'elle ren tre. Je n'ai pas beſoin d'un être intelligent ne peut rien par lui-même, et qui eſt eſclav ſa deſtinée, comme moi de la mienne. S'il exi

j'aurais trop de reproche à lui faire. Je serais forcé de l'appeler *faible* ou *méchant*. J'aime mieux nier son existence que de lui dire des injures. Achevons comme nous pourrons cette vie misérable, sans recourir à un être fantastique que jamais personne n'a vu, et auquel il importerait très-peu, s'il existait, que nous le crussions ou non. Ce que je pense de lui ne peut pas plus l'affecter, supposé qu'il soit, que ce qu'il pense de moi et que j'ignore, ne m'affecte. Nul rapport entre lui et moi, nulle liaison, nul intérêt. Ou cet être n'est pas, ou il m'est absolument étranger. Fesons comme font neuf cents quatre-vingt-dix-neuf mortels sur mille : ils sèment, ils plantent, ils travaillent, il engendrent, ils mangent, boivent, dorment, souffrent et meurent sans parler de métaphysique, sans savoir s'il y en a une.

X X.

Discours d'un manichéen.

Un manichéen, ayant entendu cet athée, lui dit : Vous vous trompez. Non-seulement il existe un DIEU ; mais il y en a nécessairement deux. On nous a très-bien démontré que tout étant arrangé avec intelligence, il existe dans la nature un pouvoir intelligent, mais il est impossible que ce pouvoir intelligent, qui a fait le bien, ait fait aussi le mal. Il faut que le mal ait aussi son Dieu. Le premier *Zoroastre* annonça cette grande vérité, il y a environ douze mille ans; et deux autres *Zoroastres* sont venus la confirmer dans la suite.

Les Parſis ont toujours ſuivi cette admirable doctrine, et la ſuivent encore. Je ne ſais quel miſérable peuple, appelé juif, étant autrefois eſclave chez nous, y apprit un peu de cette ſcience avec le nom de *Satan*, et de *Knatbul*. Il reconn enfin DIEU et le diable: et le diable même fut ſi puiſſant chez ce pauvre petit peuple, qu'un jour DIEU étant deſcendu dans ſon pays, le diable l'emporta ſur une montagne. Reconnaiſ donc deux dieux: le monde eſt aſſez grand p les contenir, et pour leur donner de l'exercice.

XXI.

Diſcours d'un païen.

UN païen ſe leva alors, et dit: S'il faut rec naître deux dieux, je ne vois pas ce qui n empêchera d'en adorer mille. Les Grecs et Romains, qui valaient mieux que vous, éta polythéiſtes. Il faudra bien qu'on revienne un jour à cette doctrine admirable qui peuple l'univers de génies et de divinités. C'eſt indubitement le ſeul ſyſtème qui rende raiſon de to le ſeul dans lequel il n'y a point de contradicti Si votre femme vous trahit, c'eſt *Vénus* qui eſt la cauſe. Si vous êtes volé, vous vous en p nez à *Mercure*. Si vous perdez un b jambe dans une bataille, c'eſt *Mars* qui l'a ordo né ainſi. Voilà pour le mal. Mais à l'éga bien, non-ſeulement *Apollon*, *Cérès*, *Pomo Bacchus* et *Flore* vous comblent de préſens; mais dans l'occaſion ce même *Mars* peut v

défaire de vos ennemis: cette même *Vénus* peut vous fournir des maîtreſſes: ce même *Mercure* peut verſer dans votre coffre tout l'or de votre voiſin, pourvu que votre main aide ſon caducée.

Il était bien plus aiſé à tous ces dieux de s'entendre enſemble pour gouverner l'univers, qu'il ne paraît facile à ce manichéen qu'*Oromaſe* le bienfeſant et *Arimane* le malfeſant, tous deux ennemis mortels, ſe concilient pour faire ſubſiſter enſemble la lumière et les ténèbres. Pluſieurs yeux voient mieux qu'un ſeul. Auſſi tous les anciens poëtes raſſemblent ſans ceſſe le conſeil des dieux. Comment voulez-vous qu'un ſeul dieu ſuffiſe à la fois à tous les détails de ce qui ſe paſſe dans Saturne et à toutes les affaires de l'étoile de la chèvre? Quoi! dans notre petit globe tout ira réglé par des conſeils, excepté chez le roi de Pruſſe et chez le pape *Ganganelli*; et il n'y ait point de conſeil dans le ciel? Rien n'eſt ſi ſage ſans doute que de décider de tout à la pluralité des voix. La Divinité ſe conduit toujours par les voies les plus ſages. Je compare un déiſte, vis-à-vis un païen, à un ſoldat pruſſien qui va dans le territoire de Veniſe: il y eſt charmé de la bonté du gouvernement. Il faut, dit-il, que le peuple de ce pays-ci travaille du ſoir juſqu'au matin. Je le plains beaucoup. — Il n'y a point de roi, lui répond-on; c'eſt un conſeil qui gouverne.

Voici donc les vrais principes de notre antique religion.

Le grand être appelé *Jeovah* ou *Hiao* chez les Phéniciens; le *Jov* des autres nations aſiatiques,

le *Jupiter* des Romains, le *Zeus* des Grecs le ſouverain des dieux et des hommes.

Deûm ſator atque hominum rex.

Le maître de toute la nature, et dont rien n' proche dans toute l'étendue des êtres.

Cui nihil ſimile, nec ſecundum.

L'eſprit vivifiant qui anime l'univers.

Jovis omnia plena.

Toutes les notions qu'on peut avoir de DI ſont renfermées dans ce beau vers de l'an *Orphée*, cité dans toute l'antiqnité et rép dans tous les myſtères.

Eis es autogèneu enos ekdona panta tetuktai.

Il naquit de lui-même, et tout eſt né de lui.

Mais il confie à tous les dieux ſubalternes ſoin des aſtres, des élémens, des mers et entrailles de la terre. Sa femme, qui repréſe l'étendue de l'eſpace qu'il remplit, eſt *Jun* Sa fille, qui eſt la ſageſſe éternelle, ſa paro ſon verbe, eſt *Minerve*. Son autre fille *Vé* eſt l'amante de la génération *Philometai*. Elle la mère de l'amour qui enflamme tous les êt ſenſibles, qui les unit, qui répare leurs per continuelles, qui reproduit par le ſeul attr de la volupté tout ce que la néceſſité dévoue à mort. Tous les dieux ont fait des préſens mortels. *Cérès* leur a donné les blés, *Bacc* vigne, *Pomone* les fruits, *Apollon* et *Mer* leur ont appris les arts.

Le grand *Zeus*, le grand *Demiourgos* avait fo mé les planètes et la terre. Il avait fait naître ſi

notre

notre globe les hommes et les animaux. Le premier homme, au rapport de *Béroſe*, fut *Alore* père de *Sarès*, aïeul d'*Alaſpare*; lequel engendra *Amenon*, dont naquit *Métalare*, qui fut père de *Daon*, père d'*Evérodac*, père d'*Amphis*, père d'*Oſiarte*, père de ce célèbre *Sixutros*, ou *Xixuter*, ou *Xixutrus* roi de Chaldée, ſous lequel arriva cette inondation (*a*) ſi connue, que les Grecs ont appelée déluge d'*Ogygès*: inondation on n'a point aujourd'hui d'époque certaine, non plus que de l'autre grande inondation engloutit l'île Atlantide et une partie de la Grèce environ ſix mille ans auparavant.

Nous avons une autre théogonie ſuivant *Sanchoniathon*, mais on n'y trouve point de déluge. Celle des Indiens, des Chinois, des Egyptiens ſont encore fort différentes.

Tous les événemens de l'antiquité ſont enveloppés dans une nuit obſcure; mais l'exiſtence et les bienfaits de *Jupiter* ſont plus clairs que la

(*a*) Pluſieurs ſavans croient que ce déluge de *Sixuter Sixutrus* ou *Xixutre* eſt probablement celui qui forma la Méditerranée. D'autres penſent que c'eſt celui qui jeta une partie du Pont-Euxin dans la mer Egée. *Béroſe* raconte que *Saturne* apparut à *Sixuter*; qu'il l'avertit que la terre allait être inondée, et qu'il devait bâtir au plus vîte, pour ſe ſauver lui et les ſiens, un vaiſſeau large de mille deux cents pieds, et long de ſix mille deux cents.

Sixuter conſtruiſit ſon vaiſſeau. Lorſque les eaux furent retirées, il lâcha des oiſeaux, qui n'étant point revenus, lui firent connaître que la terre était habitable. Il laiſſa ſon vaiſſeau ſur une montagne d'Arménie. C'eſt de-là que vient, ſelon les doctes, la tradition que notre arche s'arrêta ſur le mont Ararat.

lumière du soleil. Les héros qui, à son exemple, firent du bien aux hommes, étaient appelés du saint nom de *Dionysios*, fils de DIEU. *Bacchus*, *Hercule*, *Persée*, *Romulus* reçurent ce surnom sacré. On alla même jusqu'à dire que la vertu divine s'était communiquée à leurs mères. Les Grecs et les Romains, quoique un peu débauchés, comme le sont aujourd'hui tous les chrétiens de bonne compagnie, quoiqu'un peu ivrognes comme des chanoines d'Allemagne, quoique un peu sodomites, comme le roi de France *Henri III* et son *Nogaret*, étaient très-religieux. Ils sacrifiaient, ils offraient de l'encens, ils faisaient des processions, ils jeûnaient, *stolatæ ibant nudis pedibus, passis capillis, manibus puris, et Jovem aquam exorabant; et statim urceatim pluebat.*

Mais tout se corrompt. La religion s'altéra. Ce beau nom de fils de DIEU, c'est-à-dire, de juste et de bienfesant, fut donné dans la suite aux hommes les plus injustes et les plus cruels, parce qu'ils étaient puissans. L'antique piété, qui était humaine, fut chassée par la superstition qui est toujours cruelle. La vertu avait habité sur la terre tant que les pères de famille furent les seuls prêtres, et offrirent à *Jupiter* et aux dieux immortels les prémices des fruits et des fleurs: mais tout fut perverti quand les prêtres répandirent le sang, et voulurent partager avec les dieux. Ils partagèrent en effet, en prenant pour eux les offrandes, et laissant aux dieux la fumée. On sait comment nos ennemis réussirent à nous écraser, en adoptant nos premières mœurs, en rejetant nos sacrifices

ſanglans, en rappelant les hommes à l'égalité, à la ſimplicité, en ſe feſant un parti parmi les pauvres, juſqu'à ce qu'ils euſſent ſubjugué les riches. Ils ſe ſont mis à notre place. Nous ſommes anéantis, ils triomphent ; mais corrompus enfin comme nous, ils ont beſoin d'une grande réforme que je leur ſouhaite de tout mon cœur.

XXII.

Diſcours d'un juif.

LAISSONS-LA cet idolâtre qui fait de DIEU un ſtathouder, et qui nous préſente des dieux ſubalternes comme des députés des provinces-Unies.

Ma religion étant au-deſſus de la nature ne peut avoir rien qui reſſemble aux autres.

La première différence entr'elles et nous, c'eſt que notre ſource fut cachée très long-temps au reſte de la terre. Les dogmes de nos pères furent enſevelis, ainſi que nous, dans un petit pays d'environ cinquante lieues de long ſur vingt de large. C'eſt dans ce puits qu'habita la vérité inconnue à tout le globe, juſqu'à ce que des rebelles ſortis du milieu de nous lui ôtaſſent ſon nom de vérité, ſous les règnes de *Tibère*, de *Caligula*, de *Claude*, de *Néron*; et que peu-à-peu ils ſe vantaſſent d'établir une vérité toute nouvelle.

Les chaldéens avaient pour père *Alore*, comme vous ſavez. Les Phéniciens deſcendaient d'un autre homme qui ſe nommait *Origine*, ſelon *Sanchoniathon*. Les Grecs eurent leur *Prométhée*; les Atlantides eurent leur *Ouran*, nommé en grec *Ouranos*. Je ne parle ici ni des Chinois, ni des Indiens,

ni des Scythes. Pour nous, nous eûmes notre *Adam*. de qui perſonne n'entendit jamais parler, excepté notre ſeule nation, et encore très-tard. Ce ne fut point l'*Epbaïſtos* des Grecs, appelé *Vulcanus* par les Latins, qui inventa l'art d'employer les métaux, ce fut *Tubalkaïn*. Tout l'Occident fut étonné d'apprendre ſous *Conſtantin* que ce n'était plus à *Bacchus* que les nations devaient l'uſage du vin, mais à un *Noé* de qui perſonne n'avait jamais entendu prononcer le nom dans l'empire romain, non plus que ceux de ſes ancêtres, inconnus de la terre entière. On ne ſut cette anecdote que par notre Bible traduite en grec, qui ne commença que vers cette époque à être un peu répandue. Le ſoleil alors ne fut plus la ſource de la lumière; mais la lumière fut créée avant le ſoleil et ſéparée des ténèbres, comme les eaux furent ſéparées des eaux. La femme fut pétrie d'une côte que DIEU lui-même arracha d'un homme endormi ſans le réveiller, et ſans que ſes descendans aient jamais eu une côte de moins.

Le Tygre, l'Araxe, l'Euphrate et le Nil ont eu tous quatre leurs ſources dans le même jardin. Nous n'avons jamais ſu où était ce jardin; mais il eſt prouvé qu'il exiſtait, car la porte en a été gardée par un chérub.

Les bêtes parlent L'éloquence d'un ſerpent perd tout le genre-humain. Un prophète chaldéen s'entretient avec ſon âne.

DIEU, le créateur de tous les hommes, n'eſt plus le père de tous les hommes, mais de notre ſeule famille Cette famille toujours errante abandonna le fertile pays de la Chaldée pour aller errer

uelque temps vers Sodome ; et c'eſt de ce voyage u'elle acquit des droits inconteſtables ſur la ville : Jéruſalem, laquelle n'exiſtait pas encore.

Notre famille pullule tellement que ſoixante et x hommes, au bout de deux cents quinze ans, ı produiſent ſix cents trente mille portant les mes. Ce qui compoſe, en comptant les femmes, s vieillards et les enfans, environ trois millions. es trois millions habitent un petit canton de l'E- pte qui ne peut pas nourrir vingt mille perſon- s. DIEU égorge en leur faveur pendant la nuit us les premiers-nés égyptiens ; et DIEU, après ce Tacre, au lieu de donner l'Egypte à ſon peuple, net à ſa tête pour s'enfuir avec lui à pied ſec ı milieu de la mer, et pour faire mourir toute la nération juive dans un déſert.

Nous ſommes ſept fois eſclaves malgré les mira- es épouvantables que DIEU fait chaque jour pour us, juſqu'à faire arrêter la lune en plein midi même le ſoleil. Dix de nos tribus ſur douze iſſent à jamais. Les deux autres ſont diſperſées rognent les eſpèces. Cependant nous avons tou- urs des prophètes. DIEU deſcend toujours chez tre ſeul peuple, et ne ſe mêle que de nous. Il paraît continuellement à ces prophètes, ſes ſeuls nfidens, ſes ſeuls favoris.

Il va viſiter *Addo*, ou *Iddo*, ou *Jeddo*, et lui donne de voyager ſans manger. Le prophète croit e DIEU lui a ordonné de manger pour mieux ırcher, il mange, et auſſitôt il eſt mangé par un n. (Troiſième des Rois, chapitre XIII.)

DIEU commande à *Iſaïe* de marcher tout nu, et expreſſément de montrer ſes feſſes; *diſcoopertis natibus.* (*Iſaïe*, chapitre XX.)

DIEU ordonne à *Jérémie* de ſe mettre un joug ſur le cou et un bât ſur le dos. (chapitre XXVII, ſelon l'hébreu.

Il ordonne à *Ezéchiel* de ſe faire lier, et de manger un livre de parchemin, de ſe coucher deux cents quatre-vingt-dix jours ſur le côté droit, et quarante jours ſur le côté gauche, puis de manger de la m... ſur ſon pain. (*b*)

Il commande à *Oſée* de prendre une fille de joie et de lui faire trois enfans; puis il lui commande de payer une femme adultère, et de lui faire auſſi des enfans, etc. etc. etc. etc.

Joignez à tous ces prodiges une ſérie non interrompue de maſſacres, et vous verrez que tout eſt divin chez nous, puiſque rien n'y eſt ſuivant les lois appelées honnêtes chez les hommes.

Mais malheureuſement nous ne fûmes bien connus des autres nations que lorſque nous fûmes preſque anéantis. Ce furent nos ennemis les chrétiens qui nous firent connaître en s'emparant de nos dépouilles. Ils conſtruiſirent leur édifice des

(*b*) C'eſt ainſi que le convulſionnaire *Carré Montgeron*, conſeiller du parlement de Paris, dans ſon recueil de miracles, préſenté au roi, certifie qu'une fille remplie de la grâce efficace, ne but pendant vingt et un jours que de l'urine, et ne mangea que de la m...., ce qui lui donna tant de lait, qu'elle le rendait par la bouche. Il faut ſuppoſer que c'était ſon amant qui la nourriſſait. On voit par-là que les mêmes farces ſe ſont jouées chez les Juifs et chez les Velches. Mais ajoutez-y toutes les autres nations; elles ſe reſſemblent, au déjeûner près du prophète *Ezéchiel* et de la petite convulſionnaire.

ériaux de notre Bible bien mal traduite en grec. Ils nous insultent, ils nous oppriment encore aujourd'hui ; mais patience, nous aurons notre tour ; et l'on fait quel sera notre triomphe à la fin du monde quand il n'y aura plus personne sur erre.

XXIII.

Discours d'un turc.

QUAND le juif eut fini, un turc, qui avait fumé pendant toute la séance, se lava la bouche, récita la formule *Allah Illah*, et s'adressant à moi me dit :

J'ai écouté tous ces rêveurs, j'ai entrevu que tu n chien de chrétien, mais tu m'agrées parce tu me parais indulgent, et que tu es pour la predestination gratuite. Je te crois homme de bon sens, attendu que tu sembles être de mon avis.

La plupart de tes chiens de chrétiens n'ont jamais dit que des sottises sur notre *Mahomet*. Un baron de *Tott*, homme de beaucoup d'esprit et de fort bonne compagnie, qui nous a rendu de grands services dans la dernière guerre, me fit il n'y a pas long-temps un livre d'un de vos s grands savans nommé *Grotius*, intitulé, *De a vérité de la religion chrétienne.* Ce *Grotius* ccuse notre grand *Mahomet* d'avoir fait accroire un pigeon lui parlait à l'oreille, qu'un chameau vait avec lui des conversations pendant la nuit, et u'il avait mis la moitié de la lune dans sa manche. i les plus savans de vos chrisiicoles ont dit de elles âneries, que dois-je penser des autres ?

Non, *Mahomet* ne fit point de ces miracles opés dans un village, et dont on ne parle que cent

ans après l'événement prétendu. Il ne fit point de ces miracles que M. de *Tott* m'a lus dans la légende dorée écrite à Gènes. Il ne fit point de ces miracles à la St Médard, dont on s'eſt tant moqué dans l'Europe, et dont un ambaſſadeur de France a tant ri avec nous. Les miracles de *Mahomet* ont été des victoires. Et DIEU, en lui ſoumettant la moitié de notre hémiſphère, a montré qu'il était ſon favori. Il n'a point été ignoré pendant deux ſiècles entiers. Dès qu'on l'a perſécuté il a été triomphant.

Sa religion eſt ſage, ſévère, chaſte et humaine. Sage, puiſqu'elle ne tombe pas dans la démence de donner à DIEU des aſſociés et qu'elle n'a point de myſtères; ſévère, puiſqu'elle défend les jeux de hazard, le vin et les liqueurs fortes, et qu'elle ordonne la prière cinq fois par jour; chaſte, puiſqu'elle réduit à quatre femmes ce nombre prodigieux d'épouſes qui partageaient le lit de tous les princes de l'Orient; humaine, puiſqu'elle nous ordonne l'aumône bien plus rigoureuſement que le voyage de la Mecque.

Ajoutez à tous ces caractères de vérité la tolérance. Songez que nous avons dans la ſeule ville Stamboul plus de cent mille chrétiens de tou ſectes, qui étalent en paix toutes les cérémoi de leurs cultes différens, et qui vivent ſi heureux ſous la protection de nos lois qu'ils ne daig jamais venir chez vous, tandis que vous accoure en foule à notre porte impériale.

XXIV.

Diſcours d'un théiſte.

UN théiſte alors demanda la permiſſion de parler, et s'exprima ainſi:

Chacun a ſon avis bon ou mauvais. Je ſerais fâché de contriſter un honnête homme. Je demande d'abord pardon à monſieur l'athée ; mais il me ſemble qu'étant forcé de reconnaître un deſſein admirable dans l'ordre de cet univers, il doit admettre une intelligence qui a conçu et exécuté ce deſſein. C'eſt aſſez, ce me ſemble, que quand monſieur l'athée fait allumer une bougie, il convienne que c'eſt pour l'éclairer. Il me paraît qu'il doit convenir auſſi que le ſoleil eſt fait pour éclairer notre portion d'univers. Il ne faut pas diſputer ſur des choſes ſi vraiſemblables.

Monſieur doit ſe rendre de bonne grâce, d'autant qu'étant honnête homme il n'a rien à craindre d'un maître qui n'a nul intérêt de lui faire du mal. Si on reconnaît un Dieu en toute ſureté, il n'en coûte pas un denier d'impôt de plus, et n'en fera pas moins bonne chère.

Pour vous, monſieur le païen, je vous avoue que vous venez un peu tard pour rétablir le paganiſme. Il eût fallu que *Maxence* eût remporté la victoire ſur *Conſtantin*, ou que *Julien* eût vécu trente ans de plus.

Je confeſſe que je ne vois nulle impoſſibilité dans l'exiſtence de pluſieurs êtres prodigieuſement ſupérieurs à nous, leſquels auraient chacun l'intendance d'un globe céleſte. J'aurais même aſſez volontiers quelque plaiſir à préférer les Naïades, les Dryades, les Sylvains, les Grâces, les Amours, à *St Fiacre*, à *St Pancrace*, à *Sts Crépin* et *Cripinien*, à *St Vit*, à *Ste Cunégonde*, à *Ste Marjolaine*. Mais enfin, il ne faut pas multiplier les êtres ſans néceſſité :

et puiſqu'une ſeule intelligence ſuffit pour l'arra
gement de ce monde, je m'en tiendrai-là
juſqu'à ce que d'autres puiſſances m'apprenn
qu'elles partagent l'empire.

Quant à vous, monſieur le manichéen, v
me paraiſſez un duelliſte qui aimez à combattr
Je ſuis pacifique; je n'aime pas à me trouv
entre deux concurrens qui ſont éternellement
priſes. Il me ſuffit de votre *Oromaſe*, repre
votre *Arimane*.

Je demeurerai toujours un peu embarraſſé
l'origine du mal, mais je ſuppoſerai que le
Oromaſe qui a tout fait n'a pu faire mieux.
eſt impoſſible que je l'offenſe quand je lui
Vous avez fait tout ce qu'un être puiſſant,
et bon pouvait faire. Ce n'eſt pas votre fa
vos ouvrages ne peuvent être auſſi bons, auſſi
faits que vous-même. Une différence eſſen
entre vous et vos créateurs c'eſt l'imperfi
Vous ne pouviez faire des dieux; il a fallu que
hommes, ayant de la raiſon, euſſent auſſi de
folie, comme il a fallu des frottemens dans t
les machines. Chaque homme a eſſentielle
ſa doſe d'imperfection et de démence, par
même que vous êtes parfait et ſage. Il ne doit
être toujours heureux, par cela même que v
êtes toujours heureux. Il me paraît qu'un aſſ
blage de muſcles, de nerfs et de veines ne
durer que quatre-vingts ou cent ans tout au plu
et que vous devez durer toujours. Il me paraît
poſſible qu'un animal, compoſé néceſſaire
de déſirs et de volontés, n'ait pas trop ſouven

la volonté de ſe faire du bien en feſant du mal à ſon prochain. Il n'y a que vous qui ne faſſiez jamais de mal. Enfin, il y a néceſſairement une ſi grande diſtance entre vous et vos ouvrages, que le bien eſt dans vous, le mal doit être dans eux.

Pour moi, tout imparfait que je ſuis, je vous remercie encore de m'avoir donné l'être pour un peu de temps, et ſur-tout de ne m'avoir pas fait profeſſeur de théologie.

Ce n'eſt point là du tout un mauvais compliment. DIEU ne ſaurait être fâché contre moi, quand je ne veux pas lui déplaire. Enfin, je penſe qu'en ne nt jamais de tort à mes frères, et en reſpectant maître, je n'aurai rien à craindre ni d'*Arimane*, n de *Satan*, ni de *Knatbul*, ni de *Cerbère* et des furies, ni de *St Fiacre* et *St Crépin*, ni même de ce monſieur *Cogé* régent de ſeconde, qui a pris *is* pour *minus*; et que j'achèverai mes jours en t *in iſta quæ vocatur hodie philoſophia.* (*)

Je viens à vous, M. *Acoſta*, M. *Abrabanel*, *Benjamin*, vous me paraiſſez les plus fous de a de. Les Caffres, les Hottentots, les nègres uinée ſont des êtres beaucoup plus raiſonables et plus honnêtes que les Juifs vos ancêtres. ; l'avez emporté ſur toutes les nations en fables ertinentes, en mauvaiſe conduite et en barie; vous en portez la peine; tel eſt votre deſtin. 'empire romain eſt tombé; les Parſis vos anciens maîtres ſont diſperſés; les Banians le ſont auſſi. Les Arméniens vont vendre des haillons, et ſont courtiers dans toute l'Aſie. Il n'y a plus de

(*) Voyez dans le ſecond volume le diſcours de M. *Belleguier* avocat.

trace des anciens Egyptiens. Pourquoi ſeriez-vo une puiſſance ?

Pour vous, monſieur le turc, je vous conſeil de faire la paix au plus vite avec l'impératrice Ruſſie, ſi vous voulez conſerver ce que vous a uſurpé en Europe. Je veux croire que les victoi de *Mahomet* fils d'*Abdala* ſont des miracles, *Catherine II* fait des miracles auſſi ; prenez g qu'elle ne faſſe un jour celui de vous renvoyer les déſerts dont vous êtes venus. Continuez tout à être tolérans ; c'eſt le vrai moyen de à l'être des êtres, qui eſt également le père Turcs et des Ruſſes, des Chinois et des Jap des nègres et des jaunes, et de la nature

XXV.

Diſcours d'un citoyen.

QUAND le théiſte eut parlé, il ſe leva un h qui dit : Je ſuis citoyen, et par conſéquent l tous ces meſſieurs. Je ne diſputerai avec d'eux ; je ſouhaite ſeulement qu'ils ſoient to dans le deſſein de s'aider mutuellement, s'aimer et de ſe rendre heureux les uns les aut autant que des hommes d'opinions ſi dive peuvent s'aimer, et autant qu'ils peuv tribuer à leur bonheur, ce qui eſt auſſi que néceſſaire.

Pour cet effet, je leur conſeille d'abord de dans le feu tous les livres de controverſe qu pourront rencontrer, et ſur-tout ceux du jéſ *Garaſſe*, du jéſuite *Guignard*, du jéſuite *Mal grida*, du jéſuite *Patouillet*, du jéſuite *Nonott*

et du jéſuite *Paulian* le plus impertinent de tous; comme auſſi la gazette eccléſiaſtique, et tous autres libelles qui ne ſont que l'aliment de la guerre civile des ſots.

Enſuite chacun de nos frères, ſoit théiſte, ſoit turc, ſoit païen, ſoit chrétien grec ou chrétien latin, ou anglican, ou ſcandinave, ſoit juif, ſoit athée, lira attentivemen quelques pages des offices de *Cicéron*, ou de *Montague*, et quelques fables de *la Fontaine*.

Cette lecture diſpoſe inſenſiblement les hommes à la concorde que tous les théologiens ont eue juſqu'ici en horreur. Les eſprits étant ainſi préparés, toutes les fois qu'un chrétien et un muſulman rencontreront un athée, ils lui diront: Notre cher frère, le ciel vous illumine! Et l'athée répondra: Dès que je ſerai converti je viendrai vous en remercier.

Le théiſte donnera deux baiſers à la femme manichéenne à l'honneur des deux principes. La grecque et la romaine en donneront trois à chacun des autres ſectaires, ſoit quakers, ſoit janſéniſtes. Elles ne ſeront tenues que d'embraſſer une ſeule fois les ſociniens, attendu que ceux-là ne croient qu'une ſeule perſonne en DIEU; mais cet embraſſement en vaudra trois, quand il ſera fait de bonne foi.

Nous ſavons qu'un athée peut vivre très-cordialement avec un juif, ſur-tout ſi celui-ci ne lui prête de l'argent qu'à huit pour cent: mais nous déſeſpérons de voir jamais une amitié bien vive entre un calviniſte et un luthérien. Tout ce que nous exigeons du calviniſte, c'eſt qu'il

rende le salut au luthérien avec quelque affection, et qu'il n'imite plus les quakers qui ne font la révérence à personne, mais dont les calvinistes n'ont pas la candeur.

Nous exhortons les primitifs nommés quakers à marier leurs fils aux filles des thiéstes nommés sociniens, attendu que ces demoiselles étant presque toutes filles de prêtres, sont très-pauvres. Non-seulement ce sera une fort bonne action devant DIEU et devant les hommes, mais ces mariages produiront une nouvelle race qui, représentant les premiers temps de l'Eglise chrétienne, sera très-utile au genre-humain.

Ces préliminaires étant accordés, s'il arrive quelque querelle entre deux sectaires, ils ne prendront jamais un théologien pour arbitre; car celui-ci mangerait infailliblement l'huître et leur laisserait les écailles.

Pour entretenir la paix établie, on ne mettra rien en vente, soit de grec à turc, ou de turc à juif, où de romain à romain, que ce qui est à la nourriture, au vêtement, au logement, au plaisir de l'homme. On ne vendra ni circoncision, ni baptême, ni sépulture, ni la permission de courir dans le caaba autour de la pierre noire, ni l'agrément de s'endurcir les genoux devant Notre-Dame de Lorette qui est plus noire encore.

Dans toutes les disputes qui surviendront, il est défendu expressément de se traiter de chien, quelque colère qu'on soit; à moins qu'on ne prouve que d'hommes les chiens, quand ils nous emportent notre dîner et qu'ils nous mordront etc. etc. etc.

TOUT EN DIEU.

COMMENTAIRE

SUR

MALLEBRANCHE,

Par l'abbé de TILLADET.

In Deo vivimus, movemur, et sumus.
Tout se meut, tout respire, et tout existe en DIEU.

ARATUS, cité et approuvé par *St Paul*, fit te confession de foi chez les Grecs.

Le vertueux *Caton* dit la même chose dans *Lucain :*

Jupiter est quodcunque vides, quocumque moveris.

Mallebranche est le commentateur d'*Aratus*, *St Paul* et de *Caton*. Il a réussi en montrant les urs des sens et de l'imagination; mais quand il oulu développer cette grande vérité que *Tout n* DIEU, tous les lecteurs ont dit que le com- aire est plus obscur que le texte.

Avouons avec *Mallebranche* que nous ne pou- nous donner nos idées.

Avouons que les objets ne peuvent par eux- nes nous en donner; car comment se peut-il n morceau de matière ait en soi la vertu de duire dans moi une pensée?

nc l'être éternel, producteur de tout, pro- : les idées de quelque manière que ce puisse être.

Mais qu'eſt-ce qu'une idée ? qu'eſt-ce qu'une ſenſation, une volonté etc. ? C'eſt moi apercevant, moi ſentant, moi voulant.

On ſait enfin qu'il n'y a pas plus d'être réel appelé *idée*, que d'être réel nommé *mouvement*; mais il y a des corps mus.

De même il n'y a point d'être réel particulier nommé *mémoire*, *imagination*, *jugement*; nous nous ſouvenons, nous imaginons, n jugeons.

Tout cela eſt d'une vérité inconteſtable.

Lois de la nature.

MAINTENANT, comment l'être éternel et mateur produit-il tous ces modes dans des co organiſés ?

A-t-il mis deux êtres dans un grain de fr dont l'un fera germer l'autre ? A-t-il mis deux êtres dans un cerf dont l'un fera courir l' Non, ſans doute ; mais le grain eſt doué d culté de végéter, et le cerf de celle de co

Qu'eſt-ce que la végétation ? c'eſt du ment dans la matière. Quelle eſt cette faculté courir ? c'eſt l'arrangement des muſcles tachés à des os, conduiſent en avant d'aut attachés à d'autres muſcles.

C'eſt évidemment une mathématique gé qui dirige toute la nature, et qui opère t productions. Le vol des oiſeaux, le nagemen poiſſons, la courſe des quadrupèdes ſont des démontrés des règles du mouvement c

La formation, la nutrition, l'accroiſſ t.

dépériſſement des animaux ſont de même des effets démontrés de lois mathématiques plus compliquées.

Les ſenſations, les idées de ces animaux peuvent-elles être autre choſe que des effets plus admirables de lois mathématiques plus utiles ?

Mécanique des ſens.

VOUS expliquez par ces lois comment un animal ſe meut pour aller chercher ſa nourriture; vous devez donc conjecturer qu'il y a une autre loi par laquelle il a l'idée de ſa nourriture, ſans quoi il n'irait pas la chercher.

DIEU a fait dépendre de la mécanique toutes les actions de l'animal; donc DIEU a fait dépendre de la mécanique les ſenſations qui cauſent ces actions.

Il y a dans l'organe de l'ouïe un artifice bien ſenſible; c'eſt un hélice à tours anfractueux qui détermine les ondulations de l'air vers une coquille formée en entonnoir; l'air preſſé dans cet entonnoir entre dans l'os pierreux, dans le labyrinthe, dans le veſtibule, dans la petite conque nommée *colimaçon*; il va frapper le tambour légérement appuyé ſur le marteau, l'enclume et l'étrier qui jouent légérement en tirant ou en relâchant les fibres du tambour.

Cet artifice de tant d'organes, et de bien d'autres encore, porte les ſons dans le cervelet; il y fait entrer les accords de la muſique ſans les confondre; il y introduit les mots qui ſont les courriers des penſées, dont il reſte quelquefois un ſouvenir qui dure autant que la vie.

Une induſtrie non moins merveilleuſe lance dans vos yeux, ſans les bleſſer, les traits de lumière réfléchis des objets ; traits ſi déliés et ſi fins, qu'il ſemble qu'il n'y ait rien entr'eux et le néant ; traits ſi rapides qu'un clin d'œil n'approche pas de leur viteſſe. Ils peignent dans la rétine les tableaux dont ils apportent les contours. Ils y tracent l'image nette du quart du ciel.

Voilà des inſtrumens qui produiſent évidemment des effets déterminés et très-différens, en agiſſant ſur le principe des nerfs, de ſorte qu'il eſt impoſſible d'entendre par l'organe de la vue, et de voir par celui de l'ouïe.

L'auteur de la nature aura-t-il diſpoſé avec un art ſi divin ces inſtrumens merveilleux, aura-t-il mis des rapports ſi étonnans entre les yeux et la lumière, entre l'air et les oreilles, pour qu'il ait encore beſoin d'accomplir ſon ouvrage par un autre ſecours ? La nature agit toujours par les voies les plus courtes : la longueur du procédé eſt une impuiſſance ; la multiplicité des ſecours eſt une faibleſſe.

Voilà tout préparé pour la vue et pour l'ouïe ; tout l'eſt pour les autres ſens avec un art auſſi induſtrieux. DIEU ſera-t-il un ſi mauvais artiſan que l'animal formé par lui pour voir et pour entendre, ne puiſſe cependant ni entendre ni voir, ſi on met dans lui un troiſième perſonnage interne qui faſſe ſeul ces fonctions ? DIEU ne peut-il nous donner tout d'un coup les ſenſations, après nous avoir donné les inſtrumens admirables de la ſenſation ?

Il l'a fait, on en convient, dans tous les animaux : perſonne n'eſt aſſez fou pour imaginer qu'il

ait dans un lapin, dans un lévrier, un être caché ui voie, qui entende, qui flaire, qui agiſſe pour ux.

La foule innombrable des animaux jouit de ſes ns par des lois univerſelles; ces lois ſont com- nes à eux et à nous. Je rencontre un ours dans ne forêt; il a entendu ma voix comme j'ai en- ndu ſon hurlement; il m'a vu avec ſes yeux mme je l'ai vu avec les miens; il a l'inſtinct e me manger comme j'ai l'inſtinct de me dé- ndre ou de fuir. Ira-t-on me dire, atten- , il n'a beſoin que de ſes organes pour tout ; mais pour vous c'eſt autre choſe: ce ne ſont nt vos yeux qui l'ont vu, ce ne ſont point vos les qui l'ont entendu, ce n'eſt pas le jeu de os organes qui vous diſpoſe à l'éviter ou à le com- attre; il faut conſulter une petite perſonne qui ſt dans votre cervelet, ſans laquelle vous ne pou- ez ni voir ni entendre cet ours, ni l'éviter, ni ous défendre?

Mécanique de nos idées.

CERTE ſi les organes donnés par la Providence niverſelle aux animaux leur ſuffiſent, il n'y a e raiſon pour oſer croire que les nôtres ne nous uffiſent pas; et qu'outre l'artiſan éternel et nous l faut encore un tiers pour opérer.

S'il y a évidemment des cas où ce tiers vous ſt inutile, n'eſt-il pas abſurde au fond de l'ad- mettre dans d'autres cas? On avoue que nous fe- ons une infinité de mouvemens ſans le ſecours le ce tiers. Nos yeux qui ſe ferment rapidement u ſubit éclat d'une lumière imprévue, nos bras

et nos jambes qui s'arrangent en équilibre par la crainte d'une chute, mille autres opérations démontrent au moins qu'un tiers ne préside pas toujours à l'action de nos organes.

Examinons tous les automates dont la structure interne est à peu près semblable à la nôtre; il n'y a guère chez eux et chez nous que les de la troisième paire, et quelques-uns des a paires qui s'insèrent dans des muscles obéi aux désirs de l'animal; tous les autres muscles servent aux sens, et qui travaillent au labor chimique des viscères, agissent indépendami de sa volonté. C'est une chose admirable, doute, qu'il soit donné à tous les animaux c primer le mouvement à tous les muscles qui vent à les faire marcher, à resserrer, à étendre, à remuer les pattes ou les bras, les griffes doigts, à manger etc., et qu'aucun animal ne soit le maître de la moindre action du cœur, du des intestins, de la route du sang qui circu entier environ vingt-cinq fois par heure l'homme.

Mais s'est-on bien entendu quand on a dit qu'il y a dans l'homme un petit être qui commande à des pieds et à des mains, et qui ne peut commander au cœur, à l'estomac, au foie et au pancréas! et ce petit être n'existe ni dans l'éléphant ni dans le singe, qui font usage de leurs membres extérieurs tout comme nous, et qui sont esclaves de leurs viscères tout comme nous?

On a été encore plus loin; on a dit: Il n'y a nul rapport entre les corps et une idée, nul entre les

rps et une ſenſation ; ce ſont choſes eſſentielle-
ent différentes ; donc, ce ſerait en vain que
IEU aurait ordonné à la lumière de pénétrer
ns nos yeux, et aux particules élaſtiques de l'air
ntrer dans nos oreilles pour nous faire voir et
tendre, ſi DIEU n'avait mis dans notre cerveau
être capable de recevoir ces perceptions. Cet
re, a-t-on dit, doit être ſimple ; il eſt pur, in-
ſible ; il eſt en un lieu ſans occuper d'eſpace ;
ne peut être touché, et il reçoit des impreſſions,
n'a rien abſolument de la matière, et il eſt con-
nuellement affecté par la matière.

Enſuite on a dit : ce petit perſonnage qui ne
: avoir aucune place, étant placé dans notre
veau, ne peut à la vérité avoir par lui-même
une ſenſation, aucune idée par les objets mê-
s. DIEU a donc rompu cette barrière qui le ſé-
are de la matière, et a voulu qu'il eût des ſenſa-
ions et des idées à l'occaſion de la matière. DIEU
voulu qu'il vît quand notre rétine ſerait peinte,
t qu'il entendît quand notre tympan ſerait frap-
é. Il eſt vrai que tous les animaux reçoivent leurs
ſations ſans les ſecours de ce petit être ; mais
l faut en donner un à l'homme : cela eſt plus
ole ; l'homme combine plus d'idées que les au-
es animaux, il faut donc qu'il ait ſes idées et
ſenſations autrement qu'eux.

Si cela eſt, Meſſieurs, à quoi bon l'auteur de
a nature a-t-il pris tant de peine ? Si ce petit être
ue vous logez dans le cervelet ne peut par ſa na-
ture ni voir ni entendre, s'il n'y a nulle propor-
tion entre les objets et lui, il ne fallait ni œil ni

oreille. Le tambour, le marteau, l'enclume, la cornée, l'uvée, l'humeur vitrée, la rétine étaient absolument inutiles.

Dés que ce petit personnage n'a aucune connexion, aucune analogie, aucune proportion avec aucun arrangement de matière, cet arrangement était entièrement superflu. DIEU n'avait qu'à dire : Tu auras le sentiment de la vision, de l'ouïe, du goût, de l'odorat, du tact, sans qu'il y aucun instrument, aucun organe.

L'opinion qu'il y a dans le cerveau humain être, un personnage étranger qui n'est point les autres cerveaux, est donc au moins su beaucoup de difficultés ; elle contredit toute logie, elle multiplie les êtres sans nécessité, rend tout l'artifice du corps humain un ouv vain et trompeur.

DIEU *fait tout.*

IL est sûr que nous ne pouvons nous do aucune sensation ; nous ne pouvons mê imaginer au-delà de celles que nous avons éprou vées Que toutes les académies de l'Euro posent un prix pour celui qui imaginera un veau sens, jamais on ne gagnera ce prix. I ne pouvons donc rien purement par nous-m soit qu'il y ait un être invisible et intangible notre cervelet soit qu'il n'y en ait pas. Et il convenir que dans tous les systèmes l'auteur la nature nous a donné tout ce que nous avo organes, sensations, idées qui en sont la suite.

Puisque nous sommes ainsi sous sa main,

llebranche, malgré toutes ſes erreurs, a donc on de dire philoſophiquement que nous ſommes S DIEU, et que nous voyons tout dans DIEU, ne St *Paul* le dit dans le langage de la théo- ie, et *Aratus* et *Caton* dans celui de la morale. Que pouvons-nous donc entendre par ces mots, r *tout en* DIEU ?

Ou ce ſont des paroles vides de ſens, ou elles ifient que DIEU nous donne toutes nos idées. Que veut dire, recevoir une idée ? Ce n'eſt nous qui la créons quand nous la recevons ; ic c'eſt DIEU qui la crée ; de même que ce n'eſt nous qui créons le mouvement, c'eſt DIEU qui ait. Tout eſt donc une action de DIEU ſur les atures.

Comment tout eſt-il action de DIEU ?

Il n'y a dans la nature qu'un principe univerſel, rnel et agiſſant ; il ne peut en exiſter deux, car ſeraient ſemblables ou différens. S'ils ſont dif- ens, ils ſe détruiſent l'un l'autre ; s'ils ſont lables, c'eſt comme s'il n'y en avait qu'un. mité de deſſein dans le grand tout infiniment ié annonce un ſeul principe, ce principe doit r ſur tout être, ou il n'eſt plus principe univerſel. S'il agit ſur tout être, il agit ſur tous les modes tout être : il n'y a donc pas un ſeul mouvement, ſeul mode, une ſeule idée qui ne ſoit l'effet im- diat d'une cauſe univerſelle toujours préſente. Cette cauſe univerſelle a produit le ſoleil et aſtres immédiatement. Il ſerait bien étrange elle ne produiſit pas en nous immédiatement la rception du ſoleil et des aſtres.

Si tout eſt toujours effet de cette cauſe, comme on n'en peut douter, quand ces effets ont-ils commencé? quand la cauſe a commencé d'agir. Cette cauſe univerſelle eſt néceſſairement agiſſante puiſqu'elle agit, puiſque l'action eſt ſon attribut, que tous ſes attributs ſont néceſſaires, car s'ils n'étaient pas néceſſaires, elle ne les aurait

Elle a donc agi toujours. Il eſt auſſi impoſſible de concevoir que l'être éternel eſſentiel agiſſant par ſa nature eût été oiſif une éternité entière qu'il eſt impoſſible de concevoir lumineux ſans lumière.

Une cauſe ſans effet eſt une chimère, une abſurdité auſſi bien qu'un effet ſans cauſe. Il y a donc eu éternellement, et il y aura toujours effets de cette cauſe univerſelle.

Ces effets ne peuvent venir de rien, ils ſont des émanations éternelles de cette cauſe éternelle.

La matière de l'univers appartient donc à DIEU tout autant que les idées, et les idées autant que la matière.

Dire que quelque choſe eſt hors de lui, ſerait dire qu'il y a quelque choſe hors de l'in

DIEU étant le principe univerſel de t choſes, toutes exiſtent donc en lui et par lui.

DIEU *inſéparable de toute la nature.*

IL ne faut pas inférer de là qu'il touche ceſſe à ſes ouvrages par des volontés et des ac particulières. Nous feſons toujours DIEU à image. Tantôt nous le repréſentons com

deſp

:ſpote dans ſon palais, ordonnant à des domeſ-
ques; tantôt comme un ouvrier occupé des
ı ı de ſa machine. Mais un homme qui fait
; de ſa raiſon, peut-il concevoir DIEU autre-
ıt que comme principe toujours agiſſant? S'il
principe une fois, il l'eſt donc à tout moment;
ne peut changer de nature. La comparaiſon
ſoleil et de ſa lumière avec DIEU et ſes pro-
:ions, eſt ſans doute imparfaite; mais enfin,
ıe nous donne une idée, quoique très-faible et
:ive, d'une cauſe toujours ſubſiſtante et de
:ffets toujours ſubſiſtans.

Enfin, je ne prononce le nom de DIEU que
mme un perroquet, ou comme un imbécille,
je n'ai pas l'idée d'une cauſe néceſſaire, immenſe,
ſſante, préſente à tous ſes effets en tout lieu,
tout temps.

On ne peut m'oppoſer les objections faites à
ſa. On lui dit qu'il feſait un Dieu intelligent
brute, eſprit et citrouille, loup et agneau, vo-
: et volé, maſſacrant et maſſacré; que ſon Dieu
etait qu'une contradiction perpétuelle. Mais ici
ne fait point DIEU l'univerſalité des choſes;
diſons que l'univerſalité des choſes émane de
Et pour nous ſervir encore de l'indigne com-
iſon du ſoleil et de ſes rayons, nous diſons
an trait de lumière lancé du globe du ſoleil,
: ſorbé dans le plus infect des cloaques, ne
t laiſſer aucune ſouillure dans cet aſtre. Ce
que n'empêche pas que le ſoleil ne vivifie toute
nature dans notre globe.

On peut nous objecter encore que ce rayon eſt

tiré de la ſubſtance même du ſoleil, qu'il e
une émanation, et que ſi les production
DIEU ſont des émanations de lui-même,
ſont des parties de lui-même. Ainſi nous re
berions dans la crainte de donner une fauſſe
de DIEU, de le compoſer de parties, et m
de parties déſunies, de parties qui ſe combat
Nous répondrons ce que nous avons déjà dit,
notre comparaiſon eſt très-imparfaite, et qu
ne ſert qu'à former une faible image d'une c
qui ne peut être repréſentée par des images. I
pourrions dire encore qu'un trait de lumière p
trant dans la fange, ne ſe méle point avec
et qu'elle y conſerve ſon eſſence inviſible:
il vaut mieux avouer que la lumière la plus
ne peut repréſenter DIEU. La lumière éman
ſoleil, et tout émane de DIEU. Nous ne ſa
pas comment: mais nous ne pouvons,
une fois, concevoir DIEU que comme l
néceſſaire de qui tout émane. Le vulgai
regarde comme un deſpote qui a des hui
dans ſon antichambre.

Nous croyons que toutes les images ſou
quelles on a repréſenté ce principe univ
néceſſairement exiſtant par lui-même, n
ſairement agiſſant dans l'étendue immenſe,
encore plus erronées que la comparaiſon
du ſoleil et de ſes rayons. On l'a peint
les vents, porté dans les nuages, entouré
éclairs et des tonnerres, parlant aux élém
ſoulevant les mers: tout cela n'eſt que l'expre
de notre petiteſſe. Il eſt au fond très-ridicu
placer dans un brouillard, à une demi-lieu

etit globe, le principe éternel de tous
ons de globes qui roulent dans l'immen-
s éclairs et nos tonnerres qui ſont vus et
s quatre ou cinq lieues à la ronde, tout
ſont de petits effets phyſiques, perdus
grand tout, et c'eſt ce grand tout qu'il
ſidérer quand c'eſt de DIEU dont on parle.
peut être que la même vertu qui pénètre
e ſyſtême planétaire aux autres ſyſtêmes
res qui ſont plus éloignés mille et mille
nous que notre globe ne l'eſt de Saturne.
les lois éternelles régiſſent tous les aſtres;
forces centripètes et centrifuges domi-
ns notre monde, elles dominent dans le
voiſin, et ainſi dans tous les univers. La
de notre ſoleil et de Sirius doit être la
elle doit avoir la même ténuité, la
pidité, la même force, s'échapper égale-
ligne droite de tous les côtés, agir égale-
raiſon directe du quarré de la diſtance.
ue la lumière des étoiles, qui ſont autant
s, vient à nous dans un temps donné, la
de notre ſoleil parvient à elles réciproque-
ns un temps donné. Puiſque ces traits,
ons de notre ſoleil ſe réfractent, il eſt
table que les rayons des autres ſoleils,
de même dans leurs planètes, s'y ré-
préciſément de la même façon s'ils y
rent les mêmes milieux. (1)

tte conjecture de M. de *Voltaire*, que la lumière
s eſt de la même nature que celle du ſoleil, a été
ement vérifiée par les expériences de M. l'abbé
qui eſt parvenu à la décompoſer.

Puiſque cette réfraction eſt néceſſaire à la vue, il faut bien qu'il y ait dans ces planètes des êtres qui aient la faculté de voir. Il n'eſt pas vraiſemblable que ce bel uſage de la lumière ſoit perdu pour autres globes. Puiſque l'inſtrument y eſt, l'uſ de l'inſtrument doit y être auſſi. Partons toujo de ces deux principes, que rien n'eſt inutile, que les grandes lois de la nature ſont par-tout mêmes; donc ces ſoleils innombrables, a dans l'eſpace, éclairent des planètes inn bles; donc leurs rayons y opèrent comme ſur petit globe, donc des animaux en jouiſ

La lumière eſt de tous les êtres, ou de t modes du grand être, celui qui nous d l'idée la plus étendue de la Divinité, t qu'elle eſt de la repréſenter.

En effet, après avoir vu les reſſorts de la des animaux de notre globe, nous ne ſavo ſi les habitans des autres globes ont de tels or nes. Après avoir connu la peſanteur, l'élaſt les uſages de notre atmoſphère, nous ig ſi les globes qui tournent autour de Siri d'Aldebaram, ſont entourés d'un : fe au nôtre. Notre mer ſalée ne nous qu'il y ait des mers dans ces autres planètes; la lumière ſe préſente par-tout. Nos nuits éclairées d'une foule de ſoleils. C'eſt la li qui d'un coin de cette petite ſphère ſur laqu l'homme rampe, entretient une correſpon continuelle entre tous ces univers et Saturne nous voit, et nous voyons S Sirius aperçu par nos yeux découvre notre quoiqu'il y ait entre l'un et l'autre une

un boulet de canon, qui parcourt ſix cents ſes par ſeconde, ne pourrait franchir en cent ıtre milliars d'années.

La lumière eſt réellement un meſſager rapide court dans le grand tout de mondes en mondes. ɜ a quelques propriétés de la matière, et des priétés ſupérieures; et ſi quelque choſe peut rnir une faible idée commencée, une notion parfaite de DIEU, c'eſt la lumière; elle eſt par- t comme lui, elle agit par-tout comme lui.

Réſultat.

L réſulte, ce me ſemble, de toutes ces idées l y a un être ſuprême, éternel, intelligent, ı découlent en tout temps tous les êtres et tes les manières d'être dans l'étendue.

ıi tout eſt émanation de cet être ſuprême, la té, la vertu en ſont donc auſſi des émanations. Qu'eſt-ce que la vérité émanée de l'être ſuprê- ? La vérité eſt un mot général, abſtrait, qui ifie les choſes vraies. Qu'eſt-ce qu'une choſe e? une choſe exiſtante ou qui a exiſté, et ɔortée comme telle. Or quand je cite cette ſe, je dis vrai: mon intelligence agit con- ément à l'intelligence ſuprême.

Qu'eſt-ce que la vertu? un acte de ma volonté fait du bien à quelqu'un de mes ſemblables. te volonté eſt de DIEU, elle eſt conforme s à ſon principe.

Mais le mal phyſique et le mal moral viennent c auſſi de ce grand être, de cette cauſe verſelle de tout effet?

Pour le mal phyſique, il n'y a pas un ſeul ème, pas une ſeule religion qui n'en faſſe

DIEU auteur. Que le mal vienne immédia
ou médiatement de la première cauſe, c
parfaitement égal. Il n'y a que l'abſurdité
nichéiſme qui ſauve DIEU de l'imputation
mais une abſurdité ne prouve rien. La ca
verſelle produit les poiſons comme les alim
douleur comme le plaiſir. On ne peut en

Il était donc néceſſaire qu'il y eût du ma
puiſqu'il y en a. Tout ce qui exiſte eſt néc
car quelle raiſon y aurait-il de ſon exiſ

Mais le mal moral, les crimes! *Néron, A*
dre VI! Hé bien la terre eſt couverte de
comme elle l'eſt d'aconit, de ciguë, d'a
cela empêche-t-il qu'il y ait une cauſe univ
cette exiſtence d'un principe dont tout ém
démontrée, je ſuis fâché des conſéquence
le monde dit: Comment ſous un Dieu bon
tant de ſouffrances? Et là-deſſus chacun
roman métaphyſique; mais aucun de ces
ne peut nous éclairer ſur l'origine des m
aucun ne peut ébranler cette grande
que tout émane d'un principe univerſel

Mais ſi notre raiſon eſt une portion de
univerſelle, ſi notre intelligence eſt une
tion de l'être ſuprême, pourquoi cette ra
nous éclaire-t-elle pas ſur ce qui no
de ſi près? pourquoi ceux qui ont découv
tes les lois du mouvement et la marche d
de Saturne, reſtent-ils dans une ſi profonc
rance de la cauſe de nos maux? C'eſt préci
parce que notre raiſon n'eſt qu'une très
portion de l'intelligence du grand être.

On peut dire hardiment, et ſans blaſ

qu'il y a de petites vérités que nous savons aussi-bien que lui, par exemple, que trois est la moitié de six, et même que la diagonale d'un quarré partage ce quarré en deux triangles égaux etc. L'être souverainement intelligent ne peut savoir ces petites vérités ni plus lumineusement, ni plus certainement que nous; mais il y a une suite infinie de vérités, et l'être infini peut seul comprendre cette suite.

Nous ne pouvons être admis à tous ses secrets, de même que nous ne pouvons soulever qu'une quantité déterminée de matière.

Demander pourquoi il y a du mal sur la terre, c'est demander pourquoi nous ne vivons pas autant que les chênes.

Notre portion d'intelligence invente des lois de société bonnes ou mauvaises, elle se fait des préjugés ou utiles ou funestes; nous n'allons guère au-delà. Le grand être est fort, mais les émanations sont nécessairement faibles. Servons-nous encore de la comparaison du soleil. Ses rayons réunis fondent les métaux; mais quand nous réunissez ceux qu'il a dardés sur le disque de la lune, ils n'excitent pas la plus légère chaleur.

Nous sommes aussi nécessairement bornés que le grand être est nécessairement immense.

Voilà tout ce que me montre ce faible rayon de lumière émané dans moi du soleil des esprits. Mais sachant combien ce rayon est peu de chose, je soumets incontinent cette faible lueur aux clartés supérieures de ceux qui doivent éclairer mes pas dans les ténèbres de ce monde.

Fin du Commentaire sur Mallebranche.

DE L'AME.

Par Soranus médecin de Trajan.

I.

POUR découvrir, ou plutôt pour chercher quelque faible notion sur ce qu'on est convenu d'appeler *ame*, il faut d'abord connaître, autant qu'il est possible, notre corps qui passe pour être l'enveloppe de cette ame, et pour être dirigé par elle. C'est à la médecine qu'il appartient de connaître le corps humain, puisqu'elle travaille continuellement sur lui.

Si la médecine pouvait être une science aussi certaine que la géométrie, elle nous ferait voir tous les ressorts de notre être; elle nous dévoilerait notre premier principe aussi clairement qu'il nous a fait connaître la place et le jeu de nos viscères.

Mais le plus habile anatomiste, quand il ne peut plus rien discerner, est obligé d'arrêter sa main et sa pensée. Il ne peut deviner où commence le mouvement dans le corps humain; il suit un nerf jusque dans le cervelet où est son origine. Mais cette origine se perd dans ce cervelet; et c'est dans cette source même où il aboutit, que tout échappe à nos regards. Nous avons épié l'œuvre de la nature jusqu'au dernier point où il est permis à l'homme de pénétrer; mais nous n'avons pu savoir le secret de DIEU.

Il n'y a point aujourd'hui de médecin à Rome et à Athènes qui ne sache plus d'anatomie qu'*Hippocrate*; mais il n'y en a pas un

ſeul qui ait jamais pu approcher vers ce premier principe dont nous tenons la vie, le ſentiment et la penſée.

Si nous y étions arrivés, nous ſerions des dieux, et nous ne ſommes que des aveugles qui marchons à tâtons, pour enſeigner enſuite le chemin à d'autres aveugles.

Notre ſcience n'eſt donc autre choſe que la ſcience des probabilités; et c'eſt ce qui fait que de pluſieurs médecins appelés auprès d'un malade, celui qui fait le pronoſtic le plus avéré par l'événement, eſt toujours réputé avec juſtice le plus ſavant dans ſon art.

La plus grande des probabilités, et la plus reſſemblante à une certitude, eſt qu'il exiſte un être ſuprême et puiſſant, inviſible pour nous, un régulateur de la grande machine, qui a formé l'homme et tous les autres êtres.

Il faut bien que cet être formateur et inconnu exiſte, puiſque ni l'homme, ni aucun animal, ni aucun végétal n'a pu ſe faire ſoi-même.

Il faut que cette puiſſance formatrice ſoit unique; car s'il y en avait deux, ou elles agiraient de concert, ou elles ſe contrarieraient. Si elles étaient conformes, c'eſt comme s'il n'en exiſtait qu'une ſeule; ſi elles étaient oppoſées, rien ne ſerait uniforme dans la nature: or tout eſt uniforme. C'eſt la même loi du mouvement qui s'exécute dans l'homme, dans tous les animaux, dans tous les êtres: par-tout les leviers agiſſent ſuivant la règle qui veut que les poids à ſoulever ſoient en raiſon inverſe de la diſtance du

pouvoir mouvant; et suivant cette autre loi, que ce qu'on gagne en force, on le perd en temps; et ce qu'on gagne en temps, on le perd en force.

Toute action a ses lois. La lumière est dardée du soleil et de toute étoile fixe avec la même célérité; elle arrive dans les yeux de tout animal avec les mêmes combinaisons. Il est donc de la plus grande probabilité que le même grand être préside à la nature entière.

Par quelle fatalité connaissons-nous toutes lois du mouvement, toutes les routes de la lumière ordonnées par le grand être dans l'espace immense, toutes les vérités mathématiques proposées à notre entendement, et n'avons-nous pu parvenir encore à nous connaître nous-mêmes? L'homme a deviné l'attraction (*a*) dans le siècle de *Trajan*, est-il impossible de deviner l'ame? il est bien sûr que nous n'en saurons jamais rien si nous n'essayons pas. Osons donc essayer.

II.

L'ame est elle une faculté.

Il faut commencer par avouer que toutes les qualités que le grand être nous a donnés, à nous et aux autres animaux, sont des qualités occultes.

(*a*) On a dit en effet qu'on trouve dans *Plutarque* quelques expressions ambiguës dont on pourrait inférer en les tordant, et en les expliquant très-mal, que les lois de *Kepler* et de *Newton* étaient alors connues; mais ce sont des chimères de demi-savans qui ne sont pas des demi-jalous et des demi-impertinens. Ces gens-là sont capables de trouver l'invention de l'imprimerie et de la poudre à canon dans *Pline* et dans *Athenée*.

Comment tout animal fait-il obéir ſes membres à ſes volontés?

Comment les idées des choſes ſe forment-elles dans l'animal par le moyen de ſes ſens?

En quoi conſiſte la mémoire?

D'où viennent ces ſympathies et ces antipathies prodigieuſes d'animal à animal? d'où viennent ces propriétés ſi différentes dans chaque eſpèce?

Quel charme invincible attache une hirondelle, une fauvette à ſes petits, la force à verſer dans leur goſier la pâture dont elle ſe nourrit elle-même? et quelle indifférence, quel oubli ſuccèdent tout d'un coup à un amour ſi tendre, auſſitôt que ſes enfans n'ont plus beſoin d'elle? tout cela eſt qualité occulte pour nous. Toute génération eſt, du moins juſqu'à préſent, un myſtère très-occulte. Nous ne prétendons pas donner ce mot pour une raiſon, nous n'expliquons rien, nous diſons ce que ſont les choſes.

Ayant avoué que nous ne ſavons rien de la manière dont le grand être nous gouverne, et que nous ne pouvons voir le fil avec lequel il dirige tout ce qui ſe fait dans nous et hors de nous, que faut-il faire dans l'excès de notre ignorance et de notre curioſité? nous en tenir à l'expérience bien avérée de tous les hommes et de tous les temps. Cette expérience eſt que nous marchons par nos pieds et que nous ſentons par tout notre corps, que nous voyons par nos yeux, que nous entendons par nos oreilles, et que nous penſons par notre tête. Ainſi l'a voulu l'éternel fabricateur de toutes choſes.

Qui le premier imagina dans nous un autre être, lequel s'y tient caché, et fait toutes nos opérations ſans que nous puiſſions jamais nous en apercevoir? Qui fut aſſez hardi, aſſez ſupérieur au vulgaire pour inventer ce ſyſtème ſublime par lequel nous nous élevons au-deſſus de nos ſens, au-deſſus de nous-mêmes?

Il eſt très-vraiſemblable que cette idée, telle qu'on la conçoit aujourd'hui, ne tomba d'abord tout d'un coup dans la tête de perſonne. Les hommes furent occupés pendant trop de ſiècles de leurs beſoins et de leurs maux pour être de grands métaphyſiciens.

III.

Brachmanes, immortalité des ames.

Si quelque nation antique put prétendre à l'honneur d'avoir inventé ce que nous appelons chez nous une *ame*, il eſt à croire que ce fut la caſte des brachmanes ſur les bords du Gange; car elle imagina la métempſycoſe; et cette métempſycoſe ne peut s'exécuter que par une ame qui change de corps. Le mot même de métempſycoſe qui eſt grec, et qui ne peut être qu'une traduction d'après une langue orientale, ſignifie expreſſément la migration de l'ame.

Les brachmanes croyaient donc l'exiſtence des ames de temps immémorial.

Leur climat eſt ſi doux, les fruits délicieux dont on s'y nourrit ſont ſi abondans, les beſoins qui occupent ailleurs toute la triſte vie des hommes, y ſont ſi rares que tout y invite au repos, et

os à la méditation. Il en eſt encore ainſi
tous les brames deſcendans des anciens
nanes, qui n'ont point corrompu leurs
s par la fréquentation des brigands d'Euro-
: l'avarice a tranſplantés vers le Gange.

repos et cette méditation, qui furent tou-
e partage des brachmanes, leur fit d'abord
ître l'aſtronomie. Ils ſont les premiers qui
èrent pour la poſtérité les poſitions des pla-
viſibles. On leur doit les premiers éphé-
es, et ils les compoſent encore aujourd'hui
ne facilité prompte qui étonne nos mathé-
ens.

ſt-là ce que ne ſavent ni nos marchands qui
llés dans l'Inde par le port de Bérénice, ni
ns prêtres de *Cybèle* qui les ont accompa-
Ces prêtres ſe nourriſſaient de la chair et du
es animaux ; et ayant apporté leurs liqueurs
ntes, par conſéquent étant en horreur aux
s, ignorant leur langue, ne pouvant jamais
'apprendre, ne pouvant parler avec eux,
ent pas plus inſtruits de la ſcience des bra-
t des anciens brachmanes que les mouſſes
rs vaiſſeaux ; ils ſe bornèrent à mander en
e que les brames adoraient les furies.

'était point ainſi que les premiers ſages, ſoit
roaſtres, ſoit les *Pythagores*, voyagèrent
'Inde. *Pythagore* en rapporta le dogme de
ence de l'ame et la fable de ſes métempſy-

D'autres philoſophes y puiſèrent des dog-
lus cachés ; et quelques marchands même
rirent un peu de géométrie, ce qui exigeait
airement un long ſéjour dans l'Inde.

N'entrons point ici dans la discussion épineuse des premiers livres des anciens brachmanes, écrits dans leur langue sacrée. Nous devons cette connaissance à deux savans qui ont demeuré trente ans sur les bords du Gange, et qui ont appris cette langue nommée le *banscrit*. Ils nous ont donné la traduction des passages les plus singuliers, les plus sublimes et les plus intéressans de la première théologie des brachmanes, écrite depuis près de quatre mille ans. Ce livre, intitulé le *Shasta*, est antérieur au Veidam de quinze cents années. Voici le commencement étonnant de ce Shasta.

L'Eternel, absorbé dans la contemplation de son essence, résolut de communiquer quelques rayons de sa félicité à des êtres capables de sentir et de jouir. Ils n'existaient pas encore; DIEU *voulut et ils furent.*

Il est bien étrange qu'un monument aussi an et aussi respectable soit à peine connu, qu'on l'ait déterré si tard, et qu'on y ait fait si peu d'attenti

DIEU créa donc des substances douées du timent; et c'est ce que nous appelons aujourd des *ames*. Il les créa par sa seule volonté s ployer, sans emprunter la parole. Ces sub sentantes, pensantes, agissantes, ces ames favorites de DIEU sont les *Debta* dont les Persa voisins de l'Inde, firent depuis leurs *Gin*, *Peris* ou leurs *Feris*. Ces *Gin*, ces *Feris*, ames, ces substances célestes se révoltent contre leur créateur. DIEU pour les punir précipita dans l'Ondéra, espèce d'enfer, pour millions de siècles. C'est l'origine de la

géans contre le grand Dieu *Zeus*, tant chanchez les Grecs. C'eſt l'origine de ce livre cryphe qui ſe répandit du temps de l'empe- r *Tibère* en Syrie, en Paleſtine ſous le nom *lénoc*; ſeul livre où il ſoit parlé de la chute demi-dieux; livre cité, dit-on, dans un livre veau écrit chez les Phéniciens.

Dans la ſuite des ſiècles DIEU pardonne à ces ota; il les change en vaches et en hommes s notre globe. C'eſt de-là, diſaient les brachnes, que les vaches ſont ſacrées dans l'Inde. Ainſi nous voyons que toute l'ancienne théoe, différemment déguiſée en Aſie et en Eue, nous vient inconteſtablement des brachnes. Nous pourrions le prouver par beaucoup ıtres exemples, mais nous ne devons point s écarter de notre ſujet. C'eſt bien aſſez voir pénétré juſqu'à la ſource de cette idée ptée par toutes les nations civiliſées, que tous animaux ont dans leurs corps une ſubſtance alpable, inconnue, diſtincte de leurs corps, dirige tous leurs appétits et toutes leurs ons. Ce ſyſtème, joint à celui des Debta, eſt blement le nôtre. Notre religion était cachée ond de l'Inde, et nous ne l'apprenons que ujourd'hui. Qui l'eût cru, que la chute de mme et la chute des demi-dieux fût une allée indienne?

IV.

Ame corporelle.

L'AUTEUR le plus ancien que nous connaiſſions s notre Europe eſt *Homère*; il paraît que de

ſon temps la croyance d'une ame immortelle était généralement répandue. Cette ame était une petite figure aérienne, légère, impalpable, parfaitement reſſemblante au corps qu'elle feſait mouvoir. Elle ſortait de ce corps au moment où il expirait. On l'appelait alors des noms qui répondent à ceux d'ombres, de manes, d'eſprit ou vent, de fantôme, de ſpectre, et même celui d'ame ſenſitive, *Pſyché*. C'eſt pourquoi l'ame de *Tyreſias*, qui apparaît à *Ulyſſe* ſur le rivage des Cimmériens, boit du ſang des victimes qu'*Ulyſſe* vient d'immoler. (*b*) L'ame d'*Agamemnon* boit du même ſang. La mère d'*Ulyſſe*, après lui avoir dit comment *Pénélope* ſe comporte dans Ithaque, ſe dérobe à ſes embraſſemens. *Ulyſſe* lui demande pourquoi elle ne veut pas l'embraſſer, et ſa mère lui répond que ſon ame n'eſt qu'un corps délié et ſubtil qui n'a point de conſiſtance et qui s'envole comme un ſonge.

Ces ames, ces ombres étaient ſi réellement corporelles qu'*Ulyſſe* étant arrivé dans le royaume de *Pluton*, y vit tous les tourmens de ces célèbres criminels, *Tantale*, *Titye*, *Siſyphe*.

Lorſqu'*Ulyſſe* a tué tous les amans de *Pénélope*, *Mercure* conduit chez *Pluton* leurs ames qui reſſemblent à des chauve-ſouris.

Telle était la philoſophie d'*Homère*, parce que c'était celle des Grecs, et que tous les poëtes ſont les échos de leur ſiècle.

Bientôt après, ceux qui ſe diſaient penſeurs, enſeigneurs, crurent que l'ame humaine était

(*b*) *Odyſſée*, XXIV.

non-

ement un ſouffle d'air, une figure com-
ur qui ſervait au mouvement et qu'ils ap-
pneuma, le ſouffle, mais qu'elle formait
appétits, les déſirs, les paſſions du corps,
'appela *pſyché*; qu'enfin elle diſputait et
des argumens, et ils l'appelèrent *nous*,
nce. Ainſi l'ame toujours corporelle eut
ties, le ſouffle qui fait la vie était l'ame
ve, *pſyché* était l'ame ſenſitive, et *nous*
ne intellectuelle.

comme on paſſa par degrés de la profonde
:e où les hommes croupirent ſi long-temps,
cès de vaine ſubtilité dans laquelle ils ſe
nt.

nne ne s'aviſa de recourir à DIEU et de
: Toi ſeul nous as fait naître, toi ſeul
iis vivre un peu de temps, toi ſeul
nnes la faculté d'apercevoir, de penſer,
reſſouvenir, de combiner des idées; toi
tout, les hommes ſont dans tes mains.

s que tous les philoſophes raiſonnaient ſur
es épicuriens vinrent et dirent: L'ame
'une matière imperceptible qui nait avec
'accroît avec nous et meurt avec nous.

ıonnêtes gens de l'empire romain ſe par-
t entre deux ſectes grecques, celle des
ns, qui ne regardaient l'ame que comme
tière légère et périſſable, et celle des
s qui la regardaient comme une portion
vinité, ſe replongeant après la mort dans
l tout dont elle était émanée.

cte d'*Epicure* prévalut chez les Romains

au point que *Cicéron*, dans ſa harangu
Cluentius, prononça devant le peuple rom
éloquentes et terribles paroles :

Quid tantùm illi mali mors abſtulit, ni
ineptiis ac fabulis ducimur ut exiſtimemu
apud inferos impiorum ſupplicia perferre.
falſa ſunt, id quod omnes intelligunt,
tandem aliud mors eripuit præter ſenſum

Quel mal lui a fait la mort, à moins qu
ne ſoyons aſſez imbécilles pour adopter de
ineptes, et pour croire qu'il eſt condamné
plice des impies ? mais ſi ce ſont-là de pur
mères, comme tout le monde en eſt conv
de quoi la mort l'a-t-elle privé ſinon du ſer
de la douleur ?

Céſar parla de même en plein ſénat dans
cès de *Catilina*. Enfin, ſur le théâtre de R
chœur chanta dans la tragédie de la Tro

Poſt mortem nihil eſt, ipſaque mors nihi
Rien n'eſt après la mort, la mort même n'e

Le chœur continue dans le même eſprit,

Spem ponant avidi, ſolliciti metum.
Quæris quo jaceant poſt obitum loco,
Quo non nata jacent.
Sois ſans crainte et ſans eſpérance,
Que ton ſort ne te trouble pas.
Que devient-on dans le trépas ?
Ce qu'on fut avant ſa naiſſance.

On eſt aujourd'hui aſſez partagé entre l'imm
et la mort de l'ame : mais tout le monde c

l'elle eſt matérielle. Et ſi elle l'eſt, on doit croire
lu'elle eſt périſſable.

Nous paſſerions tout notre temps à citer, ſi
s voulions rapporter tous les témoignages de
eux qui ont cru avec l'antiquité que tous les ani-
x, hommes et brutes, ayant une ame, l'ont
ſſairement corporelle.

Les Grecs ſe ſont aviſés de diviſer cette ame en
rois parties, la végétative, la ſenſitive et l'intelli-
nte. Enfin c'eſt une énigme dont chacun a cher-
hé le mot depuis *Pythagore*.

Puiſque tous les philoſophes ont cherché, cher-
donc auſſi. Il y a un tréſor enterré dans un
. Cent avares ont fouillé ce champ, il reſte
tit coin où l'on n'a pas encore touché, peut-
tre y trouverons-nous quelque choſe.

Je n'examine point comment et dans quel temps
'ame entre dans notre corps, ſi elle eſt ſimple ou
ompoſée, aérienne ou ignée, ſi elle loge dans le
entre ou dans le cœur, ou dans la cervelle;
'examine ſi nous avons une ame.

Quand des prêtres orientaux, et à leur exemple
les prêtres grecs imaginèrent que chaque planète
était un dieu, ou que du moins il y avait un dieu
ns elle, cette idée religieuſe et magnifique en
ſa au genre-humain. Une idée plus grande et
lus divine commence à détruire aujourd'hui ces
tendus dieux moteurs des planètes. Les vrais
s n'admettent qu'une nature ſuprême intelli-
e et puiſſante, un grand être fabricateur de
ous les globes, conduiſant leurs marches ſuivant
les règles éternelles de mathématique, et étant
un mot leur ame univerſelle.

Si le grand être eſt leur ame, pourc
ſerait-il pas la nôtre?

Il a donné à la matière toutes ſes propriét
donné à l'aimant l'attraction vers le fer, a
nètes le mouvement orbiculaire d'Occid
Orient, ſans qu'on puiſſe jamais en décou
la raiſon ni le moyen. Ne nous a-t-il pas de
accordé le ſentiment et la penſée?

V.

Action de DIEU *ſur l'homme.*

DES gens qui ont fait des ſyſtèmes ſur l
munication de DIEU avec l'homme, ont c
DIEU agit immédiatement phyſiquement ſur
me, en certains cas ſeulement, lorſque
accorde certains dons particuliers; et ils c
pelés cette action *prémotion phyſique*. *Dio*
Erophile, ces deux grands enthouſiaſtes, ſ
nen cette opinion et ont des partiſans.

Or, nous reconnaiſſons un Dieu tout auſ
que ces gens-là, parce que nous n'avons
prendre qu'aucun des êtres qui nous envir
ait pu ſe produire de ſoi-même; parce que
ſeul que quelque choſe exiſte il faut que
néceſſaire exiſte de toute éternité; parce qu
néceſſaire éternel eſt néceſſairement la ca
tout. Nous admettons avec ces raiſonneurs
ſibilité que DIEU ſe faſſe entendre à quelqu
voris; mais nous feſons plus, nous croyo
ſe fait entendre à tous les hommes, en tous
et en tous temps, puiſqu'il donne à tous la
mouvement, la digeſtion, la penſée, l'inſtin

Y a-t-il dans le plus vil des animaux et dans le philoſophe le plus ſublime un être qui ſoit volonté, mouvement, digeſtion, déſir, amour, inſtinct, penſée ? non ; mais nous voulons, nous agiſſons, nous aimons, nous avons des inſtincts, comme, par exemple, une pente invincible vers certains objets, une averſion inſupportable pour d'autres, une promptitude à exécuter des mouvemens néceſſaires à notre conſervation, comme ceux de teter le mamelon de ſa nourrice, de nager quand on a la force et la poitrine aſſez large ; de mordre ſon pain, de boire, de ſe baiſſer pour éviter le coup d'un mobile, de ſe donner une ſecouſſe pour franchir un foſſé, d'accomplir mille actions pareilles ſans y penſer ; quoiqu'elles tiennent toutes à une mathématique profonde. Enfin, nous ſentons et nous penſons ſans ſavoir comment.

De bonne foi, eſt-il plus difficile à DIEU d'opérer tout cela en nous, par des moyens qui nous ſont inconnus, que de nous remuer intérieurement quelquefois par une faveur efficace de *Jupiter*, dont ces meſſieurs nous parlent ſans ceſſe ?

Quel eſt l'homme qui, dès qu'il rentre en lui-même, ne ſente qu'il eſt une marionette de la Providence ? je penſe, mais puis-je me donner une penſée ? hélas ! ſi je penſais par moi-même je ſaurais quelle idée j'aurais dans un moment. Perſonne ne le ſait.

J'acquiers une connaiſſance, mais je n'ai pu me la donner. Mon intelligence n'a pu en être la cauſe, car il faut que la cauſe contienne l'effet. Or ma première connaiſſance acquiſe n'était pas

dans mon intelligence, n'était pas dans moi; qu'elle a été la première, elle m'a été donné celui qui m'a formé, et qui donne tout, quel puisse être.

Je tombe anéanti quand on me fait voir q première connaissance ne peut par elle-n m'en donner une seconde, car il faudrait qu la contînt dans elle.

La preuve que nous ne nous donnons au idée, c'est que nous en récevons dans nos ré et certainement ce n'est ni notre volonté ni attention qui nous fait penser en songe. Il y poëtes qui font des vers en dormant, des géom qui mesurent des triangles. Tout nous pr qu'il y a une puissance qui agit en nous sans consulter.

Tous nos sentimens ne sont-ils pas involonta l'ouïe, le goût, la vue ne font rien par eux-mé On sent malgré soi; on ne fait rien, on n'est sans une puissance suprême qui fait tout.

Les plus superstitieux conviennent de ces tés, mais ils ne les appliquent qu'aux gens de parti. Ils affirment que DIEU agit réellement fiquement sur certains personnages privile Nous sommes plus religieux qu'eux, nous croc que le grand être agit sur tous les vivans co sur toute la matière. Lui est-il donc plus dif de remuer tous les hommes que d'en remuer ques-uns? DIEU ne sera-t-il DIEU que pour petite secte? il l'est pour moi qui ne suis pa vôtres.

Un philosophe nouveau est allé bien pl

ous ; il lui ſemblait qu'il n'y eût que DIEU qui
t. Il prétend que nous voyons tout en lui ;
us diſons que c'eſt DIEU qui voit, qui agit
tout ce qui a vie. *Jupiter eſt quodcumque*
, *quocumque moveris.*
lons plus avant. Votre prémotion phyſique
duit DIEU agiſſant en vous. Quel beſoin avez-
donc d'une ame ? à quoi bon ce petit être in-
s et incompréhenſible ? donnez-vous une ame
leil qui vivifie tant de globes ? et ſi cet aſtre ſi
l, ſi étonnant et ſi néceſſaire n'a point d'ame,
uoi l'homme en aurait-il une ? DIEU qui
a faits ne nous ſuffit-il pas ? qu'eſt donc deve-
grand axiome : *Ne faſons point par pluſieurs*
e nous pouvons faire par un ſeul ?
tte ame que vous avez imaginée être une ſubſ-
, n'eſt donc en effet qu'une faculté accordée
grand être, et non une perſonne. Elle eſt
propriété donnée à nos organes, et non une
nce. L'homme par ſa raiſon non encore cor-
ue par la métaphyſique, a-t-il jamais pu s'ima-
qu'il était double, qu'il était un compoſé de
êtres, l'un viſible, palpable et mortel, l'autre
e, impalpable et immortel ? et n'a-t-il pas
des ſiècles de diſputes pour venir enfin juſqu'à
ccès de joindre enſemble deux ſubſtances ſi
nblables, la tangible et l'intangible, la ſim-
la compoſée, l'invulnérable et la ſouffrante,
nelle et la paſſagère ?
s hommes n'ont ſuppoſé une ame que par la
e erreur qui leur fit ſuppoſer dans nous un
nommé *mémoire*, lequel être ils diviniſèrent

enſuite. Ils firent de cette mémoire la mère des Muſes. Ils érigèrent les talens divers de la nature humaine en autant de déeſſes filles de mémoire. Autant eût-il valu faire un dieu du pouvoir ſecret par lequel la nature forme du ſang les animaux, et l'appeler le dieu de la ſanguin Et en effet, le peuple romain eut des dieux ils les facultés de boire et de manger, pour mariage, pour l'acte de vider les excré taient autant d'ames particulières qui prod en nous toutes ces actions. C'était la métaphy de la populace. Cette ſuperſtition ridicule et honteuſe venait évidemment de celle qui avait li dans l'homme une petite ſubſtance divine, que l'homme même.

Cette ſubſtance eſt admiſe encore aujourd dans toutes les écoles, et par condeſcendance accorde au grand être, au fabricateur éter , DIEU, la permiſſion de joindre ſon concc l'ame. Ainſi on ſuppoſe que pour vouloir et agir, il faut notre ame et DIEU.

Mais concourir ſignifie aider, participer. alors n'eſt qu'en ſecond avec nous. C'eſt le der, c'eſt le faire marcher à notre ſuite, c faire jouer le dernier rôle. Ne lui ôtez pas ſon et ſa prééminence; ne faites pas du ſouver la nature le valet de l'eſpèce humaine.

Deux eſpèces de raiſonneurs très-accré dans le monde, les athées et les théologiens, ront s'élever contre nos doutes.

Les athées diront qu'en admettent la

ans l'homme et l'inſtinct dans les brutes, comme les propriétés, il eſt très-inutile d'admettre un lieu dans ce ſyſtème; que DIEU eſt encore plus ncompréhenſible qu'une ame; qu'il eſt indigne lu ſage de croire ce qu'on ne conçoit pas. Ils dé-:ocheront contre nous tous les argumens des *Stra-ons* et des *Lucrèces*. Nous ne leur répondrons un mot: Vous exiſtez, donc il y a un Dieu.

Les théologiens nous feront plus de peine. Ils ious diront d'abord: Nous convenons avec vous ue DIEU eſt la première cauſe de tout, mais il 'eſt pas la ſeule. Un grand-prêtre de *Minerve* dit preſſément: *Le ſecond agent opère dans la ertu du premier; ce premier pouſſe le ſecond, e ſecond en pouſſe un troiſième; tous ſont agiſ-ant en vertu de* DIEU, *et il eſt la cauſe de toutes s actions agiſſantes.*

Nous répondrons avec tout le reſpect que nous vons à ce grand-prêtre: Il n'eſt et il ne peut xiſter qu'une ſeule cauſe véritable. Toutes les utres qui ſont ſubſéquentes ne ſont que des inſ-rumens. Je tiens un reſſort, je m'en ſers pour aire mouvoir une machine. J'ai fait le reſſort et la nachine, je ſuis la ſeule cauſe, cela eſt indubitable.

Le grand-prêtre me répondra: Vous ôtez aux ommes la liberté. Je lui repliquerai: Non, la iberté conſiſte dans la faculté de vouloir, et dans aculté de faire ce que vous voulez quand rien vous en empêche. DIEU a fait l'homme à ces onditions, il faut s'en contenter.

Mon prêtre inſiſtera; il dira que nous feſons IEU auteur du péché. Alors nous lui répondrons:

J'en ſuis fâché ; mais DIEU eſt fait auteur du péché dans tous les ſyſtèmes, excepté dans celui des athées. Car s'il concourt aux actions des hommes pervers comme à celles des juſtes, il eſt évident qu'y concourir c'eſt le faire, quand le concourant eſt le créateur de tout.

Si DIEU permet ſeulement le péché, c'eſt lui qui le commet, puiſque permettre et faire c'eſt la même choſe pour le maître abſolu de tout. S'il a prévu que les hommes feraient le mal, il ne devait pas former les hommes. On n'a jamais éludé la force de ces anciens argumens ; on ne les affaiblira jamais. Qui a tout produit, a certainement produit le bien et le mal. Le ſyſtème de la prédeſtination abſolue, le ſyſtème du concours, nous plongent également dans ce labyrinthe dont rien ne peut nous tirer.

Tout ce qu'on peut dire, c'eſt que le mal eſt pour nous, et non pas pour DIEU. *Néron* aſſaſſine ſon précepteur et ſa mère ; un autre aſſaſſine ſes parens et ſes voiſins ; un grand-prêtre empoiſonne, étrangle, égorge vingt ſeigneurs romains en ſortant du lit de ſa propre fille. Cela n'eſt pas plus important pour l'être univerſel ame du monde, que des moutons mangés par des loups ou par nous, et des mouches dévorées par des araignées. Il n'y a point de mal pour le grand être ; il n'y a pour lui que le jeu de la grande machine qui ſe meut ſans ceſſe par des lois éternelles. Si les pervers deviennent (ſoit pendant leur vie, ſoit autrement) plus malheureux que ceux qu'ils ont immolés à leurs paſſions, s'ils ſouffrent comme ils

ont fait souffrir, c'est encore une suite inévitable de ces lois immuables par lesquelles le grand être agit nécessairement. Nous ne connaissons qu'une très-petite partie de ces lois, nous n'avons qu'une très-faible portion d'entendement, nous ne devons que nous résigner. De tous les systèmes, celui qui nous fait connaître notre néant, n'est-il pas le plus raisonnable?

Les hommes, comme tous les philosophes de l'antiquité l'ont dit, firent DIEU à leur image. C'est pourquoi le premier *Anaxagore*, aussi ancien qu'*Orphée*, s'exprime ainsi dans ses vers: *Si les oiseaux se figuraient un dieu, il aurait des ailes; celui des chevaux courrait avec quatre iambes.*

Le vulgaire imagine DIEU comme un roi qui tient son lit de justice dans sa cour. Les cœurs tendres se le représentent comme un père qui a soin de ses enfans. Le sage ne lui attribue aucune affection humaine. Il reconnaît une puissance nécessaire, éternelle, qui anime toute la nature; et il se résigne.

LETTRES
DE
MEMMIUS
A
CICERON.

PREFACE.

NUL homme de lettres n'ignore que *Titus Lucretius Carus*, nommé parmi nous *Lucrèce*, fit ſon beau poëme pour former, comme on dit, *l'eſprit et le cœur* de *Caius Memmius Gemellus* jeune homme d'une grande eſpérance et d'une des plus anciennes maiſons de Rome.

Ce *Memmius* devint meilleur philoſophe que ſon maître, comme on le verra par ſes lettres à *Cicéron*.

L'amiral ruſſe *Sheremetof*, les ayant lues en manuſcrit à Rome dans la bibliothèque du vatican, s'amuſa à les traduire dans ſa langue pour former *l'eſprit et le cœur* d'un de ſes neveux. Nous les avons traduites de ruſſe en français, n'ayant pas eu, comme monſieur l'amiral, la faculté de conſulter la bibliothèque du vatican. Mais nous pouvons aſſurer que les deux traductions ſont de la première fidélité. On y verra l'eſprit de Rome tel qu'il était alors; (car il a bien changé depuis.) La philoſophie de *Memmius* eſt quelquefois un peu hardie: on peut faire même reproche à celle de *Cicéron* et de tous les grands hommes de l'antiquité. Ils avaient tous le malheur de n'avoir pu lire la Somme de *St Thomas d'Aquin*. Cependant on trouve dans eux certains traits de lumière naturelle qui ne laiſſent pas de faire grand plaiſir.

LETTRES

DE

MEMMIUS A CICERON.

LETTRE PREMIERE.

J'APPRENDS avec douleur, mon cher *Tullius*, mais non pas avec ſurpriſe, la mort de mon ami *Lucrèce*. Il eſt affranchi des douleurs d'une vie qu'il ne pouvait plus ſupporter; ſes maux étaient incurables; c'eſt-là le cas de mourir. Je trouve qu'il a beaucoup plus de raiſon que *Caton*; car ſi vous et moi et *Brutus* nous avons ſurvécu à la république, *Caton* pouvait bien lui ſurvivre auſſi. Se flattait-il d'aimer mieux la liberté que nous tous? ne pouvait-il pas comme nous accepter l'amitié de *Céſar*? croyait-il qu'il était de ſon devoir de ſe tuer parce qu'il avait perdu la bataille de Tapſa? Si cela était, *Céſar* lui-même aurait dû ſe donner un coup de poignard après ſa défaite à Dirrachium; mais il ſut ſe réſerver pour des deſtins meilleurs. Notre ami *Lucrèce* avait un ennemi plus implacable que *Pompée*, c'eſt la nature. Elle ne pardonne point quand elle a porté ſon arrêt; *Lucrèce* n'a fait que le prévenir de quelques mois; il aurait ſouffert, et il ne ſouffre plus. Il s'eſt ſervi du droit de ſortir de ſa maiſon quand elle eſt prête à tomber. Vis tant que tu as une juſte eſpérance; l'as-tu perdue? meurs; c'était-là ſa règle, c'eſt la mienne. J'approuve *Lucrèce*, et je le regrette.

Sa mort m'a fait relire son poëme, par lequel il vivra éternellement. Il le fit autrefois pour moi; mais le disciple s'est bien écarté du maître : nous ne sommes ni vous ni moi de sa secte; nous sommes académiciens. C'est au fond n'être d'aucune secte.

Je vous envoie ce que je viens d'écrire sur les principes de mon ami, je vous prie de le corriger. Les sénateurs aujourd'hui n'ont plus rien à faire qu'à philosopher; c'est à *César* de gouverner la terre, mais c'est à *Cicéron* de l'instruire. Adieu.

LETTRE SECONDE.

Vous avez raison, grand-homme, *Lucrèce* est admirable dans ses exordes, dans ses descriptions, dans sa morale, dans tout ce qu'il dit contre la superstition. Ce beau vers,

Tantum religio potuit suadere malorum.

durera autant que le monde. S'il n'était pas un physicien aussi ridicule que tous les autres, il serait un homme divin. Ses tableaux de la superstition affectèrent sur-tout bien vivement dans mon dernier voyage d'Egypte et de Syrie. Nos poulets sacrés et nos augures, dont vous vous moquez avec tant de grâce dans votre traité de la *Divination*, sont des choses sensées en comparaison des horribles absurdités dont je fus témoin. Personne ne les a plus en horreur que la reine *Cléopâtre* et sa cour. C'est une femme qui a autant d'esprit que de beauté. Vous la verrez bientôt à Rome; elle est bien digne de vous entendre. Mais toute souveraine qu'elle est en Egypte, toute philosophe qu'elle est,

elle ne peut guérir ſa nation. Les prêtres l'aſſaſſineraient; le ſot peuple prendrait leur parti, et crierait que les ſaints prêtres ont vengé *Sérapis* et les chats.

C'eſt bien pis en Syrie; il y a cinquante religions, et c'eſt à qui ſurpaſſera les autres en extravagances. Je n'ai pas encore approfondi celle des Juifs, mais j'ai connu leurs mœurs: *Craſſus* et *Pompée* ne les ont point aſſez châtiés. Vous ne les connaiſſez point à Rome. Ils s'y bornent à vendre des philtres, à faire le métier de courtiers, à rogner les eſpèces. Mais chez eux ils ſont les plus inſolens de tous les hommes, déteſtés de tous leurs voiſins, et les déteſtant tous; toujours ou voleurs ou volés, ou brigands ou eſclaves, aſſaſſins et aſſaſſinés tour-à-tour.

Les Perſes, les Scythes ſont mille fois plus raiſonnables; les brachmanes en comparaiſon d'eux ſont des dieux bienfeſans.

Je ſais bien bon gré à *Pompée* d'avoir daigné, le premier des Romains, entrer par la brèche dans ce temple de Jéruſalem qui était une citadelle aſſez forte, et je ſais encore plus de gré au dernier des *Scipions* d'avoir fait pendre leur roitelet, qui avait oſé prendre le nom d'*Alexandre*.

Vous avez gouverné la Cilicie, dont les frontières touchent preſque à la Paleſtine; vous avez été témoin des barbaries et des ſuperſtitions de ce peuple, vous l'avez bien caractériſé dans votre belle oraiſon pour *Flaccus*. Tous les autres peuples ont commis des crimes, les Juifs ſont les ſeuls qui s'en ſoient vantés. Ils ſont tous nés avec la rage

du fanatiſme dans le cœur, comme les Bretons et les Germains naiſſent avec des cheveux blonds. Je ne ſerais point étonné que cette nation ne fût un jour funeſte au genre-humain.

Louez donc avec moi notre *Lucrèce* d'avoir porté tant de coups mortels à la ſuperſtition. S'il s'en était tenu là, toutes les nations devraient venir aux portes de Rome couronner de fleurs ſon tombeau.

LETTRE TROISIEME.

J'ENTRE en matière tout d'un coup cette fois-ci, je dis malgré *Lucrèce* et *Epicure*, non pas qu'il y a des dieux, mais qu'il exiſte un DIEU. Bien des philoſophes me ſiffleront, ils m'appelleront *eſprit faible*; mais comme je leur pardonne leur témérité, je les ſupplie de me pardonner ma faibleſſe.

Je ſuis du ſentiment de *Balbus* dans votre excellent ouvrage de la *Nature des dieux*. La terre, les aſtres, les végétaux, les animaux, tout m'annonce une intelligence productrice.

Je dis avec *Platon*: (ſans adopter ſes autres principes) Tu crois que j'ai de l'intelligence parce que vois de l'ordre dans mes actions, des rapports et fin; il y en a mille fois plus dans l'arrangement monde: juge donc que ce monde eſt arrangé une intelligence ſuprême.

On n'a jamais répondu à cet argument que par ſuppoſitions puériles; perſonne n'a jamais été ez abſurde pour nier que la ſphère d'*Archimède*, t celle de *Poſſidonius*, ſoient des ouvrages de ands mathématiciens: elles ne ſont cependant

que des images très-faibles, très-imparfaites de cette immense sphère du monde, que *Platon* appelle avec tant de raison l'*ouvrage de l'éternel géomètre*. Comment donc oser supposer que l'original est l'effet du hasard, quand on avoue que la copie est de la main d'un grand génie?

Le hasard n'est rien; il n'est point de hasard. Nous avons nommé ainsi l'effet que nous voyons d'une cause que nous ne voyons pas. Point d'effet sans cause; point d'existence sans raison d'exister: c'est-là le premier principe de tous les vrais philosophes.

Comment *Epicure*, et ensuite *Lucrèce*, ont-ils le front de nous dire que des atomes s'étant fortuitement accrochés, ont produit d'abord des animaux, les uns sans bouche, les autres sans viscères, ceux-ci privés de pieds, ceux-là de têtes, et qu'enfin le même hasard a fait naître des animaux accomplis?

C'est ainsi, disent-ils, qu'on voit encore en Egypte des rats, dont une moitié est formée, et dont l'autre n'est encore que de [illegible] se sont bien trompés; ces sottises pouvaient imaginées par des grecs ignorans qui n'ont jamais été en Egypte. Le fait est faux; le impossible. Il n'y eut, il n'y aura jamais d'animal, ni de végétal sans germe. Ç[illegible] dit que la corruption produit la généra[illegible], un rustre, et non pas un philosophe; c'est ignorant qui n'a jamais fait d'expérience.

J'ai trouvé de ces vils charlatans qui me disaient: Il faut que le blé pourrisse et germe dans la terre

pour reſſuſciter, ſe former, et nous alimenter. Je leur dis : Miſérables, ſervez-vous de vos yeux avant de vous ſervir de votre langue ; ſuivez les progrès de ce grain que je confie à la terre ; voyez comme il s'attendrit, comme il s'enfle, comme il ſe relève, et avec quelle vertu incompréhenſible il étend ſes racines et ſes enveloppes. Quoi ! vous avez l'impudence d'enſeigner les hommes, et vous ne ſavez pas ſeulement d'où vient le pain que vous mangez.

Mais qui a fait ces aſtres, cette terre, ces animaux, ces végétaux, ces germes, dans leſquels un art ſi merveilleux éclate ? il faut bien que ce ſoit un ſublime artiſte ; il faut bien que ce ſoit une intelligence prodigieuſement au-deſſus de la nôtre, puiſqu'elle a fait ce que nous pouvons à peine comprendre ; et cette intelligence, cette puiſſance, c'eſt ce que j'appelle DIEU.

Je m'arrête à ce mot. La foule et la ſuite de mes idées produiraient un volume au lieu d'une lettre. Je vous envoie ce petit volume, puiſque vous le permettez ; mais ne le montrez qu'à des hommes que vous reſſemblent, à des hommes ſans impoſture et ſans ſuperſtition, dégagés des préjugés de l'école et de ceux du monde, qui aiment la vérité et non la diſpute ; qui ne ſont certains que de ce qui eſt démontré, et qui ſe défient même de ce qui eſt le plus vraiſemblable.

Ici ſuit le traité de Memmius.

I.

Qu'il n'y a qu'un Dieu, contre Epicure, Lucrèce et autres philoſophes.

JE ne dois admettre que ce qui m'eſt pr
et il m'eſt prouvé qu'il y a dans la nature une p
ſance intelligente. (*a*)

Cette puiſſance intelligente eſt-elle ſéparé
grand tout? y eſt-elle unie? y eſt-elle identi
en eſt-elle le principe? y a-t-il pluſieurs puiſſa
intelligentes pareilles?

J'ai été effrayé de ces queſtions que je m
faites à moi-même. C'eſt un poids immenſe q
ne puis porter; pourrai-je au moins le ſoulever

Les arbres, les plantes, tout ce qui jo
la vie, et ſur-tout l'homme, la terre, la l
ſoleil et tous les aſtres m'ayant appris qu'il ef
intelligence active, c'eſt-à-dire un DIEU, je
ai demandé à tous ce que c'eſt que DIEU, où
habite, s'il a des aſſociés? J'ai contemplé le d
ouvrage, et je n'ai point vu l'ouvrier; j'ai in
rogé la nature, elle eſt demeurée muette.

Mais, ſans me dire ſon ſecret, elle
trée, et c'eſt comme ſi elle m'avait parlé;
l'entendre. Elle me dit: Mon ſoleil fait écior
mûrir mes fruits ſur ce petit globe qu'il écl
qu'il échauffe ainſi que les autres globes. L
de la nuit donne ſa lumière réfléchie à la terr
lui envoie la ſienne; tout eſt lié, tout eſt aſſ
à des lois qui jamais ne ſe démentent: donc t
été combiné par une ſeule intelligence.

(*a*) Il l'a prouvé dans ſa troiſième lettre.

Ceux qui en ſuppoſeraient pluſieurs doivent ab-
lument les ſuppoſer ou contraires, ou d'accord
emble, ou différentes, ou ſemblables. Si elles
différentes et contraires, elles n'ont pu faire
n d'uniforme. Si elles ſont ſemblables, c'eſt
ame s'il n'y en avait qu'une. Tous les philoſo-
; conviennent qu'il ne faut pas multiplier les
es ſans néceſſité; ils conviennent donc tous
lgré eux qu'il n'y a qu'un Dieu.

La nature a continué, et m'a dit: Tu me de-
iandes où eſt ce Dieu? il ne peut être que dans
i; car s'il n'eſt pas dans la nature, où ſerait-il?
ns les eſpaces imaginaires? il ne peut être une
ſtance à part; il m'anime, il eſt ma vie. Ta
ſation eſt dans tout ton corps, DIEU eſt dans
t le mien. A cette voix de la nature, j'ai con-
qu'il m'eſt impoſſible de nier l'exiſtence de ce
DIEU, et impoſſible de le connaître.

Ce qui penſe en moi, ce que j'appelle *mon*
e, ne ſe voit pas; comment pourrais-je voir ce
ui eſt l'ame de l'univers entier?

II.

Suite des probabilités de l'unité de DIEU.

PLATON, *Ariſtote*, *Cicéron* et moi, nous
s des animaux, c'eſt-à-dire nous ſommes
ées. Il ſe peut que dans d'autres globes il ſoit
animaux d'une autre eſpèce, mille millions
s plus éclairés et plus puiſſans que nous;
il ſe peut qu'il y ait des montagnes d'or et
nières de nectar. On appellera ces animaux
eux improprement, mais il ſe peut auſſi qu'il n'y

en ait pas ; nous ne devons donc pas les admettre. La nature peut exiſter ſans eux, mais ce que nous connaiſſons de la nature ne pouvait exiſter ſans un deſſein, ſans un plan : et ce deſſein, ce plan ne pouvait être conçu et exécuté ſans intelligence puiſſante ; donc je dois recon cette intelligence, ce Dieu, et rejeter tous prétendus dieux habitans des planètes et de l'Olympe ; et tous ces prétendus fils de DIEU, les *Bacchus*, les *Hercules*, les *Perſées*, les *Romulus* etc. etc. Ce ſont des fables miléſiennes, des contes de ſorciers. Un Dieu ſe joindre à la nature humaine ! j'aimerais autant dire que des éléphans ont fait l'amour à des puces, et en eu de la race ; cela ſerait bien moins impert

Tenons-nous-en donc à ce que nous v évidemment, que dans le grand tout il eſt grande intelligence. Fixons-nous à ce point qu'à ce que nous puiſſions faire encore quel pas dans ce vaſte abyme.

III.

Contre les athées.

Il était bien hardi ce *Straton* qui, accor l'intelligence aux opérations de ſon ch chaſſe, la niait aux œuvres merveilleu la nature. Il avait le pouvoir de penſer, et il voulait pas qu'il y eût dans la fabrique du un pouvoir qui penſât.

Il diſait que la nature ſeule, par ſes c ſons, produit des animaux penſans. Je l'ar et je lui demande quelle preuve il en a ? i

ond que c'eſt ſon ſyſtème, ſon hypothèſe, que te idée en vaut bien une autre.

Mais moi je lui dis: Je ne veux point d'hyhèſe, je veux des preuves. Quand *Poſſidonius* dit qu'il peut quarrer des lunules du cercle, ju'il ne peut quarrer le cercle, je ne le crois après en avoir vu la démonſtration.

e ne ſais pas ſi dans la ſuite des temps il ſe troua quelqu'un d'aſſez fou pour aſſurer que la mae, ſans penſer, produit d'elle-même des mils d'êtres qui penſent. Je lui ſoutiendrai que, ant ce beau ſyſtème, la matière pourrait duire un Dieu ſage, puiſſant et bon.

Car ſi la matière ſeule a produit *Archimède* et s, pourquoi ne produirait-elle pas un être qui uit incomparablement au-deſſus d'*Archimède* de vous par le génie, au-deſſus de tous les mes enſemble par la force et par la puiſſance, diſpoſerait des élémens beaucoup mieux que otier ne rend un peu d'argille ſouple à ſes votés, en un mot, un Dieu. Je n'y vois aucune difté: cette folie ſuit évidemment de ſon ſyſtème.

IV.

Suite de la réfutation de l'athéiſme.

D'AUTRES, comme *Architas*, ſupputent que iivers eſt le produit des nombres. Oh! que les ces ont de pouvoir! Un coup de dés doit néceſement amener raſle de mondes; car le ſeul mou: de trois dés dans un cornet vous amenera e de ſix, le point de *Vénus*, très-aiſément en un rt-d'heure. La matière toujours en mouvement

dans toute l'éternité doit donc amener toutes les combinaisons possibles. Ce monde est une de ces combinaisons, donc elle avait autant de droit à l'existence que toutes les autres ; donc elle devait arriver ; donc il était impossible qu'elle n'arrivât pas, toutes les autres combinaisons ayant été épuisées ; donc à chaque coup de dés il y avait l'unité à parier contre l'infini que cet univers serait formé tel qu'il est.

Je laisse *Architas* jouer un jeu aussi désavantageux ; et puisqu'il y a toujours l'infini contre un à parier contre lui, je le fais interdire par le préteur, de peur qu'il ne se ruine. Mais avant lui ôter la jouissance de son bien, je lui demande comment à chaque instant le mouvement de cornet qui roule toujours ne détruit pas ce monde si ancien, et n'en forme pas un nouveau ? (1)

Vous riez de toutes ces folies, sage *Cicéron*, et vous en riez avec indulgence. Vous laissez tous ces enfans souffler en l'air sur leurs bouteilles de savon ; leurs vains amusemens ne feront jamais dangereux. Un an des guerres civiles de *César*

(1) Cet argument perd toute sa force si l'on suppose que les lois du mouvement sont nécessaires. Dans cette opinion, un coup de dés une fois supposé, tous les autres en sont la suite, et il s'agit de savoir si entre tous les premiers coups de dés possibles, ceux qui donnent une combinaison d'où résulte un ordre apparent, ne sont pas en plus grand nombre que les autres, si cet ordre apparent n'est pas même une conséquence infaillible de l'existence de l nécessaires. On croit inutile d'avertir que par prem coup de dés on entend la combinaison qui existe à instant donné, et par laquelle les deux suites infinies combinaisons dans le passé et dans l'avenir sont égaler déterminées.

et

et de *Pompée* a fait plus de mal à la terre que n'en pourraient faire tous les athées enſemble pendant toute l'éternité.

V.

Raiſon des athées.

QUELLE eſt la raiſon qui fait tant d'athées ? c'eſt la contemplation de nos malheurs et de nos crimes. *Lucrèce* était plus excuſable que perſonne ; il n'a vu autour de lui et n'a éprouvé que des calamités. Rome depuis *Sylla* doit exciter la pitié de la terre dont elle a été le fléau. Nous avons nagé dans notre ſang. Je juge par tout ce que je vois, par tout ce que j'entends, que *Céſar* ſera bientôt aſſaſſiné. Vous le penſez de même ; mais après lui je prévois des guerres civiles plus affreuſes que celles dans leſquelles j'ai été enveloppé. *Céſar* lui-même dans tout le cours de ſa vie qu'a-t-il vu, qu'a-t-il fait ? des malheureux. Il a exterminé de pauvres gaulois qui s'exterminaient eux-mêmes dans leurs continuelles factions. Ces barbares étaient gouvernés par des druides qui ſacrifiaient les filles des citoyens après avoir abuſé d'elles. De vieilles ſorcières ſanguinaires étaient à la tête des hordes germaniques qui ravageaient la Gaule, et qui n'ayant pas de maiſon allaient piller ceux qui en avaient. *Arioviſte* était à la tête de ces ſauvages, et leurs magiciennes avaient un pouvoir abſolu ſur *Arioviſte*. Elles lui défendirent de livrer bataille avant la nouvelle lune. Ces furies allaient ſacrifier à leurs dieux *Procilius* et *Titius*, deux

ambaſſadeurs envoyés par *Céſar* à ce perfi
Ariovifte, lorſque nous arrivâmes et que no
délivrâmes ces deux citoyens que nous trouvâm
chargés de chaînes. La nature humaine da
cantons était celle des bêtes féroces, et en ve
nous ne valions guère mieux.

Jetez les yeux ſur toutes les autres
connues, vous ne voyez que des tyra et d
eſclaves, des dévaſtations, des conſpirations
des ſupplices.

Les animaux ſont encore plus miſérables
nous : aſſujettis aux mêmes maladies, ils
ſans aucun ſecours; nés tous ſenſibles,
dévorés les uns par les autres. Point d'eſp
n'ait ſon bourreau. La terre d'un pôle à l'au
un champ de carnage, et la nature ſanglante
aſſiſe entre la naiſſance et la mort.

Quelques poëtes, pour remédier à tant d'
reurs, ont imaginé les enfers. Etrange conc
tion ! étrange chimère ! les enfers ſont chez n
Le chien à trois têtes, et les trois parques, et
trois furies ſont des agneaux en comparaiſon
nos *Sylla* et de nos *Marius*.

Comment un Dieu aurait-il pu former
cloaque épouvantable de miſères et de forfait
On ſuppoſe un Dieu puiſſant, ſage, juſte et bon
et nous voyons de tous côtés folie, injuſ
méchanceté. On aime mieux alors nier DI
le blaſphémer. Auſſi avons-nous cent épicu
contre un platonicien. Voilà les vraies raiſo
l'athéiſme, le reſte eſt diſpute d'école.

VI.

Réponſe aux plaintes des athées.

A ces plaintes du genre-humain, à ces cris éternels de la nature toujours ſouffrante, que répondrai-je?

J'ai vu évidemment des fins et des moyens. Ceux qui diſent que ni l'œil n'eſt fait pour voir, ni l'oreille pour entendre, ni l'eſtomac pour digérer, m'ont paru des fous ridicules: mais ceux qui dans leurs tourmens me baignent de leurs larmes, qui cherchent un DIEU conſolateur et qui ne le trouvent pas, ceux-là m'attendriſſent; je gémis avec eux, et j'oublie de les condamner.

Mortels qui ſouffrez et qui penſez, compagnons de mes ſupplices, cherchons enſemble quelque conſolation, et quelques argumens. Je vous ai dit qu'il eſt dans la nature une intelligence, un DIEU; mais vous ai-je dit qu'il pouvait faire mieux? le sais-je? dois-je le préſumer? ſuis-je de ſes conſeils? Je le crois très-ſage; ſon conſeil et ſes étoiles me l'apprennent. Je le crois très-juſte et très-bon; car d'où lui viendraient l'injuſtice et la malice? Il y a du bon, donc DIEU l'eſt; il y a du mal, donc ce mal ne vient point de lui. Comment dois-je enviſager DIEU? comme un père qui n'a pu faire le bien de tous ſes enfans.

VII.

Si DIEU *eſt infini et s'il a pu empêcher le mal.*

QUELQUES philoſophes me crient: DIEU eſt éternel, infini, tout puiſſant; il pouvait donc

défendre au mal d'entrer dans son édifice admirable.

Prenez garde, mes amis, s'il l'a pu, et s'il ne l'a pas fait, vous le déclarez méchant; vous faites notre persécuteur, notre bourreau, pas notre DIEU.

Il est éternel sans doute. Dès qu'il existe q que être, il existe un être de toute éternité; sans quoi le néant donnerait l'existence. La nature est éternelle, l'intelligence qui l'anime est éter Mais d'où savons-nous qu'elle est infinie? La ture est-elle infinie? Qu'est-ce que l'infini ac Nous ne connaissons que des bornes; il semblable que la nature a les siennes; le est une preuve. Si la nature est limitée, l'intelligence suprême ne le serait-elle pas quoi ce DIEU, qui ne peut être que dans la nat s'étendrait-il plus loin qu'elle? Sa puis très-grande: mais qui nous a dit qu'elle est quand ses ouvrages nous montrent le co quand la seule ressource qui nous reste p culper est d'avouer que son pouvoir n'a pu tri pher du mal physique et moral? Certes j' mieux l'adorer borné que méchant.

Peut-être dans la vaste machine de la nature, le bien l'a-t-il emporté nécessairement sur le mal, et l'éternel artisan a été forcé dans ses moyens en faisant encore (malgré tant de maux) ce qu'il y avait de mieux.

Peut-être la matière a été rebelle à l'intelligence qui en disposait les ressorts.

Qui sait enfin si le mal qui règne depuis tan

de siècles ne produira pas un grand bien dans des temps encore plus longs ?

Hélas ! faibles et malheureux humains, vous portez les mêmes chaînes que moi ; vos maux sont réels ; et je ne vous console que par des peut-être.

VIII.

Si DIEU *arrangea le monde de toute éternité.*

RIEN ne se fait de rien. Toute l'antiquité, tous les philosophes sans exception conviennent de ce principe. Et en effet, le contraire paraît absurde. C'est même une preuve de l'éternité de DIEU. C'est bien plus, c'est sa justification. Pour moi, j'admire comment cette auguste intelligence a pu construire cet immense édifice avec de la simple matière. On s'étonnait autrefois que les peintres avec quatre couleurs pussent varier tant de nuances. Quels hommages ne doit-on pas au grand *Demiourgos* qui a tout fait avec quatre faibles élémens.

Nous venons de voir que si la matière existait, DIEU existait aussi.

Quand l'a-t-il fait obéir à sa main puissante ? quand l'a-t-il arrangée ?

Si la matière existait dans l'éternité, comme tout le monde l'avoue, ce n'est pas d'hier que la suprême intelligence l'a mise en œuvre. Quoi ! DIEU est nécessairement actif, et il aurait passé une éternité sans agir ! Il est le grand être nécessaire : comment aurait-il été pendant des siècles éternels le grand être inutile ?

Le chaos est une imagination poétique ; ou la

matière avait par elle-même de l'énergie, ou cette énergie était dans DIEU. Dans le premier cas tout se serait donné de lui-même et sans dessein, le mouvement, l'ordre et la vie, ce qui nous semble absurde.

Dans le second cas, DIEU aura tout fait, mais il aura toujours tout fait; il aura toujours tout disposé nécessairement de la manière la plus prompte et la plus convenable au sujet sur lequel il travaillait.

Si l'on peut comparer DIEU au soleil son éternel ouvrage, il était comme cet astre, dont les rayons émanent dès qu'il existe. DIEU en formant le soleil lumineux ne pouvait lui ôter ses taches. DIEU, en formant l'homme avec des passions nécessaires, ne pouvait peut-être prévenir ni ses vices, ni ses désastres. Toujours des peut-être; mais je n'ai point d'autre moyen de justifier la Divinité.

Cher *Cicéron*, je ne demande point que vous pensiez comme moi, mais que vous m'aidiez à penser.

IX.

Des deux principes, et de quelques autres fables.

LES Perses, pour expliquer l'origine du mal, imaginèrent, il y a quelques neuf mille ans, que DIEU, qu'ils appellent *Oromase*, ou *Orosmad*, s'était complu à former un être puissant et méchant, qu'ils nomment, je crois, *Arimane*, pour lui servir d'antagoniste; et que le bon *Oromase*, qui nous protège, combat sans cesse *Arimane* le malin qui nous persécute. C'est ainsi que j'ai vu un de mes centurions qui se battait tous les matins contre son singe pour se tenir en haleine.

D'autres Perſes, et c'eſt, dit-on, le plus grand nombre, croient le tyran *Arimane* auſſi ancien que le bon prince *Oroſmad*. Ils diſent qu'il caſſe les œufs que le favorable *Oroſmad* pond ſans ceſſe, et qu'il y fait entrer le mal; qu'il répand les ténèbres par-tout où l'autre envoie la lumière; les maladies quand l'autre donne la ſanté; qu'il fait toujours marcher la mort à la ſuite de la vie. Il me ſemble que je vois deux charlatans en plein marché, dont l'un diſtribue des poiſons, et l'autre des antidotes.

Des mages s'efforceront, s'ils veulent, de trouver de la raiſon dans cette fable. Pour moi, je n'y aperçois que du ridicule; je n'aime point à voir DIEU, qui eſt la raiſon même, toujours occupé comme un gladiateur à combattre une bête féroce.

Les Indiens ont une fable plus ancienne; trois dieux réunis dans la même volonté, *Birma* ou *Brama*, la puiſſance et la gloire; *Vitſnou* ou *Bitſnou*, la tendreſſe et la bienfeſance; *Sub* ou *Sib*, la terreur et la deſtruction, créèrent d'un commun accord des demi-dieux, des *debta* dans le ciel. Ces demi-dieux ſe révoltèrent, ils furent précipités dans l'abyme par les trois dieux, ou plutôt par le grand Dieu qui préſidait à ces trois. Après des ſiècles de punition, ils obtinrent de devenir hommes; et ils apportèrent le mal ſur la terre: ce qui obligea DIEU ou les trois dieux de donner ſa nouvelle loi du Veidam.

Mais ces coupables, avant de porter le mal ſur la terre, l'avaient déjà porté dans le ciel. Et comment DIEU avait-il créé des êtres qui devaient ſe

révolter contre lui ? comment DIEU aurait-il donné une seconde loi dans son Veidam ? sa première était donc mauvaise ?

Le conte oriental ne prouve rien, n'explique rien ; il a été adopté par quelques nations asiatiques ; et enfin il a servi de modèle à la guerre des Titans.

Les Egyptiens ont eu leur *Osiris* et leur *Typhon*.

Le *Jupiter* d'*Homère* avec ses deux tonneaux me fait lever les épaules. Je n'aime point *Jupiter* cabaretier donnant comme tous les autres cabaretiers plus de mauvais vin que de bon. Il ne tenait qu'à lui de faire toujours du falerne.

Le plus beau, le plus agréable de tous les c tes inventés pour justifier ou pour accuser la Providence, ou pour s'amuser d'elle, est la boîte *Pandore*. Ainsi on n'a jamais débité que des les comiques sur la plus triste des vérités.

X.

Si le mal est nécessaire.

TOUS les hommes ayant épuisé en vain génie à deviner comment le mal peut exister un Dieu bon, quel téméraire osera se flatter trouver ce que *Cicéron* cherche encore en v Il faut bien que le mal n'ait point d'origine, que *Cicéron* ne l'a pas découverte.

Ce mal nous crible et nous pénètre de tous tés, comme le feu s'incorpore à tout ce q nourrit, comme la matière éthérée court dans les pores : le bien fait à peu près le même Deux amans jouissans goûtent le bonheur

et

:out leur être ; cela eſt ainſi de tout temps. Que ›uis-je en penſer ? ſinon que cela fut néceſſaire de :out temps.

Je ſuis donc ramené malgré moi à cette ancienne dée que je vois être la baſe de tous les ſyſtèmes, lans laquelle tous les philoſophes retombent après nille détours, et qui m'eſt démontrée par toutes es actions des hommes, par les miennes, par ous les événemens que j'ai lus, que j'ai vus, et xquels j'ai eu part ; c'eſt le fataliſme, c'eſt la :ceſſité dont je vous ai déjà parlé.

Si je deſcends dans moi-même, qu'y vois-je que e fataliſme ? ne fallait-il pas que je naquiſſe quand es mouvemens des entrailles de ma mère ouvri-ent ſa matrice, et me jetèrent néceſſairement lans le monde ? pouvait-elle l'empêcher ? pouvais-e m'y oppoſer ? me ſuis-je donné quelque choſe ? outes mes idées ne ſont-elles pas entrées ſucceſſi-rement dans ma tête ſans que j'en aie appelé au-une ? ces idées n'ont-elles pas déterminé invin-ciblement ma volonté, ſans quoi ma volonté n'au-rait point eu de cauſe ? Tout ce que j'ai fait n'a-t-il été la ſuite néceſſaire de toutes ces prémiſſes né-aires ? n'en eſt-il pas ainſi dans toute la nature ?

Ou ce qui exiſte eſt néceſſaire, ou il ne l'eſt pas. S'il ne l'eſt pas, il eſt démontré inutile. L'univers en ce cas ſerait inutile ; donc il exiſte d'une néceſſité abſolue. DIEU ſon moteur, ſon fabricateur, ſon ame, ſerait inutile ; donc DIEU exiſte d'une néceſſité abſolue, comme nous l'avons dit. Je ne puis ſortir de ce cercle dans lequel je me ſens renfermé par une force invincible.

Je vois une chaîne immenſe dont tout eſt chaînon ; elle embraſſe, elle ſerre aujourd'hui la nature ; elle l'embraſſait hier ; elle l'entourera demain : je ne puis ni voir ni concevoir un commencement des choſes. Ou rien n'exiſte, ou tout eſt éternel.

Je me ſens irréſiſtiblement déterminé à croire le mal néceſſaire, puiſqu'il eſt. Je n'aperçois d'autre raiſon de ſon exiſtence que cette exiſtence même.

O *Cicéron* ! détrompez-moi, ſi je ſuis dans l'erreur ; mais en combien d'endroits êtes-vous de mon avis dans votre livre *de Fato*, ſans preſque vous en apercevoir ! tant la vérité a de force, tant la deſtinée vous entraînait malgré vous, lors même que vous la combattiez !

X I.

Confirmation des preuves de la néceſſité des choſes.

Il y a certainement des choſes que la ſuprême intelligence ne peut empêcher : par exemple, que le paſſé n'ait exiſté, que le préſent ne ſoit dans flux continuel, que l'avenir ne ſoit la ſuite du ſent, que les vérités mathématiques ne ſo : vérités. Elle ne peut faire que le contenu ſoit grand que le contenant ; qu'une femme accou d'un éléphant par l'oreille ; que la lune paſſe un trou d'aiguille.

La liſte de ces impoſſibilités ſerait très-longue ; il eſt donc, encore une fois, très vraiſemblable que DIEU n'a pu empêcher le mal.

Une intelligence ſage, puiſſante et bonne, ne peut avoir fait délibérément des ouvrages de con-

tradiction. Mille enfans naiſſent avec les organes convenables à leur tête, mais ceux de la poitrine ſont viciés. La moitié des conformations eſt manquée, et c'eſt ce qui détruit la moitié des ouvrages de cette intelligence ſi bonne. Oh ſi du moins il n'y avait que la moitié de ſes créatures qui fût méchante! mais que de crimes depuis la calomnie juſqu'au parricide! quoi! un agneau, une colombe, une tourterelle, un roſſignol ne me nuiront jamais, et DIEU me nuirait toujours! il ouvrirait des abymes ſous mes pas, ou il engloutirait la ville où je ſuis né, ou il me livrerait pendant toute ma vie à la ſouffrance, et cela ſans motif, ſans raiſon, ſans qu'il en réſulte le moindre bien! non, mon DIEU, non être ſuprême, être bienfeſant; je ne puis le croire; je ne puis te faire cette horrible injure.

On me dira peut-être que j'ôte à DIEU ſa liberté. Que ſa puiſſance ſuprême m'en garde. Faire tout ce qu'on peut, c'eſt exercer ſa liberté pleinement. DIEU a fait tout ce qu'un Dieu pouvait faire. Il eſt beau qu'un Dieu ne puiſſe faire le mal.

XII.

Réponſe à ceux qui objecteraient qu'on fait DIEU *étendu, matériel, et qu'on l'incorpore avec la nature.*

QUELQUES platoniciens me reprochent que j'ôte à DIEU ſa ſimplicité, que je le ſuppoſe étendu, que je ne le diſtingue pas aſſez de la nature; que je ſuis plutôt les dogmes de *Straton* que ceux des autres philoſophes.

Mon cher *Cicéron*, ni eux, ni vous, ni moi, ne savons ce que c'est que DIEU. Bornons-nous à savoir qu'il en existe un. Il n'est donné à l'homme de connaître ni de quoi les astres sont formés, ni comment est fait le maître des astres.

Que DIEU soit appelé *être simple*, j'y consens de tout mon cœur; simple ou étendu, je l'adorerai également : mais je ne comprends pas ce que c'est qu'un être simple. Quelques rêveurs, pour me le faire entendre, disent qu'un point géométrique est un être simple. Mais un point géométrique est une supposition, une abstraction de l'esprit, une chimère. DIEU ne peut être un point géométrique, je vois en lui avec *Platon* l'éternel géomètre.

Pourquoi DIEU ne serait-il pas étendu, lui qui est dans toute la nature? en quoi l'étendue répugne-t-elle à son essence?

Si le grand être intelligent et nécessaire opère sur l'étendue, comment agit-il où il n'est pas? et s'il est en tous les lieux où il agit, comm n'est-il pas étendu?

Un être dont je pourrais nier l'existence chaque particule du monde, l'une après l'a n'existerait nulle part.

Un être simple est incompréhensible; c'est un mot vide de sens qui ne rend DIEU ni plus respectable, ni plus aimable, ni plus puissant, ni p raisonnable. C'est plutôt le nier que le défi

On pourra me répondre que notre ame est exemple, une preuve de la simplicité du g être; que nous ne voyons ni ne sentons notre

ame, qu'elle n'a point de parties, qu'elle eſt ſimple, que cependant elle exiſte en un lieu, et qu'elle peut ainſi rendre raiſon du grand être ſimple. C'eſt ce que nous allons examiner. Mais avant de me plonger dans ce vide, je vous réitère qu'en quelque endroit qu'on poſe l'être ſuprême, le mît-on en tout lieu ſans qu'il remplît de place, le reléguât-on hors de tout lieu ſans qu'il ceſſât d'être, raſſemblât-on en lui toutes les contradictions des écoles, je l'adorerai tant que je vivrai, ſans croire aucune école, et ſans porter mon vol dans des régions où nul mortel ne peut atteindre.

XIII.

Si la nature de l'ame peut nous faire connaître la nature de DIEU.

J'AI conclu déjà que puiſqu'une intelligence préſide à mon faible corps, une intelligence ſuprême préſide au grand tout. Où me conduira ce premier pas de tortue? pourrai-je jamais ſavoir ce qui ſent et ce qui penſe en moi? eſt-ce un être inviſible, intangible, incorporel, qui eſt dans mon corps? nul homme n'a encore oſé le dire. *Platon* lui-même n'a pas eu cette hardieſſe. Un être incorporel qui meut un corps! un être intangible qui touche tous mes organes dans leſquels eſt la ſenſation! un être ſimple et qui augmente avec l'âge! un être incorruptible et qui dépérit par degrés! quelles contradictions, quel chaos d'idées incompréhenſibles! quoi, je ne puis rien connaître que par mes ſens, et j'admettrai dans moi un être entièrement oppoſé à

mes sens ! Tous les animaux ont du sentiment comme moi, tous ont des idées que leurs sens leur fourniſſent : auront-ils tous une ame comme moi ? nouveau ſujet, nouvelle raiſon d'être non-ſeulement dans l'incertitude ſur la nature de l'ame, mais dans l'étonnement continuel et dans l'ignorance.

Ce que je puis encore moins comprendre, c'eſt la dédaigneuſe et ſotte indifférence dans laquelle croupiſſent preſque tous les hommes, ſur l'objet qui les intéreſſe le plus, ſur la cauſe de leurs penſées, ſur tout leur être. Je ne crois pas qu'il y ait dans Rome deux cents perſonnes qui s'en ſoient réellement occupées. Preſque tous les Romains diſent, que m'importe ? et après avoir ainſi parlé, ils vont compter leur argent, courent aux ſpectacles ou chez leurs maîtreſſes. C'eſt la vie des déſoccupés. Pour celle des factieux, elle eſt horrible. Aucun de ces gens-là ne s'embarraſſe de ſon ame. Pour le petit nombre qui peut y penſer, s'il eſt de bonne foi, il avouera qu'il n'eſt ſatisfait d'aucun ſyſtème.

Je ſuis prêt de me mettre en colère quand je vois *Lucrèce* affirmer que la partie de l'ame, qu'on appelle eſprit, intelligence, *animus*, loge au milieu de la poitrine, (*b*) et que l'autre partie de l'ame qui fait la ſenſation eſt répandue dans le reſte du corps; de tous les autres ſyſtèmes aucun ne m'éclaire.

Autant de ſectes, autant d'imaginations, autant de chimères. Dans ce conflit de ſuppoſitions, ſur quoi poſer le pied pour monter vers DIEU ?

(*b*) *Conſilium quod nos animum mentemque vocamus*
Idque ſitum mediâ regione in corporis hæret.

Puis-je m'élever de cette ame que je ne connais point à la contemplation de l'eſſence ſuprême que je voudrais connaître ? Ma nature que j'ignore, ne me prête aucun inſtrument pour ſonder la nature du principe univerſel, entre lequel et moi eſt un ſi vaſte et ſi profond abyme.

XIV.

Courte revue des ſyſtèmes ſur l'ame, pour parvenir, ſi l'on peut, à quelque notion de l'intelligence ſuprême.

Si pourtant il eſt permis à un aveugle de chercher ſon chemin à tâtons, ſouffrez, *Cicéron*, que je faſſe encore quelques pas dans ce chaos, en m'appuyant ſur vous. Donnons-nous d'abord le plaiſir de jeter un coup d'œil ſur tous les ſyſtèmes.

Je ſuis corps, et il n'y a point d'eſprits.

Je ſuis eſprit, et il n'y a point de corps.

Je poſſède dans mon corps une ame ſpirituelle.

Je ſuis une ame ſpirituelle qui poſſède mon corps.

Mon ame eſt le réſultat de mes cinq ſens.

Mon ame eſt un ſixième ſens.

Mon ame eſt une ſubſtance inconnue, dont l'eſſence eſt de penſer et de ſentir.

Mon ame eſt une portion de l'ame univerſelle.

Il n'y a point d'ame.

Quand je m'éveille après avoir fait tous ces ſonges, voici ce que me dit la voix de ma faible raiſon, qui me parle ſans que je ſache d'où vient cette voix.

Je ſuis corps, il n'y a point d'eſprits. Cela me

paraît bien grossier. J'ai bien de la peine de penser fermement que votre oraison *pro lege manilia* ne soit qu'un résultat de la déclinaison des atomes.

Quand j'obéis aux commandemens de mon général, et qu'on obéit aux miens, les volontés de mon général et les miennes ne sont point des corps qui en font mouvoir d'autres par les lois du mouvement. Un raisonnement n'est point le son d'une trompette. On me commande par intelligence, j'obéis par intelligence. Cette volonté signifiée, cette volonté que j'accomplis n'est ni un cube, ni un globe, n'a aucune figure, n'a rien de la matière. Je puis donc la croire immatérielle. Je puis donc croire qu'il y a quelque chose qui n'est pas matière.

Il n'y a que des esprits et point de corps. Cela est bien délié et bien fin; la matière ne ferait qu'un phénomène! il suffit de manger et de boire, et de s'être blessé d'un coup de pierre au bout du doigt pour croire à la matière.

Je possède dans mon corps une ame spirituelle. Qui, moi, je serais la boîte dans laquelle serait un être qui ne tient point de place! moi étendu je serais l'étui d'un être non étendu! je posséderais quelque chose qu'on ne voit jamais, qu'on ne touche jamais, de laquelle on ne peut avoir la moindre image, la moindre idée? il faut être bien hardi pour se vanter de posséder un tel trésor. Comment le posséderais-je, puisque toutes mes idées me viennent si souvent, malgré moi, pendant ma veille et pendant mon sommeil? C'est un plaisant maître de ses idées qu'un être qui est toujours maîtrisé par elles.

Une ame ſpirituelle poſſède mon corps. Cela eſt bien plus hardi à elle; car elle aura beau ordonner à ce corps d'arrêter le cours rapide de ſon ſang, de rectifier tous ſes mouvemens internes, il n'obéira jamais. Elle poſſède un animal bien indocile.

Mon ame eſt le réſultat de tous mes ſens. C'eſt une affaire difficile à concevoir, et par conſéquent à expliquer.

Le ſon d'une lyre, le toucher, l'odeur, la vue, le goût d'une pomme d'Afrique ou de Perſe, ſemblent avoir peu de rapport avec une démonſtration d'*Archimède*; et je ne vois pas bien nettement comment un principe agiſſant ſerait dans moi la conſéquence de cinq autres principes. J'y rêve, et je n'y entends rien du tout.

Je puis penſer ſans nez, je puis penſer ſans goût, ſans jouir de la vue, et même ayant perdu le ſentiment du tact. Ma penſée n'eſt donc pas le réſultat des choſes qui peuvent m'être enlevées tour à tour. J'avoue que je ne me flatterais pas d'avoir des idées ſi je n'avais jamais aucun de mes cinq ſens. Mais on ne me perſuadera pas que ma faculté de penſer ſoit l'effet de cinq puiſſances réunies, quand je penſe encore après les avoir perdues l'une après l'autre.

L'ame eſt un ſixième ſens. Ce ſyſtème a d'abord quelque choſe d'éblouiſſant. Mais que veulent dire ces paroles? prétend-on que le nez eſt un être flairant par lui-même? mais les philoſophes les plus accrédités ont dit que l'ame flaire par le nez, voit par les yeux, et qu'elle eſt dans les cinq ſens. En ce cas, elle ſerait auſſi dans ce

sixième sens, s'il y en avait un; et cet être inconnu, nommé *ame*, serait dans six sens au lieu d'être dans cinq. Que signifierait, *l'ame a un sens?* on ne peut rien entendre par ces mots, sinon l'ame est une faculté de sentir et de penser; et c'est ce que nous examinerons.

Mon ame est une substance inconnue, dont l'essence est de penser et de sentir. Cela revient à peu près à cette idée que l'ame est un sixième sens: mais dans cette supposition, elle est plutôt mode, accident, faculté, que substance.

Inconnue, j'en conviens; mais *substance*, je le nie. Si elle était substance, son essence serait de sentir et de penser; comme celle de la matière est l'étendue et la solidité. Alors l'ame sentirait toujours, et penserait toujours, comme la matière est toujours solide et étendue.

Cependant il est très-certain que nous ne sentons ni ne pensons toujours. Il faut être d'une opiniâtreté ridicule pour soutenir que dans un profond sommeil, quand on ne rêve point, on a du sentiment et des idées. C'est donc un être de raison, une chimère, qu'une prétendue substance qui perdrait son essence pendant la moitié de sa vie.

Mon ame est une portion de l'ame universelle. Cela est plus sublime. Cette idée flatte notre orgueil; elle nous fait des dieux. Une portion de la Divinité serait divinité elle-même, comme une partie de l'air est de l'air, et une goutte d'eau de l'Océan est de la même nature que l'Océan. Mais voilà une plaisante divinité qui naît entre la vessie et le rectum, qui passe neuf mois dans un néant

abſolu, qui vient au monde ſans rien connaître, ſans rien faire, qui demeure pluſieurs mois dans cet état, qui ſouvent n'en ſort que pour s'évanouir à jamais, et qui ne vit d'ordinaire que pour faire toutes les impertinences poſſibles.

Je ne me ſens point du tout aſſez inſolent pour me croire une partie de la Divinité. *Alexandre* ſe fit dieu ; *Céſar* ſe fera dieu s'il veut, à la bonne heure ; *Antoine* et *Nicomède* ſeront ſes grands-prêtres, *Cléopâtre* ſera ſa grande-prêtreſſe. Je ne prétends point à un tel honneur.

Il n'y a point d'ame. Ce ſyſtème, le plus hardi, le plus étonnant de tous, eſt au fond le plus ſimple. Une tulippe, une roſe, ces chefs-d'œuvre de la nature dans les jardins, ſont produites par une mécanique incompréhenſible, et n'ont point d'ame. Le mouvement qui fait tout n'eſt point une ame, un être penſant. Les inſectes qui ont la vie ne nous paraiſſent point doués de cet être penſant qu'on appelle *ame*. On admet volontiers dans les animaux un inſtinct qu'on ne comprend point, et nous leur refuſons une ame que l'on comprend encore moins. Encore un pas, et l'homme ſera ſans ame.

Que mettrons-nous donc à la place ? du mouvement, des ſenſations, des idées, des volontés etc. dans chacun de nos individus. Et d'où viendront ces ſenſations, ces idées, ces volontés dans un corps organiſé ? elles viendront de ſes organes, elles ſeront dues à l'intelligence ſuprême qui anime toute la nature. Cette intelligence aura donné à tous les animaux bien organiſés des facultés

qu'on aura nommées *ame* ; et nous aurons la puiſſance de penſer ſans être ame, comme nous avons la puiſſance d'opérer des mouvemens ſans que nous ſoyons mouvement.

Qui ſait ſi ce ſyſtême n'eſt pas plus reſpectueux pour la Divinité qu'aucun autre ? il ſemble qu'il n'en eſt point qui nous mette plus ſous la main de DIEU. J'ai peur, je l'avoue, que ce ſyſtême ne faſſe de l'homme une pure machine. Examinons cette dernière hypothèſe, et défions-nous d'elle comme de toutes les autres.

XV.

Examen ſi ce qu'on appelle ame n'eſt pas une faculté qu'on a priſe pour une ſubſtance.

J'ai le don de la parole et de l'intonation, de ſorte que j'articule et que je chante ; mais je n'ai point d'être en moi qui ſoit articulation et chant. N'eſt-il pas bien probable qu'ayant des ſenſations et des penſées, je n'ai point en moi un être caché qui ſoit à la fois ſenſation et penſée, ou penſée ſentante nommée *ame*.

Nous marchons par les pieds, nous prenons par les mains ; nous penſons, nous voulons par la tête. Je ſuis entièrement ici pour *Epicure* et pour *Lucrèce*, et je regarde ſon troiſième livre comme le chef d'œuvre de la ſagacité éloquente. Je doute qu'on puiſſe jamais dire rien d'auſſi beau ni d'auſſi vraiſemblable.

Toutes les parties du corps ſont ſuſceptibles de ſenſation ; à quoi bon chercher une autre ſubſtance

ns mon corps, laquelle ſente pour lui ? pourquoi courir à une chimère quand j'ai la réalité ?

Mais, me dira-t-on, l'étendue ne ſuffit pas pour oir des ſenſations et des idées. Ce caillou eſt endu il ne ſent ni ne penſe. Non ; mais cet autre orceau de matière organiſée poſſède la ſenſation le don de penſer. Je ne conçois point du tout r quel artifice le mouvement, les ſentimens, les ées, la mémoire, le raiſonnement, ſe logent dans morceau de matière organiſée ; mais je le vois, j'en ſuis la preuve à moi-même.

Je conçois encore moins comment ce mouvement, ce ſentiment, ces idées, cette mémoire, ces iſonnemens ſe formeraient dans un être inéten-, dans un être ſimple qui me paraît équivaloir néant. Je n'en ai jamais vu de ces êtres ſimples ; rſonne n'en a vu ; il eſt impoſſible de s'en forer la plus légère idée ; ils ne ſont point néceſſais ; ce ſont les fruits d'une imagination exaltée. eſt donc, encore une fois, très-inutile de les mettre.

Je ſuis corps, et cet arrangement de mon corps, tte puiſſance de me mouvoir et de mouvoir autres corps, cette puiſſance de ſentir et de iſonner, je les tiens donc de la puiſſance intelgente et néceſſaire qui anime la nature. Voilà en oi je diffère de *Lucrèce*. C'eſt à vous de nous ger tous deux. Dites-moi, lequel vaut le mieux croire un être inviſible, incompréhenſible, qui ît et meurt avec nous, ou de croire que nous ons ſeulement des facultés données par le grand re néceſſaire ? (2)

(2) Dans cet ouvrage, et dans les deux précédens, M.

XVI.

Des facultés des animaux.

LES animaux ont les mêmes facultés que nc
Organisés comme nous ; ils reçoivent comme nous
la vie, ils la donnent de même. Ils commenc
comme nous le mouvement, et le communiquent.
Ils ont des sens et des sensations, des idées, de

de *Voltaire* semble regarder l'ame humaine plutôt comme une faculté que comme un être à part. Cependant il nous semble que l'idée d'existence n'est réellement pour nous que celle de permanence, que le *moi* est la seule chose dont la permanence nous soit prouvée par notre sentiment même et d'une manière évidente, que la permanence de tout autre être, et son existence par conséquent, ne l'est qu'en vertu d'une sorte d'analogie et avec une probabilité plus ou moins grande : il en est de même de ma propre existence pour les instans de sa durée dont je n'ai pas actuellement la conscience ; et c'est-là, sans doute, ce que *Locke* a voulu dire dans son chapitre de l'identité. Voyez ci-devant, page 123. *Mon ame* ou *moi* sont donc la même chose. On ne devrait pas dire, à la vérité, *j'ai une ame*, c'est une expression vide de sens ; mais *je suis une ame*, c'est à dire, un être sentant, pensant, etc.

Quant au corps, il me paraît qu'il n'y en a aucune partie, considérée comme substance, qui soit identique avec moi. Je dis comme substance, parce qu'à la vérité je ne puis nier que si je suis privé de mon cœur, de mon cerveau, je ne tombe dans un état dont je ne peux me former d'idée ; mais je conçois très-bien que chaque particule de mon corps peut être échangée contre autre successivement, qu'il peut en résulter pour moi un autre ordre d'idées et de sensations, sans que l'idée du sentiment du *moi* en soit détruite.

Le *moi* subsiste dans les animaux comme dans l'homme, et pour chacun l'existence, la permanence de son *moi*, est la seule vérité de fait sur laquelle il puisse avoir de la certitude.

la mémoire. Quel eſt l'homme aſſez fou pour penſer que le principe de toutes ces choſes eſt un eſprit inétendu ? nul mortel n'a jamais oſé proférer cette abſurdité. Pourquoi donc ſerions-nous aſſez inſenſés pour imaginer cet eſprit en faveur de l'homme ?

Les animaux n'ont que des facultés, et nous n'avons que des facultés.

Ce ſerait en vérité une choſe bien comique que quand un lézard avale une mouche, et quand un crocodile avale un homme, chacun d'eux avalât une ame.

Que ſerait donc l'ame de cette mouche ? un être immortel deſcendu du plus haut des cieux pour entrer dans ce corps, une portion détachée de la Divinité ? ne vaut-il pas mieux la croire une ſimple faculté de cet animal à lui donnée avec la vie ? Et ſi cet inſecte a reçu ce don, nous en dirons autant du ſinge et de l'éléphant ; nous en dirons autant de l'homme, et nous ne lui ferons point de tort.

J'ai lu dans un philoſophe que l'homme le plus groſſier eſt au-deſſus du plus ingénieux animal. Je n'en conviens point. On achèterait beaucoup plus cher un éléphant qu'une foule d'imbécilles ; mais quand même cela ſerait, qu'en pourrait-on conclure ? que l'homme a reçu plus de talens du grand être, et rien de plus.

XVII.

De l'immortalité.

QUE le grand être veuille perſévérer à nous continuer les mêmes dons après notre mort; qu'il puiſſe attacher la faculté de penſer à quelque partie de nous-mêmes qui ſubſiſtera encore, à la bonne heure: je ne veux ni l'affirmer, ni le nier: je n'ai de preuve ni pour ni contre. Mais c'eſt à celui qui affirme une choſe ſi étrange à la prouver clairement; et comme juſqu'ici perſonne ne l'a fait, on me permettra de douter.

Quand nous ne ſommes plus que cendre, quoi nous ſervirait-il qu'un atome de cette cendre paſſât dans quelque créature, revêtu des mêmes facultés dont il aurait joui pendant ſa vie? cette perſonne nouvelle ne ſera pas plus ma perſonne, cet étranger ne ſera pas plus moi que je ne ſerai ce chou et ce melon qui ſe ſeront formés de la terre où j'aurai été inhumé.

Pour que je fuſſe véritablement immortel, il faudrait que je conſervaſſe mes organes, ma mémoire; toutes mes facultés. Ouvrez tous les tombeaux, raſſemblez tous les oſſemens, vous n'y trouverez rien qui vous donne la moindre idée de cette eſpérance.

XVIII.

De la métempſycoſe.

POUR que la métempſycoſe pût être admiſe, il faudrait que quelqu'un de bonne foi ſe reſſouvînt bien poſitivement qu'il a été autrefois un autre homme.

nomme. Je ne croirai pas plus que *Pythagore* a été coq, que je ne crois qu'il a eu une cuiſſe d'or.

Quand je vous dis que j'ai des facultés, je ne dis rien que de vrai; quand j'avoue que je ne me ſuis point fait ces préſens, cela eſt encore d'une vérité évidente; quand je juge qu'une cauſe intelligente peut ſeule m'avoir donné l'entendement, je ne dis rien encore que de très-plauſible, rien qui puiſſe effaroucher la raiſon: mais ſi un charbonnier me dit qu'il a été *Cyrus* et *Hercule*, cela m'étonne, et je le prie de m'en donner des preuves convaincantes.

XIX.

Des devoirs de l'homme, quelque ſecte qu'on embraſſe.

TOUTES les ſectes ſont différentes, mais la morale eſt par-tout la même; c'eſt de quoi nous ſommes convenus ſouvent dans nos entretiens avec *Cotta* et *Balbus*. Le ſentiment de la vertu a été mis par la nature dans le cœur de l'homme, comme un antidote contre tous les poiſons dont il devait être dévoré. Vous ſavez que *Céſar* eut un remords quand il fut au bord du Rubicon. Cette voix ſecrète qui parle à tous les hommes lui dit qu'il était un mauvais citoyen. Si *Céſar*, *Catilina*, *Marius*, *Sylla*, *Cinna* ont repouſſé cette voix, *Caton*, *Atticus*, *Marcellus*, *Cotta*, *Balbus* et vous, vous qui avez été dociles.

La connaiſſance de la vertu reſtera toujours ſur la terre, ſoit pour nous conſoler quand nous

l'embraſſerons, ſoit pour nous accuſer quand nous violerons ſes lois.

Je vous ai dit ſouvent, à *Cotta* et à vous, que ce qui me frappait le plus d'admiration dans toute l'antiquité était la maxime de *Zoroaſtre : Dans le doute ſi une action eſt juſte ou injuſte, abſtiens-toi.*

Voilà la règle de tous les gens de bien ; voilà le principe de toute la morale. Ce principe eſt l'ame de votre excellent livre des *Offices*. On n'écrira jamais rien de plus ſage, de plus vrai, de plus utile. Déſormais ceux qui auront l'ambition d'inſtruire les hommes, et de leur donner des préce[pte]s, ſeront des charlatans s'ils veulent s'éle[ver] deſſus de vous, ou ſeront tous vos imitat[eurs].

X X.

Que malgré tous nos crimes, les principes de la vertu ſont dans le cœur de l'homme.

Ces préceptes de la vertu que vous avez enſeignés avec tant d'éloquence, grand *Cicéron*, ſont tellement gravés dans le cœur humain par les mains de la nature, que les prêtres même d'Egypte, de Syrie, de Chaldée, de Phrygie et les nôt[res] n'ont pu les effacer. En vain ceux d'Egypte [ont] conſacré des crocodiles, des boucs et des ch[ats], et ont ſacrifié à leur ignorance, à leur ambiti[on] et à leur avarice ; en vain les Chaldéens ont l'abſurde inſolence de lire l'avenir dans les étoiles ; en vain tous les Syriens ont abruti la nature humaine par leurs déteſtables ſuperſtitions : les principes de la morale ſont reſtés inébranlables

au milieu de tant d'horreurs et de démences. Les prêtres grecs eurent beau sacrifier *Iphigénie* pour avoir du vent, les prêtres de toutes les nations connues ont eu beau immoler des hommes; et c'est en vain que nous-mêmes, nous Romains qui nous réputions sages, nous avons sacrifié depuis peu deux grecs et deux gaulois, pour expier le crime prétendu d'une vestale : malgré les efforts de tant de prêtres pour changer tous les hommes en brutes féroces, les lois portées par l'intelligence souveraine de la nature, par tout violées, n'ont été abrogées nulle part. La voix qui dit à tous les hommes, ne fais point ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît, sera toujours entendue d'un bout de l'univers à l'autre.

Tous les prêtres de toutes les religions sont forcés eux-mêmes d'admettre cette maxime : et l'infame *Calcas*, en assassinant la fille de son roi sur l'autel, disait : C'est pour un plus grand bien que je commets ce parricide.

Toute la terre reconnaît donc la nécessité de la vertu. D'où vient cette unanimité, sinon de l'intelligence suprême, sinon du grand *Demiourgos* qui, ne pouvant empêcher le mal, y a porté ce remède éternel et universel?

XXI.

Si l'on doit espérer que les Romains deviendront plus vertueux.

Nous sommes trop riches, trop puissans, trop ambitieux pour que la république romaine puisse renaître. Je suis persuade qu'après *César* il y aura

des temps encore plus funeſtes. Les Romains, après avoir été les tyrans des nations, auront toujours des tyrans; mais quand le pouvoir monarchique ſera affermi, il faudra bien parmi ces tyrans qu'il ſe trouve quelques bons maîtres. Si le peuple eſt façonné à l'obéiſſance, ils n'auront point d'intérêt d'être méchans; et s'ils liſent vos ouvrages, ils ſeront vertueux. Je me conſole par cette eſpérance de tous les maux que j'ai vus, et de tous ceux que je prévois.

XXII.

Si la religion des Romains ſubſiſtera.

Il y a tant de ſectes, tant de religions dans l'empire romain, qu'il eſt probable qu'une d'elles l'emportera un jour ſur toutes les autres. Que nous ayons un *Jupiter* maître des dieux et des hommes, que nous appelons le *très-puiſſant* et le *très-bon*, cependant *Homère* et d'autres poetes lui ont attribué tant de ſottiſes, et le peuple a tant de dieux ridicules, que ceux qui propoſeront un ſeul Dieu pourront bien à la longue chaſſer tous les nôtres. Qu'on me donne un platonicien enthouſiaſte, et qui ſoit épris de la gloire d'être chef de parti, je ne déſeſpère pas qu'il réuſſiſſe.

J'ai vu dans le voiſinage d'Alexandrie, au-deſſus du lac Mœris, une ſecte qui prend le nom de *Thérapeutes*; ils ſe prétendent tous inſpirés, ont des viſions, ils jeûnent, ils prient. Leur enthouſiaſme va juſqu'à mépriſer les tourmens et la mort. Si jamais cet enthouſiaſme eſt appuyé

des dogmes de *Platon*, qui commencent à prévaloir dans Alexandrie, ils pourront à la fin détruire la religion de l'empire ; mais auſſi une telle révolution ne pourrait s'opérer ſans beaucoup de ſang répandu : et ſi jamais on commençait des guerres de religion, je crois qu'elles dureraient des ſiècles, tant les hommes ſont ſuperſtitieux, fous et méchans.

Il y aura toujours ſur la terre un très-grand nombre de ſectes. Ce qui eſt à ſouhaiter, c'eſt qu'aucune ne ſe faſſe jamais un barbare devoir de perſécuter les autres. Nous ne ſommes point tombés juſqu'à préſent dans cet excès. Nous n'avons voulu contraindre ni Egyptiens, ni Syriens, ni Phrygiens, ni Juifs. Prions le grand *Demiourgos*, (ſi pourtant on peut éviter ſa deſtinée) prions-le que la manie de perſécuter les hommes ne ſe répande jamais ſur la terre ; elle deviendrait un ſéjour plus affreux que les poëtes ne nous ont peint le Tartare. Nous gémiſſons ſous aſſez de fleaux ſans y joindre encore cette peſte nouvelle.

Fin du Tome premier.

TABLE

DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

AVERTISSEMENT des Editeurs. page 3

TRAITÉ DE METAPHYSIQUE.

INTRODUCTION. *Doutes sur l'homme.* 11

CHAPITRE I. *Des différentes espèces d'hommes.* 14

CHAPITRE II. *S'il y a un Dieu.* 17

Sommaire des raisons en faveur de l'existence de Dieu. 19

Difficultés sur l'existence de Dieu. 22

Réponses à ces objections. 25

Conséquences nécessaires de l'opinion des matérialistes. 31

CHAP. III. *Que toutes les idées viennent par les sens.* 37

CHAP. IV. *Qu'il y a en effet des objets extérieurs.*

CHAP. V. *Si l'homme a une ame, et ce que ce peut être.* 42

CHAP. VI. *Si ce qu'on appelle ame est immortelle.* 5

CHAP. VII. *Si l'homme est libre.* 5

CHAP. VIII. *De l'homme considéré comme un être sociable.* (

CHAP. IX. *De la vertu et du vice.*

LE PHILOSOPHE IGNORANT.

Ire Question.

II *Notre faiblesse.*

III. *Comment puis-je penser?* 81

IV. *M'est-il nécessaire de savoir?*

V. *Ariſtote, Deſcartes et Gaſſendi.* 83
VI. *Les bêtes.* 84
VII. *L'expérience.* 85
VIII. *Subſtance.* 86
IX *Bornes étroites.* 87
X. *Découvertes impoſſibles.* 88
XI. *Déſeſpoir fondé.* ibid.
XII. *Faibleſſe des hommes.* 91
XIII. *Suis-je libre ?* ibid.
XIV. *Tout eſt-il éternel ?* 95
XV. *Intelligence.* 97
XVI. *Eternité.* 98
XVII. *Incompréhenſibilité.* ibid.
XVIII. *Infini.* 99
XIX. *Ma dépendance.* 100
XX. *Eternité encore.* 102
XXI. *Ma dépendance encore.* 103
XXII. *Nouvelle queſtion.* 104
XXIII. *Un ſeul artiſan ſuprême.* 105
XXIV. *Spinoſa.* 107
XXV. *Abſurdités.* 114
XXVI. *Du meilleur des mondes.* 116
XXVII. *Des monades, etc.* 119
XXVIII. *Des formes plaſtiques.* 120
XXIX. *De Locke.* 121
XXX. *Qu'ai-je appris juſqu'à préſent ?* 127
XXXI. *Y a-t-il une morale ?* ibid.
XXXII. *Utilité réelle. Notion de la juſtice.* 129
XXXIII. *Conſentement univerſel eſt-il preuve de vérité ?* 132
XXXIV. *Contre Locke.* 133
XXXV. *Contre Locke.* 135
XXXVI. *Nature par-tout la même.* 138
XXXVII. *De Hobbes.* 139
XXXVIII. *Morale univerſelle.* 140
XXXIX. *De Zoroaſtre.* 141
XL. *Des brachmanes.* 142
XLI. *De Confucius.* 143

XLII. *Des philoſophes grecs, et d'abord de Pythagore.*
XLIII. *De Zuleucus.* i
XLIV. *D'Epicure.*
XLV. *Des ſtoïciens.*
XLVI. *Philoſophie eſt vertu.*
XLVII. *D'Eſope.*
XLVIII. *De la paix née de la philoſophie.* i
XLIX. *Autres queſtions.*
L. *Autres queſtions.*
LI. *Ignorance* i
LII. *Autres ignorances.*
LIII. *Plus grande ignorance.*
LIV. *Ignorance ridicule.*
LV. *Pis qu'ignorance.*
LVI. *Commencement de la raiſon.* i

IL FAUT PRENDRE UN PARTI, OU LE PRINCIPE D'ACTION. DIATRIBE.

I. *Du principe d'action.*
II. *Du principe d'action néceſſaire et éternel.*
III. *Quel eſt ce principe?*
IV. *Où eſt le premier principe? Eſt-il infini?*
V. *Que tous les ouvrages de l'être éternel éternels.*
VI. *Que l'être éternel, premier principe, a arrangé volontairement.*
VII. *Que tous les êtres, ſans aucune exception, ſoumis aux lois éternelles.*
VIII. *Que l'homme eſt eſſentiellement ſoumis en aux lois éternelles du premier principe.*
IX. *Du principe d'action des êtres ſenſibles.*
X. *Du principe d'action appelé ame.*
XI. *Examen du principe d'action appelé ame.*
XII. *Si le principe d'action dans les animaux: libre.*
XIII. *De la liberté de l'homme et du deſtin.*

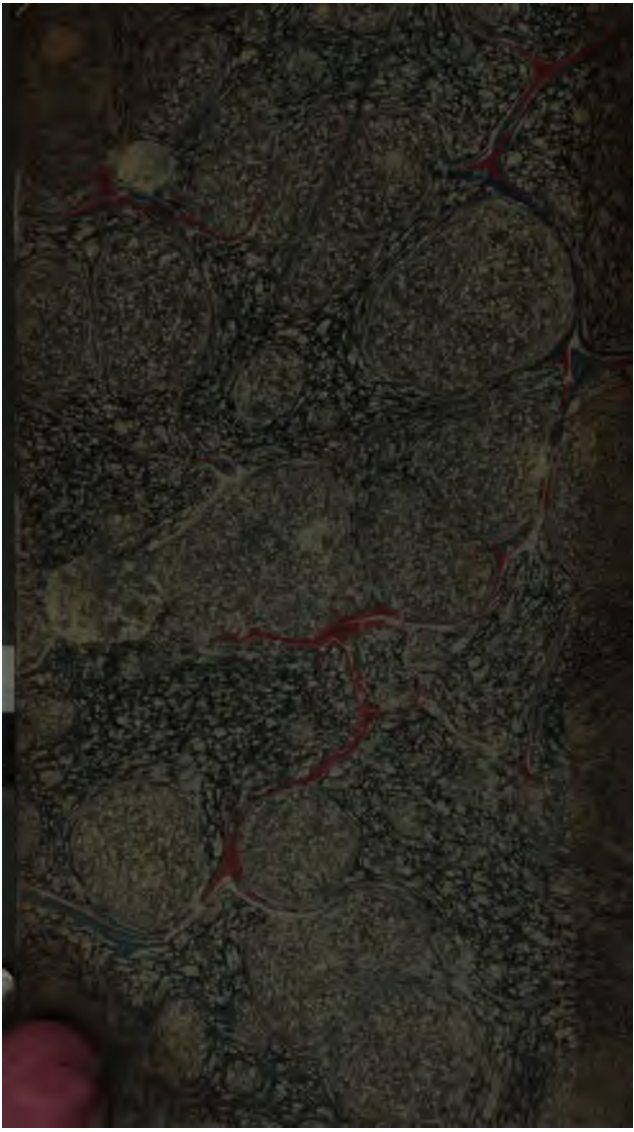
Ridicule de la prétendue liberté nommée liberté d'indifférence. 178
Du mal, et en premier lieu, de la deſtruction des bêtes. 179
Du mal dans l'animal appelé homme. 182
Des romans inventés pour deviner l'origine du mal. 185
De ces mêmes romans, imités par quelques nations barbares. 186
Diſcours d'un athée ſur tout cela. 188
Diſcours d'un manichéen. 189
Diſcours d'un païen. 190
Diſcours d'un juif. 195
Diſcours d'un turc. 199
Diſcours d'un théiſte. 200
Diſcours d'un citoyen. 204

EN DIEU. Commentaire ſur Mallebranche. 207

e la nature. 208
ique des ſens. 209
ique de nos idées. 211
ait tout. 214
nt tout eſt-il action de Dieu? 215
nſéparable de toute la nature. 216
t. 221

ME. *Par Soranus médecin de Trajan.* 224
Ignorance. ibid.
L'ame eſt-elle une faculté? 226
Brachmanes, immortalité des ames. 228
Ame corporelle. 231
Action de Dieu ſur l'homme. 236

ES DE MEMMIUS A CICERON. 244
245
E I. 246
E II. 247
E III. 249

I. *Qu'il n'y a qu'un Dieu : contre Epicure, Lucrèce et autres philosophes.* 252
II. *Suites des probabilités de l'unité de Dieu.* 253
III. *Contre les athées.* 254
IV. *Suite de la réfutation de l'athéisme.* 255
V. *Raison des athées.* 257
VI. *Réponse aux plaintes des athées.* 259
VII. *Si Dieu est infini, et s'il a pu empêcher le mal.* ibid.
VIII. *Si Dieu arrangea le monde de toute éternité.* 261
IX. *Des deux principes, et de quelques autres fables.* 262
X. *Si le mal est nécessaire.* 264
XI. *Confirmation des preuves de la nécessité des choses.* 266
XII. *Réponse à ceux qui objecteraient qu'on fait Dieu étendu, matériel, et qu'on l'incorpore avec nature.* 267
XIII. *Si la nature de l'ame peut nous faire connaître la nature de Dieu.* 269
XIV. *Courte revue des systèmes sur l'ame, pour parvenir, si l'on peut, à quelque notion de l'intelligence suprême* 271
XV. *Examen si ce qu'on appelle ame n'est pas une faculté qu'on a prise pour une substance* 276
XVI. *Des facultés des animaux.* 278
XVII. *De l'immortalité.* 2
XVIII. *De la métempsycose.* ibid.
XIX. *Des devoirs de l'homme, quelque secte qu'on embrasse.* 281
XX. *Que malgré tous nos crimes, les principes de la vertu sont dans le cœur de l'homme.* 282
XXI. *Si l'on doit espérer que les Romains deviendront plus vertueux.* 283
XXII. *Si la religion des Romains subsistera.* 284

Fin de la Table du Tome premier.